

Parti communiste international

(«le prolétaire», «programme communiste»)

DIALOGUE AVEC LES MORTS

Le XX^e Congrès du
Parti Communiste Russe

Editions Programme

Textes du parti communiste international

11

CE QUI DISTINGUE NOTRE PARTI : La ligne qui va de Marx-Engels à Lénine, à la fondation de l'Internationale Communiste et du Parti Communiste d'Italie; la lutte de classe de la Gauche Communiste contre la dégénérescence de l'Internationale, contre la théorie du «socialisme dans un seul pays» et la contre-révolution stalinienne; le refus des Fronts populaires et des fronts nationaux de la résistance; la lutte contre le principe et la praxis démocratiques, contre l'interclassisme et le collaborationisme politique et syndical, contre toute forme d'opportunisme et de nationalisme; la tâche difficile de restauration de la doctrine marxiste et de l'organe révolutionnaire par excellence - le parti de classe -, en liaison avec la classe ouvrière et sa lutte quotidienne de résistance au capitalisme et à l'oppression bourgeoise; la lutte contre la politique personnelle et électoraliste, contre toute forme d'indifférentisme, de suivisme, de mouvementisme ou de pratique aventuriste de «lutte armée»; le soutien à toute lutte prolétarienne qui rompt avec la paix sociale et la discipline du collaborationisme interclassiste; le soutien de tous les efforts de réorganisation classiste du prolétariat sur le terrain de l'associationnisme économique, dans la perspective de la reprise à grande échelle de la lutte de classe, de l'internationalisme prolétarien et de la lutte révolutionnaire anticapitaliste.

**Lisez, diffusez, soutenez
la presse internationale du parti!
Souscrivez!**

- **«Le prolétaire»** - (*Journal bimestriel*) - Prix par copie. Europe: 1,5 €; £ 1,5; 3FS; 300 CFA
- **«Programme communiste»** - (*Revue théorique*) - Prix par copie. Europe: 4 €; £ 3; 8FS; 1'000 CFA; Amérique latine: US\$ 2; USA et Cdn: US\$ 4
- **«Il comunista»** - (*Journal bimestriel en italien*) - Prix par copie. Europe: 2 €; £ 1,5; 5FS
- **«el proletario»** - (*Organe du parti communiste international*) - Prix par copie. Europe: 1,5 €, 3 FS; Amérique latine: US\$ 1,5; USA et Cdn: US\$ 2
- **«el programa comunista»** - (*Revue théorique en espagnol*) - Prix par copie. Europe: 3 € / 8 FS / £ 2 / 20 Krs. / Amérique latine: US \$ 1,5 / USA et Cdn: US \$ 3
- **Supplément Venezuela à «el programa comunista»** - Prix par copie. Europe: 1 € / USA et Cdn: US \$ 1 / Amérique latine: US \$ 0,5
- **«Proletarian»** - (*Supplément à «le prolétaire» en anglais*) - Prix par copie. Europe: 1 €, £ 1,3 CHF
- **«Communist Program»** - (*Revue théorique en anglais*) - Prix par copie. Europe: 4 €; £ 3; 8FS; Amérique latine: US\$ 2; USA et Cdn: US\$ 3

Les prix sont indiqués pour la vente d'un numéro. Pour les modes de paiement, les abonnements et les frais postaux, veuillez nous contacter à l'adresse : leproletaire@pcint.org.



**Site Internet du parti
communiste international**
<https://www.pcint.org>

Adresses E-mails :
leproletaire@pcint.org
ilcomunista@pcint.org
elprogramacomunista@pcint.org
proletarian@pcint.org

CORRESPONDANCE

France: Programme, 15 Cours du Palais, 07000 Privas
Italie: Il Comunista, C.P. 10835, 20110 Milan
Espagne: Apdo. Correos 27023, 28080 Madrid
Suisse: Pour contact, écrire à l'adresse de Lyon.

REPRODUCTION LIBRE

Nous ne revendiquons aucune «propriété intellectuelle», nous n'avons aucun «droit d'auteur» à défendre et encore moins une «propriété commerciale» à faire valoir. Les textes et les articles qui sont publiés dans notre presse et sur notre site peuvent être reproduits librement sous forme électronique ou papier, à la condition que rien ne soit modifié, que la source – journal, supplément, revue, brochure, livre ou site web <https://www.pcint.org> - soit citée et clairement indiquée.

Editions programme. Supplément à «le prolétaire» n° 546. No d'inscription à la commission paritaire de presse: 52926. Directeur-gérant: Dessus. ISSN 0033-0981. Imprimé sur nos presses. Juin 2023.

Sommaire

PRÉSENTATION DE LA RÉÉDITION DE «DIALOGUE AVEC LES MORTS»	3
VIATIQUE POUR LES LECTEURS	7
PREMIERE JOURNEE	9
Rappel des chapitres précédents - Séisme idéologique à l'Est - Une historiographie en lambeau - Vous trichez, mais la vérité passe! - Mythe et culte de la Personnalité - Incurables scolioses - Du plomb dans les derrières - Prudents regards sur la nouvelle route.	
DEUXIEME JOURNEE	17
- Culte de la paperasse - Tournants confessés - Forces en collision dans le monde de 1956 - D'abord le but, ensuite les moyens - Les moyens: la violence - La pierre philosophale - L'essentiel chez Marx - Lénine - Après la conquête du pouvoir - Léninistes à la Kautsky - La scène a trois - Retirons les concessions.	
TROISIEME JOURNEE: <i>Matinée</i>	27
- Bilan d'étape - Histoire et historiographie - Les critiques de Mikoyan - Gloses a Staline - Les lois sommaires de Staline - Eteignons le lance-flamme - Autre vain fétiche: la technique - L'avorton du mercantilisme - La course à l'accumulation - L'âge du capitalisme - Les indices par habitant - Avec les vaincus ou avec les vainqueurs?	
TROISIEME JOURNEE: <i>Après-midi</i>	36
- Agriculture: progression réduite - La brûlante question agraire - La société rurale en Russie - Une information américaine - Les «ciseaux» des prix - Antithèse insoluble - Révolution asinesque - Qu'en pensait Staline? - «Emulation» anti-marxisme - Lénine et Boukharine - De la production a la consommation - Défi insensé et perdu - Epargne et jouissance - Consommation populaire - Le forçat moderne - Danse de la faim des calories - Chiffres et pacifisme!	
TROISIEME JOURNEE: <i>Fin d'après-midi</i>	48
- Questions de principe - Coexistence sans guerre - Flammes de la veillée d'armes - Le testament de Staline - Vive Staline, alors? - Concurrence et émulation - Marchés et commerce - Echange de capitaux - Oui, la guerre est évitable - Pâle utopie - Naissance du contre-October.	
TROISIEME JOURNEE: <i>Soirée</i>	58
- Philosophie, tu t'en vas pauvre et nue! - Un refrain de Josef: dogmatiques, talmudistes - A vous, petits écoliers! - Et maintenant, à ceux du fond! - Bruits en dehors de la classe - Malhonnête utilisation de Lénine - Que reste-t-il d'intangible? - Comment ils ont enrichi Marx - Contributions rejetées de Staline - La fonction du parti - Manuel des principes - Petit schéma élémentaire - Sens du déterminisme - Où sont les garanties? - Méchanceté de l'homme? - Bouffée d'oxygène - Experts du marché - La Première Internationale - La révolution industrielle anglaise - Les autres capitalismes - Loi de l'accumulation - Marx et Gladstone - Les extrêmes d'un siècle.	
COMPLEMENT AU DIALOGUE AVEC LES MORTS	73
a) <i>Repli et déclin de la révolution bolchévique</i> ... 1. La lutte interne dans le parti russe - 2. Le grand conflit de 1926 - 3. Les cinquante ans de Trotsky - 4. La position de Staline - 6. Des révolutions qui règlent des taches anciennes - 7. Révolution américaine anti-esclavagiste - 8. Parallèle dialectique - 9. Pourquoi n'a-t-on pas recouru aux armes? - 10. Une fausse cible: la bureaucratie - 11. Pourquoi n'a-t-on pas fait appel au prolétariat?	73
b) <i>L'opposition mensongère entre les formes sociales de Russie et d'Occident / Le système socialiste à la Fiat?</i> ... 12. Le rythme de l'industrialisation - 13. Dantesque vision d'avenir de l'enfer bourgeois - 14. Lois de l'accumulation - 15. En parcourant le tableau - 16. Les crises sont pires que les guerres - 17. Objections de la contre-thèse - 18. Petit tableau pour l'Italie - 19. Noble Turin - 20. Valletta - Boulganine - 21. La force de travail menacée - 22. Plan quinquennal pour la grande Fiat.	80
«DIALOGUE AVEC STALINE» SOMMAIRE - SYNTHÈSE	89

PRÉSENTATION DE LA RÉÉDITION DE «DIALOGUE AVEC LES MORTS»

Du 14 au 25 février 1956 a eu lieu le XXe congrès du PCUS, le parti qui, depuis 1926, avec la théorie stalinienne du «socialisme dans un seul pays», s'est transformé de parti révolutionnaire en parti contre-révolutionnaire.

En réponse à ce congrès, où tous les textes théorico-politiques qui avaient caractérisé la propagande russe pendant trente ans avaient été révisés et remplacés par de *nouveaux* textes, falsifiant également le marxisme, notre parti – après avoir «répondu» en 1952 par le *Dialogue avec Staline* (1) au *Manuel d'économie politique* qui rassemblait certains écrits de Staline (parus plus tard sous le titre *Problèmes économiques du socialisme en URSS*, en polémique avec trois importants économistes russes qui avaient posé une série de problèmes sur l'économie de la Russie «socialiste») – a publié précisément ce *Dialogue avec les morts*.

Les textes publiés dans ce volume – à l'époque révisés et complétés par quelques éléments et données supplémentaires – avaient été publiés dans le journal du parti de l'époque, *Il programma comunista*, dans les numéros 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 13 de 1956. En l'éditant en un volume en septembre 1956, le *Dialogue avec les morts* s'est enrichi de quelques compléments: a) *Repli et déclin de la révolution bolchévique*, b) *L'opposition mensongère entre les formes sociales de Russie et d'Occident*, c) *Le système socialiste à Fiat?* (2).

Dans le *Viatique pour les lecteurs* qui précède le texte, on expliquait succinctement la nécessité de notre nouvelle «réponse» après que, avec le XXe congrès du PCUS, lorsque la *nomenclatura* soviétique fit tomber le «père de la patrie» Staline de son piédestal pour ouvrir davantage la Russie au développement du capitalisme national et au marché international, mais avec la prétention de continuer à parler «la langue de Marx et de Lénine». La critique des méthodes répressives que le stalinisme a appliquées à tous ceux qui lui résistaient – des tristement célèbres «purges» des années 1930 au massacre des paysans, notamment en Ukraine, qui ne voulaient pas se plier à la «collectivisation forcée» – ne nous a jamais incité à rejoindre le chœur bourgeois et petit-bourgeois qui condamnait la violence et la terreur au nom de la démocratie et de la collaboration de classe. Les «pitoyables contorsions du XXe congrès et la comédie de l'abjuration de Staline» ont prétendu être interprétées comme un retour aux classiques de la doctrine marxiste, alors qu'en réalité, elles étaient un pas de plus vers les

superstitions classiques de l'idéologie bourgeoise centrées sur le «*respect sacré de la personne humaine*», du marché et des puissances impérialistes avec lesquelles la Russie de Staline avait fourni avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale.

La référence à l'épigraphe (*Ce qui distingue notre parti*) qui accompagnait notre organe politique de l'époque, *Battaglia Comunista*, depuis le numéro 5 en 1952, et le suivant, *Il Programma Comunista*, après la scission définitive en octobre de cette année-là avec le groupe Damen, rappelait les points essentiels de la ligne qui nous distinguait et nous distingue de toute autre formation politique se disant «communiste». Des points essentiels qui par la suite ont dû être encore plus précisés, en raison d'autres scissions dans le parti, jusqu'à la dernière en 1982-84. Une ligne qui ne changeait pas au gré des situations contingentes, mais qui devait nécessairement être défendue contre les nombreuses attaques provenant des tendances opportunistes les plus diverses qui, de temps à autre, surgissaient et mouraient pour laisser la place à d'autres de plus en plus pourries et intoxicantes.

Dans les vingt années qui ont suivi la fin de la deuxième guerre impérialiste mondiale, il ne s'agissait pas de reprendre, à partir des bases, seulement les fondamentaux de la doctrine marxiste au niveau des principes et de la théorie; il s'agissait d'utiliser la théorie marxiste pour *prendre en compte* tout le parcours historique du mouvement communiste, dans ses phases ascendantes qui ont conduit à la révolution d'Octobre en Russie comme premier bastion conquis et victorieux, à la fondation de l'Internationale Communiste et du Parti communiste d'Italie, et dans ses phases de dégénérescence et de terrible défaite

(1) Le *Dialogue avec Staline*, qui fait partie de la série *Sur le fil du temps*, fut publié dans les numéros 1 à 4 entre octobre et décembre 1952 dans *Il programma comunista*. Rassemblé ensuite en un petit volume pour les Edizioni Prometeo en avril 1953, il a été réédité en 1975 par les Edizioni Sociali, Borbiago (VE). Dans une édition plus récente (Reprint «il comunista» n° 15, septembre 2022), nous avons ajouté plusieurs compléments en annexe.

(2) Le texte intégral du *Dialogue avec les morts*, avec quelques compléments (*Reprise et déclin de la révolution bolchévique – L'opposition mensongère entre les formes sociales russes et occidentales – Le système socialiste à la Fiat?*), a été publié en septembre 1956 par notre Parti (Les éditions «il programma comunista»). Vingt ans plus tard, en 1976, il a été publié par les Edizioni Sociali, Rome, avec le consentement du Parti.

brûlante, dont les conséquences de la victoire de la contre-révolution bourgeoise et stalinienne pèsent encore aujourd'hui. Entre l'été 1955 et l'été 1957, dans les colonnes du bimensuel *il Programma Comunista* fut publié le long et profond travail sur la *Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui* (3), véritable bilan dynamique de la révolution bolchévique et de la contre-révolution qui l'a suivie, qu'aucun autre groupe politique au monde n'a eu la possibilité de faire, pour la simple raison qu'un tel bilan ou était dressé en reprenant intégralement la théorie, les principes et le programme du communisme révolutionnaire marxiste et la méthode de travail spécifique du parti de classe – collective, impersonnelle, intransigeante, organique; ou il était inévitablement faussé, comme il le fut en fait, en faisant passer la société russe et son économie pour une société où le communisme était en train de se réaliser, de même qu'on faisait passer tous les pays sous l'influence directe de la Russie pour des «pays socialistes».

Le travail de notre parti d'hier, surtout de la part d'Amadeo Bordiga et des camarades qui partageaient avec lui toute la formulation du travail du parti tant sur le plan théorique que sur le plan politico-tactique et organisationnel (approche qu'une tendance activiste-velléitaire, présente dans le parti depuis sa fondation en 1943, fut au cœur de la scission de 1952 entre ceux qui suivirent Damen avec *Battaglia Comunista* et Bordiga avec *il Programma Comunista*), s'était fixé comme objectif premier la restauration de la doctrine marxiste et, par conséquent, la formation de l'organe révolutionnaire par excellence, le Parti Communiste International. La *question russe* – c'est-à-dire la question liée à la révolution prolétarienne victorieuse en Russie en octobre 1917, à la fondation de l'Internationale Communiste en 1919 et à ses thèses des IIe, IIIe et IVe congrès, à l'échec de la révolution victorieuse en Europe occidentale et à ses causes, à l'isolement de la Russie soviétique et au processus de dégénérescence qui a autant frappé l'I.C. que le parti bolchévique russe et, par conséquent, tous les partis membres de l'I.C., et à l'avancée et à la victoire de la contre-révolution bourgeoise dite stalinienne vis-à-vis prolétariat mondial –, ne pouvaient qu'être au centre du bilan dynamique des événements historiques qui ont secoué la première moitié du XXe siècle. D'autre part, ce travail de bilan ne pouvait être mené qu'en même temps que la restauration de la doctrine marxiste par le courant marxiste le plus cohérent et le plus intransigeant qui s'était constitué dans les années précédant la première guerre impérialiste mondiale et qui représentait – au-delà de sa réelle consistance numérique – le lien direct possible et nécessaire avec les forces du communisme révolutionnaire qui conduiront le mouvement communiste dans la révolution russe et dans la lutte révolutionnaire en Europe dans les années cruciales de la première guerre impérialiste et de son après-

guerre: le courant de la Gauche Communiste d'Italie.

Le courant marxiste russe, qui avait en Lénine son représentant le plus important et au sein du parti bolchévique qu'il dirigeait dans sa meilleure mise en œuvre formelle, n'a pas trouvé en Europe occidentale un parti d'une telle qualité, théoriquement solide et trempé dans des batailles classistes contre le réformisme, le syndicalisme révolutionnaire, l'anarchisme, le social-chauvinisme et le nationalisme, si ce n'est dans le courant de gauche du Parti Socialiste Italien (le seul parti socialiste, avec le parti serbe, à ne pas avoir voté les crédits de guerre), courant qui allait former le Parti communiste d'Italie, *section de l'Internationale Communiste*, en 1921. Dans les deux pays occidentaux les plus importants, l'Allemagne et la France, les courants de gauche des partis socialistes n'ont pas réussi à se débarrasser de leur tradition démocratique et parlementariste, ce qui les a empêchés de parvenir à une rupture franche avec tout le passé social-démocrate et seconde-internationaliste des partis dans lesquels ils s'étaient formés. Au contraire, ils ont constitué un vecteur insidieux de toutes les défaillances qui ont caractérisé l'activité de l'Internationale Communiste et du parti bolchévique, précisément dans la période qui a suivi ce que l'on a appelé le «biennio rosso» (les 2 années rouges 1919-1920), où la situation mondiale, avec les bourgeoisies impérialistes encore plongées dans la crise d'après-guerre et les masses prolétariennes lancées dans la lutte anti-bourgeoise et anticapitaliste sur le terrain révolutionnaire, était propice à la révolution prolétarienne.

Comme le rappelle le texte de 1957, *Le marxisme et la Russie* (4), la révolution qui avait eu lieu en Russie avait une double tâche: renverser l'empire médiéval et aristocratique-militaire et renverser la bourgeoisie capitaliste qui était arrivée au pouvoir, pour greffer la révolution prolétarienne (réaliser la révolution permanente, chère à Trotsky) dans l'exceptionnel cycle historique révolutionnaire bourgeois. Une telle tâche ne pouvait être assumée que par le prolétariat, seule classe révolutionnaire

(3) En 1976, le Parti a publié l'édition complète de cette étude et l'a complétée par trois autres ouvrages: *Les grandes questions historiques de la révolution en Russie* (Rapport à la réunion générale du Parti à Gênes, 6-7 août 1955) a été publié dans les numéros de 1955 de *il programma comunista* n° 15 et 16. *La Russie dans la Grande Révolution et la société contemporaine* (rapport à la réunion du Parti général à Turin, 19-20 mai 1956) a été publié dans les numéros 12, 13 et 14 de 1956 de *il programma comunista*. *Recherche critique partielle et Dialogues avec l'ennemi*, publié dans le numéro 11 de 1956 de et destiné à combler le vide entre les paragraphes 8 et 9 de la deuxième partie de la *Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui...*, entre lesquels le XXe Congrès du Parti Communiste nous avait imposé le vaste commentaire critique et démolisseur du *Dialogue avec les Morts*.

jusqu'au bout de l'époque moderne, seule classe pouvant entraîner derrière elle, grâce à la direction du parti prolétarien, l'immense paysannerie russe. Mais la conquête du pouvoir politique, prioritaire et nécessaire pour la révolution du prolétariat dans tous les pays, avait face à elle la grave situation économique d'un pays non seulement ravagé par la guerre, mais caractérisé par une économie particulièrement arriérée où coexistaient l'économie primitive, le servage et l'économie capitaliste, et donc le salariat. Seule la victoire de la révolution prolétarienne dans un pays capitaliste avancé – l'Allemagne – aurait pu accélérer le développement des forces productives en Russie et renforcer le pouvoir politique du communisme révolutionnaire au niveau international. Pour Lénine, Trotsky et tous les marxistes révolutionnaires, la révolution d'Octobre en Russie n'était en fait que le premier maillon de la révolution internationale. Dans la vision de Marx-Engels et de Lénine, la victoire révolutionnaire en Allemagne après celle en Russie ouvrirait les portes à la révolution prolétarienne mondiale par vagues successives, d'abord en Europe (Italie, France, Angleterre) puis en Amérique, en Chine, au Japon. Mais, laissée à elle-même, la Russie révolutionnaire a subi les fatales conséquences économiques et politiques de la contre-révolution en marche, cédant – malgré les tentatives de maintenir cette vision vivante, comme Lénine l'affirmait lorsqu'il parlait de vingt ans de bonnes relations avec les paysans, et Trotsky lorsque, face à Staline, il déclarait que la Russie révolutionnaire pouvait résister même pendant cinquante ans – progressivement sur le plan politique et théorique jusqu'à ce que la perspective de la révolution communiste internationale se transforme avec Staline en une théorisation de la construction du socialisme dans un seul pays, aussi arriéré que l'était la Russie.

La bourgeoisie contre-révolutionnaire ne s'est pas contentée de vaincre le pouvoir bolchévique et d'entraîner complètement la Russie dans les mécanismes de l'économie capitaliste et des intérêts politiques et sociaux bourgeois, mais – bien plus que la contre-révolution bourgeoise ne l'avait fait lors des soulèvements prolétariens européens de 1848 et de la Commune de Paris de 1871 – elle a réalisé à grande échelle ce que Marx appelait le «*cannibalisme de la contre-révolution*» (5), où les massacres et l'holocauste de 1848 à Paris, à Vienne, à Berlin, et la semaine sanglante de 1871 dans laquelle la Commune de Paris fut noyée, ne furent rien comparé aux millions de paysans et de prolétaires communistes massacrés par les prétoriens de Staline en Russie et hors de Russie. Mais, pour que les masses prolétariennes renoncent à lutter pour leur émancipation sur le terrain du communisme révolutionnaire, même les fleuves de sang prolétarien versés lors de la première guerre impérialiste mondiale, dans les révolutions vaincues en Hongrie, en Allemagne, en Chine, n'ont pas suffi;

la bourgeoisie mondiale a dû anéantir, falsifier, enterrer, avec les prolétaires et les communistes révolutionnaires, le marxisme, cette arme théorique redoutable qui, maniée avec talent par le bolchévisme à l'époque de Lénine, et appliquée à la lutte des classes et à l'inévitable affrontement révolutionnaire avec la classe bourgeoise dominante, avait fait trembler le capitalisme mondial.

Le cycle contre-révolutionnaire, en décrivant inexorablement sa trajectoire, a inévitablement débouché sur la deuxième guerre impérialiste mondiale dans laquelle l'affrontement entre les États les plus forts visait à établir un nouvel ordre mondial différent de celui qui était sorti de la première guerre impérialiste. Et dans cette deuxième guerre impérialiste, la participation active de la Russie stalinienne à l'un des deux blocs impérialistes, a démontré concrètement qu'elle était désormais – au grand dam de Trotsky – aux yeux des communistes révolutionnaires et internationalistes survivants de l'holocauste contre-révolutionnaire – une puissance irrévocablement contre-révolutionnaire engagée comme toutes les autres puissances impérialistes non seulement dans la lutte pour la conquête de territoires économiques à son profit, mais surtout dans la lutte contre le prolétariat, tant comme classe bourgeoise internationale, que comme classe opérant au niveau national dans chaque pays.

L'influence exercée par le communisme révolutionnaire, à travers Lénine et la révolution d'Octobre victorieuse en Russie, était encore très forte tout au long des années 1920 et 1930; c'est pourquoi, le stalinisme, pour remplir sa fonction contre-révolutionnaire, a dû transformer la perspective historique de la révolution communiste internationale de Lénine et du marxisme en une perspective qui n'était plus à portée de main, plus réalisable à court terme, en la renvoyant à une période historique ultérieure favorable, tout en la remplaçant par une perspective limitée au seul pays où la révolution communiste avait pris le pouvoir: la Russie. L'effort politique et théorique prodigué par Staline et tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, partageaient cette perspective, devait forcément rendre des comptes avec Lénine et le marxisme et, bien sûr, avec le mouvement prolétarien international, en ce sens qu'il devait trouver des faits concrets sur lesquels s'appuyer. Incontestablement, un fait concret était

(4) Paru initialement sous le titre *7 novembre 1917-1957. Quarant'anni di una organica valutazione degli eventi di Russia nel drammatico svolgimento sociale e storico internazionale* dans *il programma comunista* n° 21, 8-25 novembre 1957. Paru ensuite en français sous le titre *Le marxisme et la Russie* dans la revue *programme communiste* n° 68 (1975)

(5) Voir Marx, *Victoire de la contre-révolution à Vienne*, (*Neue Rheinische Zeitung*, 7 novembre 1848), in *Marx-Engels – La Nouvelle Gazette rhénane*, Editions Sociales, 1969, Tome II, p. 97.

représenté par l'échec de la révolution prolétarienne en Europe et l'isolement dans lequel se trouvait la Russie, économiquement arriérée et dévastée par les conséquences non seulement de la guerre impérialiste, mais aussi des trois années de guerre civile au cours desquelles la dictature prolétarienne en Russie a dû se défendre des attaques des troupes réactionnaires et tsaristes à l'intérieur du pays et des puissances impérialistes qui l'avaient assiégée. La victoire militaire et politique dans la guerre civile en Russie n'a pas automatiquement donné un avantage économique à la Russie prolétarienne et communiste, mais elle lui a donné une force politique supplémentaire par le sauvetage de son pouvoir contre des puissances beaucoup plus fortes. Mais les facteurs économiques, combinés aux difficultés toujours plus grandes dans lesquelles la Russie isolée s'efforçait de résister dans la perspective d'une reprise de la lutte révolutionnaire, sinon immédiatement en Europe, en Asie (viendra l'heure de la Chine en 1925-27), jouaient inévitablement contre le pouvoir politique prolétarien et communiste: les difficultés n'étaient pas seulement le retard économique de la Russie, mais le fait que pour surmonter ce retard il était indispensable de développer au maximum l'économie capitaliste. Ce fait était très clair aux yeux de Lénine, de Trotsky et des bolcheviks qui ne cédèrent ni théoriquement ni politiquement à l'attrait du gradualisme et du nationalisme. Le contrôle politique marxiste de fer que Lénine défendait comme la seule arme permettant de diriger la NEP et les interventions les plus diverses de l'Etat dans l'économie, l'administration et la société, avait besoin d'une unité organique sur le plan théorique et politique que le parti bolchévique avait démontré posséder tout au long de la période menant à la victoire révolutionnaire; mais qu'il perdit au fur et à mesure que l'isolement de la Russie révolutionnaire s'accroissait avec les difficultés économiques internes et l'influence néfaste des tendances opportunistes encore fortement présentes dans les partis occidentaux, allemand et français en particulier. L'Internationale Communiste, née pour unir les partis communistes du monde en une organisation mondiale unique et compacte visant à diriger le mouvement prolétarien, en particulier dans les pays capitalistes développés, aurait dû être le point culminant du communisme révolutionnaire, non seulement d'un point de vue programmatique, en réunissant sous son égide les partis communistes de tous les pays, mais aussi d'un point de vue politico-tactique. Et en effet, les thèses de son IIe Congrès en 1920, auquel la Gauche Communiste d'Italie avait également apporté une contribution importante, constituaient le plus haut niveau jamais atteint par le mouvement communiste international. Les défaillances tactiques, dues surtout à la faiblesse théorico-programmatique des partis communistes des pays les plus importants après la Russie, l'Allemagne et la France, et justifiées par l'urgence de profiter d'une situation considérée

comme encore favorable à la révolution en Europe, commencèrent avec la tactique du front unique *politique* (en 1921) et, plus tard, avec l'acceptation au sein de l'I.C. de partis sympathisants pour assurer la soi-disant «conquête des masses», avec les mots d'ordre de «gouvernement ouvrier» ou même de «gouvernement ouvrier et paysan» passant comme des synonymes de dictature du prolétariat, etc... Ainsi s'ouvrit dans le puissant bloc théorico-programmatico-tactique établi au IIe Congrès de l'I.C. une brèche qui ne se referma plus (6). La dégénérescence opportuniste s'empara de l'Internationale Communiste et du parti bolchévique qui en avait objectivement la direction. Il était inévitable d'en arriver à la théorie du «socialisme dans un seul pays» pour justifier le repli de la Russie révolutionnaire dans les limites de la seule révolution bourgeoise et de la contre-révolution mondiale contre le prolétariat international.

Cette lutte anti-prolétarienne s'est déroulée non seulement sur le terrain économique et social, mais aussi sur le terrain politique et idéologique. Sur ce terrain, notamment, l'idéologie libérale et démocratique évoluait vers une idéologie démocratico-centriste – proche d'une sorte de fascisme *démocratique*, tout en conservant évidemment des formes parlementaires – de manière à convaincre les prolétaires du monde entier que la dictature fasciste, vaincue militairement, était une «phase» dépassée et que la nouvelle «phase» reposerait sur les démocraties occidentales victorieuses de la deuxième guerre impérialiste. Pour sa part, la Russie, désormais stalinisée, ne pouvait que s'aligner sur le front des impérialismes les plus forts et les plus dominants du monde. De foyot de la révolution prolétarienne mondiale, elle devint le berceau de la contre-révolution la plus vaste et profonde que l'on puisse imaginer.

Juin 2023

(6) Voir notamment à ce sujet l'article de A. Bordiga, *Il pericolo opportunisto e l'Internazionale*, publié dans *L'Unità* le 30/9/1925; également dans A. Bordiga, *Scritti 1911-1926*, vol. 9, pp. 135-151, Fondazione Amadeo Bordiga, Formia 2021.

Note sur la republication de «Dialogue avec les morts»:

Publié en mars 1957 sous l'étiquette «Edition de "Il Programma Comunista"» (La revue en français *Programme Communiste* n'était pas encore parue et il n'y avait pas ou plus à proprement parler d'organisation de parti en France), ce texte était depuis de longues années introuvable.

Pour cette nouvelle édition nous avons suivi le plan de l'édition originale, mais la traduction a été entièrement revue et corrigée.

VIATIQUE POUR LES LECTEURS

(Paru en introduction de la première édition de la brochure.

- Edizioni «Il programma comunista», 1956)

Pour bien comprendre le travail que nous présentons ici, il est presque indispensable de connaître le «*Dialogue avec Staline*» que nous, Parti Communiste Internationaliste d'Italie, avons publié en 1953 dans notre langue, mais qui n'a eu en France qu'une diffusion très restreinte. Pour rémédier à cet inconvénient, nous joignons en appendice à cette brochure un résumé synthétique des points traités en 1953, avec la référence qu'ils comportent aux thèses marxistes (1).

En ce qui concerne le développement chronologique et la nature toute particulière du «débat contradictoire» commencé alors et qui se poursuit ici, les premières pages de la présente brochure en disent suffisamment. Dans la préface de 1953 au *Dialogue avec Staline*, nous avons rappelé les trois périodes successives de cette ancienne et profonde opposition.

Dans la première période - de 1918 à 1926 - on peut dire qu'il s'agissait, à l'intérieur d'un mouvement tendant au même but, c'est-à-dire de la IIIème Internationale, d'une divergence sur la tactique. Mais au sein de ce mouvement, fondé sur les ruines de la IIème internationale tombée dans l'opportunisme social-démocrate et sous l'impulsion de la Révolution russe d'Octobre 1917, le but poursuivi était commun. L'aile gauche du socialisme italien, dont nous sommes issus, avait commencé dès 1914 et continua encore après la guerre la lutte pour la rupture avec toutes les versions démocratiques et pacifistes du socialisme. Le couronnement de cette lutte fut la fondation du Parti Communiste d'Italie en janvier 1921 à Livourne. Au sein du mouvement international, ce même courant soutint des thèses qui divergeaient de celles de l'Internationale Communiste et de Lénine lui-même sur la tactique parlementaire et sur celle que l'on appelait alors du **front unique** et, pire encore, du **gouvernement ouvrier**, en montrant que ces méthodes ne permettaient pas d'atteindre le but qu'elles se proposaient: la dispersion des partis ouvriers opportunistes.

Les Congrès de Moscou de 1920 à 1926, ceux du Parti italien à Rome en 1922 et à Lyon en 1926 ont marqué les étapes de ce bagage de contributions qui contenait une dénonciation explicite du danger de dégénérescence.

Dans une seconde période, après 1926, la divergence s'aggrava jusqu'à aboutir à la rupture organisationnelle et politique. L'opposition de gauche fut alors battue dans tous les pays, alors même que ses prévisions concernant l'involution de la majorité dominante en Russie, en Europe et en Italie, trouvaient de graves confirmations. En Russie, la fausse théorie de la construction de la société socialiste russe sans et en dehors de la révolution prolétarienne internationale l'emportait; l'opposition qui, sur ce point comme sur d'autres,

restait fidèle aux traditions bolcheviques et léninistes succombait, diffamée et exterminée. En Europe, le reflux de la vague révolutionnaire et l'insolente consolidation du capitalisme, suscitaient comme réponse défaitiste et lâche le passage des partis communistes dans des alliances avec des classes et des partis non-prolétariens dans le but non de renverser la bourgeoisie, mais de sauver la démocratie libérale bourgeoise.

Dans la troisième période, avec la seconde guerre mondiale, il devint évident que le désaccord s'était élargi jusqu'à devenir un abîme infranchissable entre les doctrines et les principes respectifs. Désormais le Kremlin et ses appendices extérieurs reniaient totalement le marxisme révolutionnaire et les positions cardinales défendues et revendiquées après la première guerre par ceux qui luttaient comme Lénine et à côté de lui. Les partis étrangers étaient lancés dans la collaboration social-nationale, en Allemagne tout d'abord, puis, dans une seconde phase, en France, en Angleterre et en Amérique. Le mot d'ordre de Lénine du défaitisme dans tous les pays impérialistes belligérants et du renversement du pouvoir militaire et politique des capitalistes fut partout remplacé par le soutien aux Etats alliés à Moscou dans la guerre, tandis que la lutte contre les Etats ennemis visait non à détruire la bourgeoisie, mais à restaurer ses formes libérales, liquidées sur le plan théorique par Marx et Lénine et matériellement écrasées à tout jamais à l'intérieur de la Russie tant révolutionnaire que tsariste.

Cette période a signé la liquidation organisationnelle et théorique de l'Internationale de Lénine et d'Octobre; le passage total à la contre-révolution a été accompli jusqu'à ses ultimes conséquences. Peu nombreux, mais dotés d'une puissant bagage de continuité historique et doctrinale, nous avons oeuvré en dehors de l'ivresse de la foule qui entourait ce que l'on appelait alors de toutes parts le *stalinisme*. Nous avons proclamé que cet adversaire que nous avions devant nous depuis de si longues années n'était pas simplement un dissident égaré du mouvement qui, hier, était le sien et qui est toujours le nôtre, à nous, marxistes, mais un ennemi ouvert, un ennemi juré, un ennemi mortel de la classe ouvrière et de sa marche historique au communisme. En même temps, il apparaissait à l'évidence que l'économie et la société instaurées en Russie étaient de

(1) «Dialogue avec Staline» parut pour la première fois en français dans un n° spécial de *Programme Communiste*: le n°8 de juillet-septembre 1959.

Il est maintenant disponible en brochure: *Textes du Parti Communiste International* n°8 (1989).

nature capitaliste et que les vanter dans le monde comme société socialiste était la pire infamie, le sommet, le chef-d'oeuvre contre-révolutionnaire de tant de trahisons retentissantes.

* * *

Dans le *Dialogue avec Staline*, nous nous étions proposés de tracer les futures phases de ce débat historique (que nous avons appelé ainsi bien qu'il manque à l'une des parties en présence les lettres de créance nécessaires); et nous avons prévu la future **confession** qui déclareraient brisés deux liens: celui entre la structure productive russe et le socialisme; celui entre la politique de l'Etat russe et la lutte de classe des travailleurs de tous les pays contre le capitalisme mondial.

Trois ans plus tard, le XXème Congrès du P.C. de l'U.R.S.S., s'il n'est pas allé au terme de cette étape historique, a cependant fait dans cette direction un bond énorme, peut-être plus rapidement que nous l'attendions. Mais puisque ces affirmations scandaleuses, dont le retentissement mondial est dû au coup de théâtre de la rupture avec le défunt Staline, affirment être prononcées avec la langue de Marx et de Lénine, le *Dialogue* avec notre contradicteur fantôme doit continuer.

Nous ne savons pas si trois années supplémentaires suffiront pour que le Kremlin en arrive à la Confession complète. Mais quand le jour arrivera, le «*Dialogue*» d'aujourd'hui se réduira au monologue de ces Messieurs. C'est en vain qu'ils auront tant espéré en arrachant par la torture des confessions aux révolutionnaires: les «confesseurs» se «confesseront» à leur tour.

La position que nous prenons aujourd'hui devant le démantèlement, poussé si loin qu'il confine à l'obscénité, de l'Idole d'il y a seulement trois ans, est tout autre que d'applaudir aux iconoclastes, en pleine cohérence avec ce que nous disions alors, en prévoyant que le terrible naufrage ferait se lever du monde bourgeois un glapissement dirigé contre les conceptions grandioses de notre doctrine révolutionnaire. Voici ce que nous écrivions:

*«Sans doute le stalinisme soumet à la répression quiconque lui résiste, de quelque bord qu'il soit, et le broie-t-il sans pitié: la critique plus haut rappelée de son développement suffit amplement à expliquer ces méthodes. Cette critique ne justifie donc nullement une rétractation des thèses révolutionnaires classiques sur la Violence, la Dictature et la Terreur, armes historiques dont nous revendiquons pleinement l'usage, et elle ne doit pas servir de point d'appui à un type de condamnation impliquant leur désaveu. Elle ne doit pas davantage inciter à faire la moindre concession à la propagande hypocrite des courants du "monde libre" et à leur revendication mensongère de la tolérance et du respect de la sacro-sainte **personne humaine**.*

«Ne pouvant être actuellement les protagonistes

de l'histoire, les marxistes ne sauraient rien souhaiter de mieux que l'effondrement de la domination sociale, politique et militaire que l'Amérique fait peser sur le monde capitaliste. Nous n'avons donc rien à faire avec les revendications de plus grand libéralisme, de plus grande démocratie qu'affichent des groupes politiques extrêmement équivoques et auxquelles prétendent satisfaire des Etats qui, tel celui de Tito, se sont imposés de la façon la plus féroce».

Ces paroles sans équivoque, ainsi que toutes nos orientations, d'autant plus solides et distinctes de toutes les autres qu'elles n'ont jamais été débitées par des pantins devant les caméras de la télévision, laissent prévoir quel serait notre accueil aux pitoyables contorsions du XXème Congrès et à la comédie de l'abjuration de Staline, présentée comme un retour aux classiques de notre grande école alors qu'elle n'est en réalité qu'une étape de la marche à reculons vers les superstitions les plus fallacieuses de l'idéologie bourgeoise, qu'une lâche génuflexion devant les superpuissances du lupanar capitaliste contemporain.

* * *

Nous avons inscrit sur la couverture de cette brochure l'épigraphe qui, avec cette brève esquisse de nos origines historiques, préserve notre petit groupe de déplorables confusions.

Ajoutons-lui une autre discriminante. Il est certain que chaque pas de l'engloutissement des gens du Kremlin dans les sables mouvants de la contre-révolution bourgeoise nous rapproche, sur une route difficile et semée d'embûches, de la reconstitution du parti révolutionnaire, but auquel nous consacrons toutes nos forces, sans impatience stupide.

Quand l'heure de cette reconstitution aura historiquement sonné, ce n'est certes pas une grotesque **Assemblée Constituante** des petits groupes et cénacles qui se sont dit et se disent anti-staliniens ou qui aujourd'hui se proclament «anti-vingtième Congrès» qui la réalisera.

Le Parti détruit goutte à goutte en trente ans de tempête contre-révolutionnaire ne se reconstitue pas comme les *cocktails* de l'art bourgeois de se droguer. Un tel résultat, un tel événement suprême ne peut se trouver qu'au terme d'une ligne unique et ininterrompue, qui ne se caractérise pas par la pensée d'un homme ou d'un groupe d'hommes, présents sur la «place publique», mais par l'histoire cohérente d'une succession de générations.

Et surtout, il ne doit pas naître sur la base d'illusions nostalgiques de succès fondés, non pas sur la certitude doctrinale inébranlable de la réalité du cours révolutionnaire que nous possédons depuis plus d'un siècle, mais sur la triviale exploitation subjective des confusions et des oscillations d'autrui – voie bien mesquine, stupide et illusoire pour un si gigantesque résultat historique!

Dialogue avec les Morts

PREMIERE JOURNÉE

RAPPEL DES CHAPITRES PRECEDENTS

Les récents débats du Congrès communiste en Union Soviétique, qui ont trouvé partout un large écho, revêtent une profonde signification historique. Certes, ce ne sont pas les formules des discours qui peuvent nous la livrer, mais elle ne peut cependant pas se résumer à de simples effets oratoires visant à camoufler de mystérieuses machinations. La relation entre tous ces discours et le **sous-sol** historique se cherche d'une manière bien différente, à laquelle nous sommes bien mieux préparés que leurs partisans - déboussolés pour pas mal de temps - et que leurs adversaires occidentaux, bruyants mais dotés d'armes polémiques et critiques bien pauvres.

Nous affirmons cela aujourd'hui aux rares éléments qui connaissent les antécédents de notre travail non tapageur, mais sérieux et cohérent. D'autres événements, qui feront du bruit dans des milieux bien plus larges que le nôtre, nous trouveront occupés à souder en silence les anneaux de cette chaîne solide, même si elle est peu visible aujourd'hui.

Les 1er février, 21 avril, 22 mai et 28 septembre 1952, Staline est intervenu par une série de textes plutôt brefs dans la discussion économique née dans le parti en 1950 à propos d'un nouveau «Manuel d'économie politique». Celui-ci vient d'être publié en Occident et nous espérons pouvoir en prendre connaissance avant qu'on le fasse disparaître. Son but était de définir quelles sont les lois économiques qui régissent la société russe actuelle et de démontrer qu'elles sont caractéristiques d'une économie socialiste. Il devait aussi évidemment rappeler les lois en vigueur dans l'économie capitaliste internationale en les confrontant avec la façon dont le marxisme les a énoncées depuis un siècle. Le «Dialogue avec Staline» que nous avons publié en 1953 soutient que ces textes non seulement décrivent de façon erronée la réalité économique de la Russie comme de l'Occident, mais qu'ils contiennent aussi toute une série d'erreurs théoriques: ils sont inconciliables avec les fondements de l'économie marxiste. Notre brochure est un recueil de «Fils du Temps» publiés sur le n° 1 du 10-24 octobre 1952 d'«Il Programma Comunista», et les n° suivants 2, 3, 4, avec des extraits complémentaires sur les n° 2 et 3 de 1953 de ce journal.

Au même moment, du 5 au 15 octobre 1952, le Parti Communiste de l'Union Soviétique tenait son XI-Xème Congrès. On se souvient que Staline en était non

seulement le chef incontesté, mais il était considéré par tous et dans tous les textes, comme le maître suprême de toute la théorie historique, économique, politique et philosophique, baptisée officiellement «doctrine de Lénine et de Staline».

Jusqu'à la mort de Staline, le 5 mars 1953, et même jusqu'au 14 février 1956, il ne s'est trouvé personne, ni dans le parti russe, ni dans les partis frères, pour remettre cela en question.

Dans l'étude sur la Russie qui est publiée à partir du n° de novembre 1954 de *Programma Comunista*, nous avons exposé de manière cohérente les éléments de notre analyse critique développée depuis des années et même des décennies: selon celle-ci les positions «staliennes» en historiographie, économie, politique et même en philosophie, sont fausses et anti-marxistes.

Que ceux, amis ou ennemis, qui nous lisent, considèrent surtout la discussion d'économie marxiste de ce *Dialogue*, et l'exposé récent de l'histoire révolutionnaire de la Russie, des grandes luttes de 1917 et des glorieuses années suivantes, de l'analyse historique de Lénine et des bolcheviks du développement de la structure sociale russe, et de la révolution russe et mondiale: la contradiction est totale avec la dite *théorie de la construction du socialisme dans un seul pays*, aux agissements infamants, aux persécutions et au défaitisme de ses funestes partisans depuis trente ans.

Du 14 au 25 février de cette année 1956, le XXème Congrès du Parti *de Staline* a eu lieu et si le langage qu'on y a tenu reste, certes, à mille lieues du langage révolutionnaire, infiniment moins ronflant, *ce n'est pourtant plus* celui du XIXème Congrès, du vivant de Staline; car si l'on y a bien parlé, comme toujours, d'un «immortel Lénine», il n'a plus été question d'un «immortel Staline».

Pour le marxisme, personne n'est immortel - et personne n'est mort. La vie dialogue avec ceux que l'art oratoire vulgaire appelle ainsi. Ils répondront tous! Et avec eux les vivants d'aujourd'hui, et ceux qui les suivront.

SEISME IDEOLOGIQUE A L'EST

La nouvelle nous en est parvenue de diverses sources: l'immense **société de propagande** constituée par le parti communiste et le gouvernement de Moscou révisé tout à coup l'énorme littérature forgée sur un moule immuable dont, depuis trente ans grâce à de puissants moyens, elle a inondé le monde. Cette socié-

té, qui avait pris soin d'instituer un redoutable *Index* pour contrôler et éliminer les publications déviantes - ceci dit sans vouloir offenser l'Index romain dont les *autodafé* manifestent de façon indélébile la puissante cohérence avec une doctrine bimillénaire -, cette société gigantesque annonce la publication de nouveaux textes à substituer aux anciens, dans toutes les matières. Histoire et économie, philosophie et politique, art et biologie, technologie et ethnologie..., tout y passera.

Ce Congrès d'abjuration stupéfiante aurait-il donc établi les fondements d'une foi nouvelle? Un édifice tout nouveau pourrait-il être construit sur cette base? Devrait-on s'attendre à ce que le conglomerat de forces historiques qui se sont exprimées à ce Congrès réalise une telle oeuvre? Les textes des discours qui nous sont parvenus de tous côtés et que les différentes «chapelles» ont présenté sous des jours divers, nous permettent de répondre un **non** irrévocable à ces trois questions.

A genoux, couvert de cendres, comme à un nouveau et incroyable Canossa, le Congrès a confessé une épouvantable et purulente hérésie: cela signifie-t-il, même dans une mesure infime, un retour aux positions orthodoxes qui, au cours d'une longue faillite, avaient été foulées aux pieds et prostituées? Un bain purificateur effaçant des fautes sanglantes? Un nouveau baptême rédempteur? Nullement. De telles croyances relèvent des légendes généreuses forgées par le subconscient de périodes historiques très anciennes et elles ne peuvent nous fournir aujourd'hui la moindre clef. Tout ce que l'on peut annoncer, c'est une nouvelle phase d'un mal inguérissable, un pas de plus vers une damnation pour laquelle il n'est point de salut.

Lorsque, récitant le plus gauche des *mea-culpa* pour leur aveuglement stalinien, les partis communistes, ces bâtards méconnaissables d'une tradition historique pur-sang, s'écrient de toutes parts qu'ils entendent retourner aux grandes sources du Marxisme et du Léninisme, ce n'est là qu'un blasphème de plus dans une ignoble série de blasphèmes; une insulte nouvelle, mais plus que jamais impuissante, à la haute foi révolutionnaire du prolétariat mondial. Et c'est aussi le digne couronnement des pratiques obscènes auxquelles nous a accoutumés, depuis un tiers de siècle, l'ignoble confrérie, maculée d'un sang fraternel qui ne se lavera jamais, devant l'histoire des siècles, des tâches indélébiles dont ses mensonges et ses crimes l'ont marquée.

C'est à de tout autres forces que revient le soin d'élever des structures politiques nouvelles, et elles le feront avec de tout autres matériaux. Le séisme idéologique de Moscou, qui, lui, ne révèle et ne prépare rien d'autre que des ruines, doit être expliqué par les secousses du sous-sol social, non seulement en Russie, mais dans le monde entier. Il est vain d'y voir une nouvelle mise en scène de propagande, pour les mêmes buts d'un même monstrueux mais toujours aussi solide pouvoir, comme le fait de tout côté l'imbécillité bourgeoise. C'est plus vainement encore que les grands bonzes communistes (qui ont toujours «survécu» de façon étonnante à des exploits analogues) osent maintenant bavarder de ce Congrès comme d'un prélude à un meilleur ajustement de tir pour la défense des classes sacrifiées de la maudite société présente. En-

core leur a-t-il fallu attendre, pour ce piètre commentaire, que les activistes besogneux qui, depuis des années, ramassent les miettes de semblables «orgies» de la clique dirigeante, retrouvent leur souffle coupé.

La signification de classe de l'événement est tout autre; dans un avenir proche, elle sera évidente.

Prenons la «nouvelle» formule d'alliance entre classes salariées et classes petites-bourgeoises: elle n'offre pas historiquement d'«issue» à l'antithèse qui oppose **dictature du capital** et **dictature du prolétariat**. Loin d'ouvrir une troisième voie, elle rejoint le premier terme, le terme contre-révolutionnaire de cette antithèse insoluble. Elle sert donc les forces du grand capital mondial. Le stalinisme est mort, mais il renaît sous un aspect qui, loin d'être pour nous un motif de scandale et d'horreur, est l'annonce d'un dénouement révolutionnaire dont nous nous réjouissons: la naissance d'un totalitarisme sans voiles, semblable à celui qui règne dans le monde entier; de ce fascisme qui a été honni de façon si petite-bourgeoise.

Dans la société pourrie d'aujourd'hui, les classes moyennes se sont déshonorées et ne s'«ouvrent» plus, comme nous l'avons vu bien des fois, que sur la droite, si bien que quiconque les flatte et les attire à lui n'est qu'un complice de la contre-révolution.

Voilà ce que, bien loin de tenir la direction aussi solidement en main que leurs compères d'Occident se l'imaginent quand ils croient à des manoeuvres diaboliques de leur part, voilà ce que, sans le vouloir, ni même le savoir, les communistes russes ont avoué à Moscou.

«Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas selon leur libre volonté, dans les conditions choisies par eux, mais sous l'impulsion immédiate de faits antérieurs et inéluctablement déterminés par les événements passés.

«La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants. Et même quand ils semblent occupés à se transformer, eux et les choses, à créer quelque chose de tout à fait nouveau, c'est précisément alors qu'ils évoquent craintivement les esprits du passé, qu'ils leur empruntent leurs noms, leurs mots d'ordre, leurs costumes, pour apparaître sur la nouvelle scène de l'histoire sous ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté».

Extrême-gauche du Congrès, vous avez dit, Anastase Mikoyan, qu'il fallait désormais chercher dans les archives et non plus dans les journaux l'actualité! Eh bien, les paroles que nous venons de citer sont le début d'un «petit travail» que son auteur, pauvre émigré à Londres, envoyait en février 1852 à la revue allemande «Die Revolution» publiée à New-York par un fidèle de notre école, Joseph Weydemeyer: il s'agit de l'exorde du *Dix-Huit Brumaire* de Karl Marx, écrit d'un seul jet pendant les événements mêmes.

UNE HISTORIOGRAPHIE EN LAMBEAUX

En dépit d'une longue et amère expérience, il nous est arrivé bien des fois de nous frotter les yeux devant les falsifications historiques rencontrées dans les publications «communistes». Quels qu'aient été le nom-

bre et la gravité des profanations que Moscou a fait subir à l'histoire de la révolution et du parti, nous ne sommes jamais parvenus, dans notre ingénuité, à réaliser que d'innombrables fils de la classe ouvrière ne jureraient plus désormais que par cet Himalaya de merde.

Bien qu'appartenant au très petit nombre de ceux qui ont vécu de près ces grands événements, nous avons raison de ne pas perdre confiance: la montagne de falsifications s'écroule aujourd'hui (au milieu de quelle odeur fétide!) sous les coups de ceux-là mêmes qui l'avaient édifiée.

En effet, le rapport de Kroutchev disqualifie le «*Cours Abrégé de l'Histoire du Parti Communiste (b)*» qui a pourtant servi à l'«éducation» (!) de toute une génération de Russes.

Bien que ne comptant pas parmi les auteurs de ce texte, le secrétaire du Parti russe s'est montré plein de mesure, donnant pour raison de cette disqualification que le C.C. actuel désirait améliorer le travail idéologique en diffusant les oeuvres de Marx, Engels et Lénine (sombre silence sur celles de Staline!). Il a simplement ajouté que «*pendant les dix-sept dernières années, la propagande du Parti s'était fondée principalement sur le «Cours abrégé», mais qu'il «était nécessaire de publier un manuel marxiste populaire (et allez donc!) sur l'histoire du parti», un autre «sur les principes de la doctrine marxiste-léniniste» et un «exposé populaire» (qu'on nous épargne la peine de choisir entre «marxiste» et «populaire») des fondements de la philosophie marxiste.*

Mikoyan, lui, a été plus net: il a reproché au «*Cours abrégé*» rien moins que d'ignorer l'histoire des vingt dernières années!

Une question se pose: comment Moscou s'en tire-t-elle pour écrire cette histoire selon une méthode matérialiste? Comment racontera-t-elle la honte suprême de 1939, l'accord impérialiste avec l'Allemagne nazie, d'abord, les démocraties ploutocratiques, aujourd'hui exécrées, ensuite? La sale besogne des partis frères qui, «défaitistes» seulement à l'égard des impérialismes de Paris et de Londres, se font tout d'abord les serviteurs d'Hitler, pour se transformer ensuite, comme sur un coup de baguette magique, en partisans de la guerre démocratique, acharnés au point de faire pâlir les chauvins de 1914 que Lénine avait su si bien étriller? Et la tentative (d'ailleurs manquée) de barrer la route, en 1945, aux alliés américains selon la tactique du «coup double» audacieusement annoncée en 1939, au XVIIIème Congrès, va-t-on la rejeter hypocritement sur Staline, bouc émissaire inattendu, aujourd'hui que la diplomatie russe lance stupidement des ponts aux américains? N'est-ce d'ailleurs pas pour cela qu'on leur offre sa tête? Ah. Messieurs, une tête ne suffit pas!

Mikoyan en a d'ailleurs dit bien d'autres sur les hontes de ces vingt dernières années! Outre le reproche ci-dessus, il s'en est pris, rapporte *Associated Press*, aux accusations de trahison que Staline a portées, avec plusieurs années de retard, contre ceux qui furent les héros de la révolution bolchevique de 1917. Il a en outre relevé que depuis la mort de Staline, en mars 1953, la politique extérieure russe est devenue plus active, s'est assouplie et modérée.

Ce dernier point n'a certainement rien à voir avec un retour à la méthode historique du marxisme! Si, en 1953, on ne pouvait prévoir l'éclatement à brève échéance d'une guerre entre la Russie et l'Amérique, les raisons historiques de ce fait n'ont pas le moindre rapport avec la mort de Staline! Nos rares lecteurs pourront témoigner que nous ne la voyions pas davantage proche après 1945.

Ce n'est pas en le retournant qu'on lutte contre le «mythe de la personnalité».

VOUS TRICHEZ, MAIS LA VERITE PASSE!

Si l'on ouvre ce «*Cours abrégé*» d'une fausseté sans limites, comme s'il s'agissait d'une chose sérieuse, on y lit qu'il «*a été rédigé sous la direction de STALINE, par une commission désignée par le Comité Central du Parti et à laquelle ont participé KALININE, MOLOTOV; VOROCHILOV, KAGANOVITCH, MIKOYAN, JDANOV et BERIA*». Tous ces gens sont morts de mort plus ou moins naturelle, ou vivent encore pour notre malheur. Quant au grand Comité d'Octobre, on nous apprend aujourd'hui que trente-deux de ses membres ont été «réhabilités». Il y a longtemps que le seul survivant en était, après un petit nombre de morts naturelles, Staline, aujourd'hui désanctifié.

On respire mieux à lire les déclarations de l'éminente historiographe Pankratova qui «*a mis en évidence la crise profonde dont a souffert l'historiographie soviétique pendant près de trente ans, à cause du grand nombre de sujets devenus «tabous» sous Staline*». Elle nous fournit une longue liste des faits que les historiens étaient obligés de taire ou de déformer. C'est ainsi qu'il fallut réécrire l'histoire de la guerre civile (1918-1920) comme si Trotsky n'avait jamais été commissaire à la guerre, et commémorer la Commune hongroise de 1919, écrasée dans le sang après une résistance désespérée, en taisant le nom de Bela Kun qui en fut le chef. Aujourd'hui un communiqué officiel «réhabilite» ce camarade incomparable, marxiste complet et véritable héros révolutionnaire. Nous le voyons encore errer dans les couloirs du Kremlin, lors des Congrès, où sa simplicité et sa modestie contrastaient si fort avec la suffisance de tant de manoeuvriers intrigant avec les social-traîtres d'Europe. On aurait dit qu'il s'imputait à faute l'amère défaite du parti hongrois, dont la force théorique était aussi remarquable que le courage sur les barricades. Pourtant toute la «faute» avait été de ne pas attendre que les fauves du capitalisme étranglent la révolution russe et de lancer dans la lutte, au moment crucial, toutes les forces de Budapest la Rouge, magnifiquement insurgée contre l'offensive féroce des mercenaires de la bourgeoisie européenne et la rage venimeuse de tous les renégats du socialisme, Allemands ou citoyens des Etats de l'Entente, démocrates ou fascistes. Ce n'est certes pas lui qui serait rentré en Europe pour négocier avec ces traîtres, même sur l'ordre de Lénine qui l'aimait beaucoup! En 1937, il fut déclaré «ennemi du peuple» et envoyé en quelque lieu ignoré de Sibérie pour y mourir.

Quant à Léon Trotsky, seule la circonstance que l'assassinat a eu lieu hors de Russie nous a permis de

connaître le lieu et l'heure où l'ignoble salaud, toujours en vie, qui s'était glissé dans son entourage comme prétendu disciple, lui enfonçait son piolet dans le crâne. L'assassin du chef de la Victoire rouge peut maintenant sortir tranquillement de prison: ce qu'il pourrait révéler n'est désormais plus un mystère.

Le professeur Pankratova poursuit: ordre de dissimuler en Russie l'existence d'une correspondance, actuellement en possession de l'Université de Harvard, entre Lénine et Trotsky. Ordre de faire disparaître des bibliothèques et musées tous les documents relatifs au rôle de premier plan que jouèrent dans la révolution les victimes des «grandes purges». En 1931, ordre aux historiens Chliapnikov, Jaroslowsky et Popokov de faire apparaître Trotsky dans la guerre civile comme un agent secret de l'impérialisme. L'oratrice elle-même avait reçu l'ordre de modifier une oeuvre écrite par elle en 1946 pour y minimiser le débarquement allié en Normandie pendant la seconde guerre mondiale.

En somme, Staline avait pleinement raison d'exiger, en 1946, que les manuels le présentent comme le «fondateur de l'historiographie soviétique»!

Le dernier fait cité par Pankratova est le plus stupéfiant: dans les textes relatifs à l'histoire de la Révolution d'Octobre, Staline avait fait insérer que Boukharine avait tenté d'assassiner Lénine. Pour quiconque se souvient de Boukharine, de sa droiture et de sa simplicité souriante; pour quiconque voit encore ses yeux bleus briller d'enthousiasme quand Lénine, auquel il portait une adoration quasi enfantine, traitait dans les Congrès de Moscou les grands thèmes révolutionnaires; pour quiconque connaît, enfin, la magnifique confiance réciproque qui unissait ces deux hommes, par-dessus les désaccords les plus ardemment exprimés, une telle fable est au-dessous de l'indignation elle-même! Combien les rapports de ces deux hommes étaient loin de la méprisable unanimité qui devint de règle une fois le parti transformé en une confrérie de larbins!

Pankratova a affirmé que la réaction des historiens avait en grande partie contribué à faire tomber ces ignobles «tabous». Il arrive parfois que science et courage aillent de pair...

«*Les communistes*», dit le Manifeste, «*dédaignent de cacher leurs principes et leurs buts*». Pour les marxistes, la défense de la vérité n'est pas un impératif éthique, mais une nécessité **physique** puisque la vérité est le seul oxygène de la Révolution.

MYTHE ET CULTES DE LA PERSONNALITE

On n'a pas pu voir, sans se réjouir, le XXème Congrès porter des coups au culte de la personnalité. En effet, qu'il porte aux nues le «rôle» d'un personnage d'exception, appelant les foules à Le suivre ou à Lui manifester la gratitude qui Lui est due, ou bien qu'il se livre à un délire idéologique sur la «personne humaine» en général (qui, d'ailleurs, n'a jamais été aussi encensée qu'aujourd'hui où elle est broyée, par masses entières, dans le mortier de l'histoire), ce culte est la véritable peste du monde contemporain, une plaie mortelle portée par la contre-révolution au mou-

vement prolétarien.

Ceci dit, quelle valeur accorder aux proclamations de gens comme Kroutchev, Mikoyan, Molotov, Boulganine et comme presque tous les orateurs qui, à Moscou, se sont attaqués à ce mythe de la personnalité? Lorsque des banalités telles que «le culte de la personnalité est contraire à l'esprit de Marx et de Lénine» nous sont présentées comme d'extraordinaires découvertes, l'accueil ne peut être que froid. Contraire à l'«esprit»?! Quiconque eût manifesté devant de tels hommes, et surtout à leur égard, une superstition aussi dégoûtante ne serait pas sortie de leurs mains sans y laisser des lambeaux de sa peau de reptile!

Cela fait des dizaines d'années que cette sale engeance bourre les crânes avec les exploits des Grands, des Super-Grands et des Big, génies du Mal ou du Bien. A ce compte, le kaléidoscope de la société moderne serait réglé de temps en temps par une clique de trois ou quatre hommes illustres d'ailleurs plus ou moins diminués: le rachitique Franklin Delano Roosevelt; le paranoïaque Winston Churchill et ce Joseph Staline dont on dévoile aujourd'hui la folie des grandeurs et le goût du sang. Inversement, tout récemment encore, on envoyait des millions d'hommes au sacrifice pour des victoires consistant à brûler la carcasse du sadique Adolphe Hitler et à pendre par les pieds ce bon «miles gloriosus» de Mussolini!

Ça, du marxisme, oh! maniaques imbéciles du culte des imbéciles?

Et l'on s'étonne que de pareilles idoles tombent d'autels aussi encensés et chargés d'offrandes? Malheureux! Dix-sept ans après son «*Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte*», Marx n'était-il pas en mesure d'écrire:

«*La prévision par laquelle je conclusais mon ouvrage s'est parfaitement vérifiée depuis: si le manteau impérial tombe sur les épaules de Louis Bonaparte, cela signifie que la statue de bronze de Napoléon n'est pas loin de se voir précipitée du haut de la colonne Vendôme*».

C'est qu'en 1869, la légende napoléonienne avait déjà reçu le coup de grâce. Quant à la colonne Vendôme, c'est la Commune de Paris qui devait l'abattre, trois ans plus tard.

Nous verrons donc la grande statue de Djougatchvili tomber du haut des remparts si fièrement défendus de Stalingrad! S'il est vrai que la grande réunion de masse à la clôture du XXème Congrès a été dispersée pour éviter des manifestations d'adulation aux nouveaux élus, cela présentera peut-être ce léger avantage que nous n'assisterons plus à ces scènes triviales dans lesquelles de serviles délégations de travailleurs viennent rendre hommage à quelques imbéciles assis sous une rangée de têtes énormes se détachant sur fond rouge.

Mais la distance qui sépare le marxisme de cette spéculation écoeurante sur les grands noms dont on use comme d'un stupéfiant pour abrutir la classe ouvrière et l'aveugler sera loin d'être pour autant comblée!

Que l'on relise les paroles de Marx dans la même préface au *Dix-Huit Brumaire* au sujet de la mode du **Césarisme**, qu'il voyait s'instaurer avec indignation:

«J'espère enfin que cet écrit, contribuera à écarter le terme couramment employé aujourd'hui, particulièrement en Allemagne (c'est de toi, Jérusalem, qu'il s'agit) de *césarisme*. Dans cette analogie historique superficielle, on oublie le principal, à savoir que, dans l'ancienne Rome, la lutte des classes ne se déroulait qu'à l'intérieur d'une minorité privilégiée, entre les libres citoyens riches et les libres citoyens pauvres, tandis que la grande masse productive de la population, les esclaves ne servaient que de piédestal passif aux combattants.

«On oublie la phrase célèbre de Sismondi: «Le prolétariat romain vivait aux dépens de la société tandis que la société moderne (nous sommes tentés d'ajouter: surtout dans les classes moyennes) vit aux dépens du prolétariat».

Les ridicules personnages qui, une fois Staline liquidé, bavardent d'un nouveau marxisme (ils en fabriquent un tous les matins!) sont-ils capables de comprendre le sens de ces paroles, auxquels ils ne manqueraient pas d'ailleurs d'attribuer la banale qualification de «populaire»? Nous verrons qu'il n'en est rien!

Marx enseigne que l'époque historique actuelle n'est plus celle de la direction personnelle de la société, ni des grandes luttes civiles au sein de la minorité privilégiée. Cela revient à dire que la révolution ouvrière ne peut être dirigée par la Personnalité.

L'aspect anti-féodal et, à cet égard, bourgeois, qu'a comporté la Révolution russe la condamnait à reproduire les lignes générales des grandes révolutions occidentales: c'est pourquoi nous lui avons souvent appliqué le qualificatif de «romantique».

Ces dernières, oubliant la différence fondamentale relevée par Marx et Sismondi, c'est-à-dire le fait que le droit romain ne concernait que les hommes libres et ignorait les esclaves, avait repris à l'antiquité sa doctrine juridique. Elles lui reprirent de même, en politique et en littérature, («qui nous délivrera des Grecs et des Romains?») le schéma figé de la substitution du césarisme, impérial à la République.

Le même phénomène s'est produit dans la révolution russe: les terribles problèmes qu'elle posait et dont Lénine avait fourni le puissant schéma répondant à la vision marxiste furent obscurcis par les ombres que la grande révolution française projetait sur eux avec une irrésistible force de suggestion. C'est ainsi que l'agitation contre Trotsky, caractère passionné et violent, mais nullement entaché de personnalisme, a reposé sur l'accusation outrageante de «bonapartisme» et qu'une fable honteuse lui a attribué, à lui, le théoricien et le chef de la plus magnifique Terreur prolétarienne et purement prolétarienne, l'intention de préparer un nouveau Thermidor.

Après le passage du grand Bonaparte, qui fut peut-être à Robespierre ce que Jules César avait été à Brutus, et Alexandre-le-Grand à Léonidas, la bourgeoisie libérale étouffa sa force révolutionnaire collective, en abandonnant à un césarisme stupide et anachronique, puis, par un laborieux avortement de l'histoire, à ces marionnettes qui l'ont dignement incarnée au XIXème et au début du XXème siècle.

En récitant des litanies à Staline, elle qui possédait pourtant une phalange de capitaines et de maîtres ma-

gnifiques, en offrant à la grandeur de celui-ci (que personne, pas même nous, marxistes, ne croyait si fragile) de sanglants sacrifices, la Révolution russe a suivi un chemin identique: elle a joué à son tour la grotesque comédie de rigueur, celle dont la Personnalité est l'acteur principal.

Ce n'est certes pas parce que la Révolution bourgeoise a toujours et partout dévoré ses enfants que nous ne lui crierons jamais de s'arrêter, quelles que soient la nation et la race qui en sont ou en seront les acteurs. Il reste que, lorsque son temps sera enfin venu, la Révolution prolétarienne et PUREMENT prolétarienne, tout en se débarrassant, par le fer et par le feu, des scories qui ne manqueront pas de s'attacher à elle, ne suivra pas une telle voie.

Nous avons admis plus haut que la bourgeoisie française a fourni l'exception à la règle avec le grand Corse. Reste à savoir quelle part de cette grandeur individuelle n'a pas été déterminée par des forces historiques! Marx rappelait déjà, dans cette Préface de 1869 dont nous avons parlé, que «le colonel Charras a ouvert le feu contre le culte napoléonien dans son livre sur la guerre de 1815 et que, depuis lors, et surtout au cours des dernières années, la littérature française a démolì la légende napoléonienne avec les armes de l'histoire, de la critique et de la satire». On pourrait également citer Engels sur le même sujet.

Aujourd'hui, un jeune historien français, Jean Savant, a étayé dans une quinzaine d'ouvrages, une interprétation qui réduit à néant la personnalité de Bonaparte et fait apparaître sa geste fameuse comme l'oeuvre de trois hommes de premier plan: l'agitateur politique Barras, le policier Fouché et le grand capitaliste Ouvrard. Quoi qu'elle en ait, la science officielle doit bien souvent s'incliner devant la puissance du marxisme.

Pour conclure cette digression, nous poserons cette question: Avons-nous assisté, à Moscou, à un Congrès de marxistes attachés à démolir le culte de la Personnalité ou plutôt à celui de lécheurs de bottes professionnels qui se défendent contre le chômage en créant une coopérative de génies de pacotille?

INCURABLES SCOLIOSES

Le XIXème Congrès est encore trop récent pour qu'amis et adversaires puissent avoir déjà oublié le langage de courtisan qui y a été tenu à l'égard de Staline. Mikoyan, par exemple, qui est aujourd'hui le plus véhément de tous les iconoclastes, avait donné des échantillons de son style personnel du goût de «Staline, le grand Architecte du Communisme». L'expression est d'un romantisme indécent et singe le terme, typiquement franc-maçon, de «Grand Architecte de l'Univers»: les bourgeois, trop philistins pour mettre Dieu à la retraite, lui avaient donné un emploi salarié! Le communisme n'a pas d'«architectes». S'il en avait, le poste serait déjà occupé depuis des siècles par les Cabet, les Campanella, les Thomas More et même les Platon.

L'Associated Press ne pouvait pas laisser passer l'occasion de se payer la tête de Mikoyan qui, hier encore, maniait l'encensoir et qui, aujourd'hui, abjure; elle rappelle qu'au «XIXème Congrès, en 1952, il avait déclaré que l'oeuvre de Staline «avait illuminé, grâce

à son génie, aussi bien le grand chemin historique déjà parcouru que celui qui reste à parcourir jusqu'à un avenir communiste désormais tangible". A la fin de son discours, Mikoyan s'était écrié: «Gloire au grand Staline» après s'être référé aux oeuvres de celui-ci comme à un «trésor d'idées». Il avait par ailleurs écrit: «le camarade Staline illumine notre vie de l'éclat fulgurant de la science».

Cela valait la peine de le rappeler, bien qu'il nous importe peu de savoir à qui revient la paternité d'expressions aussi choquantes, justement parce que nous nous passons, dans tous les domaines, de la cohérence des individus. Pour que la lumière vienne de l'hérétique et la confusion de l'orthodoxe, ne suffit-il pas d'une bouchée avalée de travers?

Pour des gens dotés d'un estomac aussi solide que Mikoyan et Cie, Staline n'est plus aujourd'hui qu'un paillason, alors que Tito, ex-bandit-au-couteau-entre-les-dents passe au rang de héros révolutionnaire. Staline n'en a pas moins été un lutteur, un conspirateur et un organisateur de première force; ses côtés négatifs, le «Staline» de Trotsky (que l'on peut lire tranquillement, maintenant qu'il n'est plus un «agent secret») les révèle impitoyablement: **théoricien et homme de science**, voilà ce que l'on n'aurait jamais dû le croire un seul instant. Mais alors, comment faire confiance, pour une restauration scientifique et doctrinale, à ceux qui se faisaient dispenser la lumière justement par lui?

Bonnes gens, éteignez les cierges sous son icône, et allez-vous coucher dans le noir! Gardez-vous des louanges à Marx et à Lénine: elles pourraient les faire jaillir hors de leurs tombes!

Après avoir cité la presse bourgeoise, citons un peu la presse communiste. Lors du XIXème Congrès, elle annonçait l'impression d'un million et demi d'exemplaires des «Problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S.» de Staline, dont nous verrons quel sort leur a été réservé au XXème Congrès. Reproduisant la *Pravda*, l'Unità de cette époque affirmait qu'il «s'agissait du plus grand moment de l'économie politique marxiste-léniniste, qui exercera une énorme influence sur le développement de la science soviétique avancée» et que l'oeuvre «formulait pour la première fois la loi économique fondamentale du socialisme» (il s'agissait de la loi de la valeur et de la loi de progression géométrique de la production!), «et ceci en développant de façon créatrice» (nous réglerons plus loin son compte à cette «créativité» que l'on veut aujourd'hui encore faire remonter à Lénine) «les enseignements de Marx, Engels et Lénine».

Malenkov concluait ainsi: «Sous le drapeau de l'immortel Lénine (déjà mort, heureusement pour lui!), sous la sage direction du grand Staline, en avant!», etc.

Molotov avait été plus ronflant: «Vive le Parti de Lénine et de Staline! Puisse notre grand Staline vivre en bonne santé pendant de longues années! Gloire au camarade Staline, grand chef du Parti et du Peuple! Vive notre cher Staline!»

Kaganovitch, le 15 octobre 1952, avait parlé longuement du chef génial Staline, qui a enrichi la théorie de Marx, Engels et Lénine de nouvelles découvertes; du chef et du maître Staline, de sa géniale oeuvre

théorique, etc...

Quant au discours de Mikoyan, on pouvait y lire toutes les flagorneries citées plus haut (16 octobre 1952).

Fort heureusement, un excès aussi écoeurant de rhétorique courtesane nuit au succès même de l'oeuvre de sabotage de la préparation révolutionnaire de la classe ouvrière. Est-ce que le scandaleux tournant d'aujourd'hui ne réussira pas, lui non plus, à ouvrir les yeux au prolétariat, en Italie et ailleurs? Nous continuerons à attendre les effets des nouvelles volte-faces qui, le marxisme nous en donne la certitude, se produiront demain et qui jalonneront la longue et difficile voie de la reprise révolutionnaire.

Entre le tremblement de terre du XXème Congrès, et les déclarations que, demain, la réalité historique imposera inévitablement à ceux qui, avec une audace inouïe, jettent aux orties les saints enseignements de leur maître Staline, ses Oeuvres complètes, le demi-million d'exemplaires de la nouvelle Economie qu'ils avaient substituée à celle de Marx et de Lénine, le lien apparaîtra clairement.

Nous allons vers le **Congrès de l'Aveu**. La force des faits est une force physique qui, s'impose aux hommes, même lorsqu'elle se présente comme force d'une théorie: s'ils peuvent tricher avec la théorie pendant des époques historiques entières, ils sont finalement contraints de s'incliner devant elle.

Le grand tournant viendra quand ils devront avouer que la structure de l'économie et de la société russes est capitaliste. L'économie pseudo-scientifique de Staline gênerait alors la manoeuvre. Pour préserver la stabilité du pouvoir d'Etat, il sera utile de pouvoir tirer du marxisme authentique la preuve de ce fait, en soutenant que c'est une nécessité historique. On trouvera alors commode de rappeler que Trotsky, Zinoviev et tant des nôtres n'avaient cessé de le dire jusqu'à ce que s'abatte sur eux la répression de 1926 et on sera bien ennuyé d'avoir prétendu que c'étaient là affirmations mensongères d'agents secrets du Capital.

Voilà le canevas d'une explication marxiste objective du XXème Congrès et de la terrible inconstance idéologique des formulations des orateurs.

DU PLOMB DANS LES DERRIERES

Les lecteurs se rappelleront (cf. «Dialogue avec Staline»), que Molotov (gratifié par son «cher Staline» de l'épithète «derrière de plomb» avait dû abjurer lors du XIXème Congrès la formule selon laquelle en Russie, on avait construit non pas le «socialisme», mais seulement «ses bases», formule qui lui avait échappé à un moment, où, peut-être, son blindage diplomatique s'était déchiré. Au XXème Congrès, il a pour l'instant renié encore une fois cette affirmation ainsi que d'autres, comme celle d'avoir sous-estimé le soulèvement des peuples d'Asie et d'Afrique contre le colonialisme blanc). Cette formule était cependant exacte et nous avons le droit de la rapprocher de la thèse défendue lors des affrontements à l'Exécutif Elargi d'août 1926 entre Staline, Trotsky et Zinoviev, où ce dernier, rachetant ses oscillations tactiques des années précédentes, s'était exprimé de façon particulièrement heu-

reuse et complète. Staline n'avait répondu que de manière très faible à la démonstration historique et théorique écrasante du fait que Lénine n'avait jamais admis la possibilité d'une transformation socialiste de la Russie en l'absence de révolution ouvrière en Occident (quant à une «construction» du socialisme, on n'en parlait pas, et le marxisme ne pouvait pas en parler). Battant en retraite, Staline avait alors dit qu'il parlait de la victoire militaire sur la bourgeoisie intérieure et de l'édification des **bases** du socialisme. Les bases du socialisme, comme Lénine l'a toujours expliqué, c'est le capitalisme monopoliste et étatisé dans l'industrie et dans l'agriculture un pas vers celui-ci est le niveau même le plus modeste du capitalisme à la place de la petite production rurale et du petit commerce. Cela, un Etat centralisé peut l'édifier, c'est-à-dire construire des formes économiques **capitalistes** là où elles font défaut.

Le passage aux formes socialistes, lui, n'est pas une construction, mais une **démolition** de rapports productifs, qui ne devient possible qu'au-delà d'un certain niveau **quantitatif** de forces productives que, comme nous le verrons plus bas, Boulganine avoue impossible à atteindre, même en 1960.

Ce n'est pas par hasard si la formule de «*construction des bases du socialisme*» a échappé à un diplomate du calibre de Molotov dont la carrière militante et l'étude du marxisme remontent aux premiers temps de Lénine, et il a eu tort de la retirer devant les douteux enseignements de Staline en 1952.

La question ne pouvait manquer de trouver un écho au dernier Congrès, mais elle n'était pas encore mûre. Nous en entendrons reparler dans quelques années, aussi abondamment qu'aujourd'hui des déformations historiographiques; de la direction collective et non personnelle; des lois économiques qui expliquent l'économie russe actuelle dans l'industrie lourde et légère, l'agriculture et le commerce (1) et enfin de la question centrale: le passage international du pouvoir au prolétariat et ses prétendues *nouvelles voies*. Là-dessus, ces renégats iront d'eux-mêmes se casser les dents: nous avons vu passer deux générations de marxistes, et nous commençons à peine à savoir répéter la doctrine de la voie vers le socialisme que déjà nous étions à couteaux tirés avec ceux qui lui fixaient par avance des «voies nouvelles», comme il y a longtemps, en 1910, le *frontpopuliste* Bonomi.

A ce dernier Congrès, la consigne était de ne pas démordre de la position de la construction du socialisme en Russie défendue depuis 1936, même si dans les autres pays la «*volonté populaire*» règle les «*affaires internes*» dans le sens de rester capitalistes.

Plus tard, c'est cet autre blasphème anti-léniniste: la coexistence, que l'on s'efforcera désespérément de défendre; alors, elle deviendra vraie, même pour le marxiste, parce qu'on aura en même temps jeté par-dessus bord, sur le tas des oeuvres invendues de Joseph, la position de la «construction» du socialisme. Il se trouvera alors un Molotov pour dire à l'Occident: nous coexistons avec vous parce que nous édifions la même chose, le capitalisme quantitativement croissant. Mais alors aussi la voix de Lénine se lèvera (certainement pas, pourtant, dans les Congrès d'un tel parti!) pour

crier: c'est justement pour cela que vous ne coexisterez pas, car les différents impérialismes ne peuvent aller qu'à une collision et à la guerre!

Sur ce terrain mouvant, le discours de Kroutchev a eu, en dépit des ombres, quelques envolées, comme par exemple lorsqu'il a décrit l'axe commercial Washington-Londres qu'il a opposé à celui de Londres-Paris. Peut-être cet incorrigible partisan des «fronts» a-t-il vu la possibilité de jouer la carte, toujours commode, de la croisade contre la Bundeswehr de cette Allemagne détestée qui est en train de réaliser un redressement plus formidable encore que dans le premier après-guerre.

Dès 1919, à un moment où le son du canon grondait encore, Lénine, lui, prévoyait le conflit entre les Etats-Unis et le Japon comme s'il avait déjà entendu le fracas des bombes de Pearl-Harbour. La Révolution reviendra avec la guerre mondiale, qui n'est pas proche. Mais il faut rappeler qu'en établissant cette éclatante perspective, Lénine ne pensait pas tant au retour de la situation qui existait après la première guerre mondiale: défaite militaire, éclatement d'une révolution bourgeoise retardée et entrée en lice du prolétariat; qu'à celui de la situation gâchée par les traîtres de 1914, et qui devait être gâchée encore davantage en 1939 par des traîtres chair de sa chair. Sa perspective était celle de la révolution **arrêtant la mobilisation et la guerre** et renversant les pouvoirs des sauvages monstres impérialistes assoiffés de sang.

Si les premiers *missiles* réussissent à partir, la perspective de la prochaine guerre sera sombre. Mais il est possible, si certaines lointaines éventualités historiques se réalisent, qu'on ne les fasse pas partir. Une de ces éventualités concerne l'axe Washington-Bonn, surtout si se réalisait la réunification allemande que les deux ministères de la guerre atomique du Kremlin et du Pentagone redoutent tellement. Si le petit Parti qui comptait Marx et Engels parmi ses militants et qui, plein des grandes visions de 1848, guettait anxieusement en 1852 les premières lueurs de la guerre à l'horizon d'une paix stupide, resurgissait, l'Allemagne pourrait devenir le pivot du drame révolutionnaire qui, pendant la première moitié du XXème siècle, a été centré sur la Russie.

PRUDENTS REGARDS SUR LA NOUVELLE ROUTE

Les paroles mesurées dirigées dans le discours de Kroutchev contre les Thèses de Molotov, ont eu comme contrepartie une allusion qui, selon les observateurs professionnels, est dirigée contre Malenkov. Avant Molotov, et plus sévèrement que lui, Malenkov avait été condamné par le Parti pour avoir envisagé la possibilité de passer de l'économie de production à une économie de consommation et de freiner l'industrie lourde en faveur de l'industrie légère, phase qui, en théorie, vient naturellement très longtemps après celle

(1) Nous examinerons cette question dans la Seconde Journée.

de l'édification totale des *bases* industrielles.

Malenkov n'a pas manqué, lui non plus, de rectifier et de retirer formellement ses positions: pas plus que Molotov, il ne sera guillotiné - pas même en effigie - contrairement à l'attente des journalistes. Et Boulganine encore moins. Le cas de Béria n'a rien à voir avec les programmes économiques: il est lié à la liquidation de l'infâme période stalinienne qui a voué au supplice l'aile révolutionnaire saine du parti russe. Engagée entièrement, non dans des plans de construction, mais dans la destruction révolutionnaire du capitalisme occidental, celle-ci n'aurait jamais toléré la honte des pactes d'alliance militaire conclus par l'Union Soviétique, des embrassades de la coexistence, ni de l'appui international (appui qui en cédant incontestablement a fait capoter tout ce jeu grotesque) à la boue des classes moyennes là où la révolution anti-féodale, la seule où elles peuvent servir de chair à canon, était faite depuis longtemps. Et aujourd'hui c'est Béria qui est *historiographié* comme *agent impérialiste*.

Dans toutes les formules de Kroutchev, on lit, à bien y regarder, le nouveau revirement de demain qui non seulement, rendra aux Trotsky, Zinoviev et Boukharine leur honneur de militants communistes, mais reconnaîtra leur force théorique et scientifique de marxistes, tandis que leurs assassins et prétendus critiques marcheront au sort qui les attend dans la mortelle étreinte avec les autres monstres impérialistes.

Confrontant les chiffres russes (qui confirment qu'il a eu raison de dire que la Russie est encore très en retard) avec ceux qui traduisent le potentiel productif de l'Occident, Kroutchev a dit que la *«base industrielle du socialisme se renforce toujours»*. Prise à la lettre, la formule est aussi marxiste que celle, de Molotov.

A plusieurs reprises, il a fait des allusions senties à une «faillite» dans le domaine agricole et au faible rendement de la production kolkhozienne, laissant entendre combien ce fait retardait l'augmentation de la production des biens de consommation. Même en cela, il s'est rapproché de Molotov.

Quant à la formule *«consolider la puissance économique de notre pays socialiste»*, elle est également une atténuation de celle qui affirmait que la construction du socialisme était réalisée en Russie; dans la première, la

Russie apparaît comme socialiste politiquement; dans la seconde, économiquement. Deux choses aussi fausses l'une que l'autre, mais théoriquement différentes.

Quant au *«Progrès économique et à l'élévation du niveau matériel et culturel des travailleurs»* ce sont des formules qui ne conviennent plus du tout à une société socialiste!

La condamnation de Molotov contraste par sa froideur avec ce qui précède: *«Prétendre que nous n'avons fait que jeter les fondements du socialisme signifie tromper le parti et le peuple»*. Il y a donc encore le «peuple» alors que le «socialisme» - et les rapports de production qui le caractérisent - est déjà «édifié», c'est-à-dire que le prolétariat lui-même ne devrait plus exister?

Contre l'autre adversaire, l'attaque va beaucoup plus à fond: *«Nous rencontrons un autre extrême dans la façon de traiter la question du développement socialiste. En effet, quelques fonctionnaires dirigeants interprètent la transition graduelle du socialisme au communisme comme un signal pour l'application des principes de la société communiste dès la phase actuelle. Quelques têtes chaudes ont décrété que la construction du socialisme est déjà complétée* (bref, la «construction» est commencée ou complétée? Elle en est aux fondations, ou elle a déjà son toit?) *et elles ont commencé à établir minutieusement une table des temps nécessaires pour passer au communisme»*.

Toute cette critique est extraordinairement timide. Même sous le capitalisme, quelques fonctions économiques obéissent aux principes d'une économie communiste, dans des domaines il est vrai limités dans le temps et l'espace, c'est-à-dire qu'elles sont accomplies sans rémunération en monnaie: extinction des incendies; lutte contre les épidémies, les inondations, les tremblements de terre (géologiques et non idéologiques!) et même le froid. Mais dans un pays «socialiste», on ne pourrait même pas éternuer sans que cela soit comptabilisé, sans contrepartie en argent ou en travail?

Encore un coup de pouce, et nous y viendrons, Secrétaire auquel (honné soit qui mal y pense!) ne sera jamais rendu, ni aujourd'hui ni demain, aucune espèce de **culte**!

Dialogue avec les Morts

DEUXIÈME JOURNÉE

CULTE DE LA PAPERASSE

Nous aurons plus d'une fois à montrer comment les positions du mouvement rattaché à Moscou se réduisent à la négation totale des principes du communisme. Il suffit pour le moment de voir la grossière banalité de la révolution de papier avec laquelle ces gens s'imaginent pouvoir surmonter la secousse sismique actuelle, tout en maintenant sur pied leur boutique internationale (si cela arrive, ce sera à cause de facteurs bien indentifiables et complètement différents).

Tout le "matériel Staline" a été éliminé du jour au lendemain, jusque des endroits les plus reculés; il est remplacé, ligne après ligne, par la littérature du XXème Congrès, plus incohérente encore, dans sa paternité plurielle, que les pitoyables textes «scientifiques» pondus par l'ogre Staline. C'est la plus grande mise au panier du siècle, disent les scribouillards, et même de l'histoire, ajouterons-nous: Rien qu'au prix du papier des millions et des millions de roubles; des milliards de frais d'impression dans toutes les langues, des rotatives qui tournent à un rythme digne de cette époque atomique, et stupide.

Même la scolastique médiévale qui brûlait les auteurs (parfois en soutane) en même temps que leurs oeuvres, n'était pas allée si loin; elle se contentait d'excommunier les lecteurs éventuels, de faire réciter à des millions de fidèles des prières pour demander pardon de l'hérésie et de reconsacrer les chaires profanées. Phase historique plus respectable que l'actuelle, elle avait la justification d'être parfaitement cohérente avec sa doctrine de l'action et de la connaissance humaines. Pour elle, c'était en effet la **conscience** qui guide les masses; et pour que cette conscience soit touchée par la foi, il suffisait que l'organisation choisie par l'Être suprême pour la propager exprime fidèlement les préceptes et les vérités de la Grâce.

La pensée critique de la bourgeoisie moderne qui n'a pas abandonné le terrain en dépit de ses échecs à répétition, a réfuté l'Être suprême, la Grâce et l'Infaillibilité; mais dans la conception qu'elle leur a substituée, l'action humaine apparaît toujours guidée de la même façon. Enthousiasmée par la machine à imprimer,

l'instruction élémentaire, le livre à grand tirage et, malheureusement pour lui, par la marée des journaux, elle prit les hommes **par la tête**; elle exaltait l'instituteur faisant reculer les ténèbres contre l'éteignoir du curé. Il n'a pourtant pas tort celui qui pense que le citoyen moderne est en réalité pris non par la tête, mais par... son contraire dialectique, quoiqu'obsène.

Ce fut, de même, une grande faute de notre part, à nous socialistes du temps passé, d'avoir fait de notre mouvement une nouvelle espèce de «propagande de la foi». Nous n'avions pas compris que le militant marxiste n'est pas celui qui sait convaincre et enseigner, mais celui qui sait tirer les leçons des faits - de ces faits qui vont plus vite que le cerveau de l'homme et que, vacillant, celui-ci cherche depuis des millénaires à rattraper.

Dans son acception la plus mûrie, le déterminisme n'a rien à voir avec la passivité. Il montre seulement que l'homme agit avant d'avoir voulu agir et veut avant de savoir pourquoi il veut, son cerveau étant encore le moins sûr de ses organes. Le meilleur usage qu'un groupe d'hommes puisse faire de son cerveau est encore de prévoir le moment historique où il sera catapulté dans le tourbillon de l'action et de la lutte (rien à voir, donc, avec la passivité!), la tête en avant, pour la première fois.

Quant à ces grands «savants» aux ressources inépuisables, aux manoeuvres et aux ruses «infaillibles» pour toutes les circonstances, cela fait des années que nous les voyons, superactivistes, procéder dans une marche obsène, la face imperturbable, mais le cul le premier!

Contre ces Messieurs, nous nous reportons constamment aux écrits jaunis, mais inégalables qui depuis un siècle sont nos guides: eux, ils donnent un digne échantillon de leur *retour au marxisme* en changeant du jour au lendemain, comme au coup de sifflet du contremaître, tout leur arsenal imprimé, tant en histoire qu'en économie, tant en politique qu'en philosophie, convaincus qu'ils changeront ainsi à leur gré la face du monde.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons appris à éviter le culte de la personnalité; c'est pourquoi nous continuerons à compulsier l'oeuvre de Staline autant

que nous le jugerons utile. Quant au florilège des couillonades congressuelles qui aujourd'hui dépassent toute mesure, nous n'en donnons pas un sou de plus que cette dernière.

TOURNANTS CONFESSÉS

Dans la Première Journée de ce Dialogue nous avons passé en revue deux aspects des suppressions et des réécritures opérées lors de ce moderne Concile, non de Trente, mais de Moscou. Ce qui nous intéresse surtout, c'est ce faux credo: «la structure économique de la Russie actuelle est socialiste» qui jusqu'à présent n'a pas été abandonné; ainsi que cet autre de Staline tout aussi absurde: «dans l'économie socialiste règne la loi de l'échange entre équivalents» (improprement appelée loi de la valeur. Pour ce dernier credo les choses restent aussi en l'état.

Nous nous arrêterons plus loin sur les points économiques qui ont été traités de façon plus détaillée dans le discours de Mikoyan. Nous avons jusqu'ici pris acte des changements de positions sur **l'historiographie** et le **culte de la personnalité** déjà contenus dans le rapport de Kroutchev et qui ont été largement développés dans d'autres discours.

Le premier de ces changements a consisté à reconnaître que toutes les accusations de trahison lancées contre les bolcheviks anti-staliniens qui furent exterminés au cours des immondes «purges», étaient de pures calomnies. Les assassinés n'en resteront pas moins assassinés et leur massacre reste comme la destruction de l'avant-garde ouvrière révolutionnaire: une telle erreur d'«historiographie» ne se répare pas par une *réhabilitation* (nous tenons d'ailleurs au plus haut point à être appelés «traîtres» et «bandits fascistes» par ces gens, tant une réhabilitation de leur part nous ferait horreur!). L'«erreur» apparaîtra dans toute sa lumière historique le jour où éclatera est la destruction de l'avant-garde ouvrière. Cela apparaîtra clairement le jour où resplendira l'exactitude de la position marxiste de ce puissant mouvement (ce sont des dizaines de milliers de militants à toute épreuve que la contre-révolution, manifeste dès cette époque, a sélectionnés et exécutés dans tous les pays, comme l'enregistrera la véritable historiographie marxiste); c'est-à-dire le jour où il **faudra** déclarer que la trame économique de la société russe n'est pas socialiste. Cela n'a pas encore été confessé. Mais l'heure viendra.

Le second changement, que nous avons déjà analysé, réside dans la condamnation du culte de la personnalité. Cette condamnation s'est imposée comme une nécessité, mais elle n'a rien à voir avec le marxisme. En effet, si le XXème congrès liquide le culte de Staline, c'est en prétendant que la faute de ce culte revenait tout entière à celui-ci, et qu'un «collège» remplacera le Chef unique du parti et de l'Etat. Cette position est là aussi inconsistante et n'a rien à voir avec la solution correcte du rapport entre le parti et la classe; en effet s'il était vraiment possible à un homme d'imposer son pouvoir personnel et le mythe de sa personnalité à une collectivité entière, ce ne serait pas là l'erreur d'un mauvais marxiste, mais bien une preuve décisive **con-**

tre le marxisme lui-même.

Plus que ces deux changements pourtant, ce sont les positions concernant les tâches des «partis communistes» (rares sont ceux qui ont abandonné ce nom, mais il vaut mieux dire «partis liés à Moscou») d'au-delà le rideau de fer qui ont frappé l'attention dans le discours de Kroutchev, diffusé le premier et avant que l'ampleur du tournant ne soit pleinement apparue.

Dans tous les pays, a-t-il déclaré, notre programme reste l'avènement de la société communiste; **nous n'y avons pas renoncé** (un tel aveu ne viendra que beaucoup plus tard!). Quant au processus historique qui conduit du capitalisme au communisme, nous ne pensons pas qu'il doive nécessairement passer par la guerre civile, la violence et la dictature prolétarienne, comme Lénine le soutenait en 1917 (Kroutchev a fait des réserves même sur ce dernier point). Nous admettons qu'il puisse exister des *voies* différentes, variables d'un pays à l'autre. Celle, par exemple, de la conquête de la majorité au Parlement, pour laquelle les partis Communistes ne devront pas s'appuyer seulement sur les salariés, mais s'allier avec les classes moyennes et obtenir le soutien du *peuple* et de tous les hommes *de culture* et de bonne volonté. Kroutchev n'a cependant pas exclu le recours à la guerre civile dans certaines situations, ou bien quand la voie pacifique est barrée par le capitalisme.

Cette crasse déclaration a été entièrement causée par la nécessité d'étayer les thèmes connus de la politique internationale russe: coexistence avec les pays capitalistes et possibilité d'éviter la guerre avec eux.

Il n'y a pas ici de tournant (en général) par rapport à la position de Staline, pas de changement retentissant comme dans les questions des trahisons et de la direction personnelle. Comme on venait, à propos de ces dernières, d'abjurer les erreurs commises et de proclamer le retour à l'orthodoxie marxiste et léniniste, il fallait aussitôt abaisser ce masque «inquiétant». C'est ce qui a été fait quand Kroutchev a affirmé en substance que Moscou entendait mener à l'étranger la même politique que les partis social-démocrates et petits-bourgeois de toujours.

Il est donc logique de relever la rencontre du nouvel opportunisme avec l'ancien et leur complicité dans la sauvegarde de l'ordre bourgeois. Des marxistes ne peuvent cependant pas se contenter de dire que la première et la seconde vague de l'opportunisme sont une seule et même chose, ni en déduire de façon hâtive que le capitalisme d'Occident et le capitalisme d'Orient sont indistinctement les mêmes. Les voies suivies historiquement par les deux opportunistes sont différentes, le second étant de beaucoup le pire; de même que sont différentes les voies par lesquelles le capitalisme s'est développé dans les deux camps et les voies par lesquelles la révolution les vaincra - différentes, mais dans aucun des deux cas pacifiques.

Est-elle si inédite, cette *confession* de Kroutchev? Revenons une fois de plus sur la question de la voie à suivre pour la prise du pouvoir et de l'exercice du pouvoir de classe; non, pour apporter du nouveau, mais pour répéter ce que nous avons **toujours** dit.

FORCES EN COLLISION DANS LE MONDE DE 1956

L'histoire de la société humaine présente une succession de collisions et de conflits; ce n'est pas la trouble époque actuelle qui fait exception à cette règle, et le dernier Congrès n'a pu en esquiver l'examen.

Outre le problème de la lutte sociale et politique dans les pays d'au-delà le rideau de fer, outre celui de la «politique intérieure» des «pays capitalistes» se pose, de l'avis général, le problème de la politique russe. Nous savons que Kroutchev et consorts y répondent en affirmant qu'en Russie il n'existe ni classes, ni luttes de classes, et que la concorde autour du gouvernement socialiste y est parfaite. C'est là une assertion à laquelle on ne peut répondre qu'en examinant la structure économique et sociale de la Russie. Dans la vision difforme des renégats de Staline (convertis à tout ce que l'on voudra, hormis à Marx et Lénine!), il n'existerait plus aucun heurt, au sens d'Engels, entre Etat et Société, ni en Russie, ni dans les pays frères. Ce heurt n'existerait plus que dans les pays atlantiques, où la lutte de classes continue (il est vrai dans l'acception abâtardie qui en est donnée).

Les Etats du monde étant ainsi répartis en deux groupes, quels vont donc être leurs rapports réciproques? Ce problème se pose sous trois formes:

1. Rapports entre les Etats d'un groupe avec ceux de l'autre;
2. Rapports entre les Etats du groupe Est;
3. Rapports entre les Etats du groupe Ouest.

Nous voici donc à nouveau au coeur des questions que nous avons traitées dans le «*Dialogue avec Staline*». En économie: marché mondial unique, ou marché double? En politique: paix ou guerre? Les mêmes questions se posent pour les relations internes de chaque bloc.

Tout comme le XIXème, le XXème Congrès a affirmé la position de la coexistence, dans le sens de «pas de guerre» et de «chacun est maître chez soi». Mais à la différence de Staline, qui faisait là-dessus de fortes réserves, il accepte ouvertement l'*émulation* ou *compétition* économique sur un marché mondial unique. Nous avons rappelé comment un économiste bourgeois avait rigoureusement démontré que cela revient à admettre que les économies respectives des deux blocs ont la même nature, mercantile et capitaliste. Ce Congrès a-t-il été l'académie marxiste pour laquelle il voulait se faire passer, ou plutôt n'a-t-il brisé l'idole de Staline que pour satisfaire aux exigences de la Chambre de Commerce du capitalisme mondial!

En ce qui concerne les relations internes du groupe Est, le Congrès a souligné l'impossibilité des conflits et les effusions envers les pays frères ont été très chaleureuses. Mais qui croira à ces chaleurs d'animaux à sang froid? Un des motifs de la liquidation posthume de Staline, n'a-t-il pas été qu'en Asie où, semble-t-il, on ne joue pas aussi impeccablement qu'en Europe le rôle de satellite, le bât blesse quelque peu?

Le troisième problème, celui des rapports entre

Etats occidentaux, semble connaître lui aussi un certain changement. Mais, ô illustres congressistes, le *ci-devant* (vous puez à mille lieux le jacobinisme bourgeois!) astre de science Staline était sur ce point plus léniniste que vous! A ses yeux, la guerre *entre* les Etats impérialistes occidentaux restait **inévitabile**. Le drapeau de la révolution sociale, réduit déjà alors à l'état de vain épouvantail, n'avait cependant encore été amené qu'à moitié!

Kroutchev nous a parlé beaucoup plus de conflits entre *axes* commerciaux qu'entre axes militaires; indubitablement, ce beau Monsieur a senti dans ses voiles le vent de la menace révolutionnaire en liaison avec le spectre de guerre, et il a encore abaissé la toile aux trois quart.

Lequel de ces navigateurs à la carrière incertaine restera-t-il pour serrer les voiles quand la Grande Tempête révolutionnaire recommencera à souffler sans merci? Continuez donc, pour le temps qui vous reste, à jouer avec votre cyclone «Marianne» parfumé par Coty, ô chefs de la Russie néo-bourgeoise!

Venons-en au problème classique du pouvoir dans les pays capitalistes. Si «nouvelles-nées» qu'elles soient, vos théories «créatrices» sont à prendre avec des pincettes: elles puent la pourriture.

D'ABORD LE BUT, ENSUITE LES MOYENS

La première réaction de la presse capitaliste a naturellement été de feindre la stupeur. Comment? Tant d'efforts en vue de la détente générale, et voilà que les premières paroles de Kroutchev sont pour affirmer que son parti poursuit toujours le but du socialisme et du communisme dans tous les pays! Alors, plus de guerre, ni froide, ni chaude, mais toujours la propagande pour la révolution dans des pays avec lesquels la Russie entretient pourtant des relations de correcte amitié? Comme ils feignent bien la sottise, des deux côtés! Et c'est là un jeu qui n'est pas près de finir!

Où es-tu Trotsky toi qui proclamais qu'avec la guerre polonaise (que pourtant avec tes capacités militaires, tu craignais prématurée) on devait porter la Révolution au coeur de l'Europe bourgeoise! La façon dont Kroutchev, lui, se proclame communiste est toute spéciale. Il a reproché aux bourgeois de l'étranger... de voir une contradiction entre la déclaration de la coexistence pacifique et l'affirmation d'avoir un programme pour l'instauration du communisme partout. Selon lui, «*les idéologues bourgeois confondent les questions de la lutte idéologique avec celles des rapports entre les Etats*!» Tandis qu'au contraire «*la grande doctrine marxiste-léniniste*» affirme que «*l'instauration du régime social dans tel ou tel pays est une question intérieure n'intéressant que le peuple de ce pays*».

Tout ce que Kroutchev admet est que *les communistes ne sont pas les soutiens du capitalisme!* Est-ce là ce que les plunitifs de la bourgeoisie ont pris pour le langage de Jupiter tonnant? Mais il s'est empressé d'ajouter qu'*ils ne s'immiscent pas dans les affaires intérieures des pays à structure capitaliste*. Au fait,

dans quelles affaires t'*immisçais*-tu donc, Karl Marx en 1850? Ronflais-tu, par hasard, en attendant la fondation de l'Etat d'Israël, le seul sur lequel tu aurais eu le droit de pontifier? Par les cornes d'Adam, où diable ce Scythe de secrétaire a-t-il bien pu étudier «la grande doctrine»? Mais laissons ces perles...

Avec notre petite jugeote, nous comprenons son discours de la façon suivante: moi, secrétaire du Parti, je suis, en Russie, un communiste à la fois idéologique et **constructeur** (des deux côtés du rideau de fer, même style!); mais à l'étranger, je suis un communiste idéologique, et stop!

Puisque de la coexistence sont nés les échanges touristiques, le voyageur *yankee* en Russie dira, à la vue de la note d'hôtel, qui paraît, n'est-ce pas, toujours salée: Payer? Eh là! Chez vous, je suis bien un capitaliste; mais purement **idéologique**!

Contentons-nous donc du communisme idéologique, mais voyons ce qu'il a dans le ventre. De notre dialogue avec Staline, nous en savons déjà assez à propos de ce socialisme: il est fondé sur la loi de l'échange mercantile. Il ne nous reste donc plus qu'à attendre le communisme, quand il sera **construit** par ses «idéologues» selon la «grande doctrine»... de Fourier-Owen! Pour l'instant, l'idéologique secrétaire nous le définit de la façon suivante: «*le communisme (...) sera un régime social (...) où chaque homme travaillera avec enthousiasme selon ses capacités, et recevra en échange de son travail selon ses besoins*».

Mais ça, ce n'est rien d'autre que la «grande doctrine» du boutiquier et du charcutier du coin! L'**échange** du travail contre les objets de consommation subsiste; la société tient la comptabilité des recettes et des dépenses de chaque individu, et on n'ose même pas rêver de faire ce que, dans des secteurs restreints, la société actuelle elle-même réalise: recueillir du travail et distribuer des biens et services, sans plus perdre de temps à écrire l'équation mercantile, sans se demander si le bénéficiaire a fourni un travail **équivalent**.

Si le but de Kroutchev est *idéologiquement* aussi facile, alors peut-être les voies tortueuses qu'il préconise sont-elles valables pour y arriver!

LES MOYENS: LA VIOLENCE

La phrase suivante est juste: «*nos ennemis aiment à nous présenter, nous léninistes, comme partisans de la violence, partout et dans tous les cas*». En effet, la violence n'est pas un critère qui permet de distinguer le marxiste du non marxiste. On ne peut être «partisan de la violence» puisqu'elle n'est pas un but, mais un moyen, un passage. La société communiste ne connaîtra plus l'échange, et **uniquement à cette condition**, ne connaîtra finalement plus la violence. Parce que seulement alors ce sera une société sans classes.

Il n'en reste pas moins - et là est le problème! - qu'il existe des **partisans de la non-violence** qui font le raisonnement suivant: idéologiquement, je désire l'émancipation du prolétariat, mais si pour y parvenir il faut user de violence, j'y renonce. Quiconque parle ainsi n'est pas marxiste, car le marxisme re-

pousse tout pacifisme «immédiat». C'est ainsi que Lénine, après Marx, a repoussé les adversaires de la guerre en général, partout et toujours; nous l'avons longuement expliqué dans la première partie de «Structure de la Russie».

Mais le marxisme condamne également la thèse très ancienne selon laquelle le recours à la guerre civile était justifié lorsqu'il s'agissait de libérer les citoyens du régime féodal et despotique, et qu'il le redevient chaque fois que la liberté personnelle et la démocratie sont menacées; mais que, par contre, la lutte politique **doit** être pacifique tant que la démocratie est respectée.

Il condamne tout autant la position selon laquelle depuis la Commune de Paris, ou au moins depuis la fondation de la Seconde Internationale, la transformation de la société bourgeoise en société socialiste se fera graduellement et sans recours à la violence, grâce aux mesures réalisées par le prolétariat à l'aide du suffrage universel qui portera son parti au pouvoir.

Il s'agit là de thèses non pas morales, philosophiques ou «idéologiques», mais strictement historiques. Lénine a clarifié les doutes longuement débattus sur les déclarations de Marx et Engels, sur la conception selon laquelle ils auraient cru possible, jusqu'en 1865, une victoire pacifique du prolétariat en Angleterre, Engels y croyant également pour l'Allemagne au moment de sa mort. En théorie, il est possible d'envisager qu'une bourgeoisie dans des circonstances défavorables, laisse le pouvoir à un parti de programme socialiste; mais le conflit ne manquerait pas d'éclater immédiatement après. Lénine a relevé que Marx (réponse donnée lors d'une conférence en Hollande) avait nié, même pour l'Angleterre, que la bourgeoisie puisse «démissionner» du pouvoir et que dans sa préface si discutée Engels suggérait seulement de laisser l'initiative du conflit au gouvernement dans l'Allemagne de 1890.

Ce que nous venons de dire pour l'usage de la **violence** vaut également pour l'**insurrection** et la **guerre civile**. Théoriquement, elles ne sont pas dans tous les cas pensables, ni souhaitables. Elles ont des limites historiques.

Lénine et tous les marxistes radicaux ont établi que cette limite, pour le cycle qui a succédé en Europe au cycle **classique** de 1848-71, coïncidait avec le début de la phase impérialiste, aux alentours de 1900; et ils ont démontré qu'elle était franchie dans tous les pays développés avec l'éclatement du premier conflit mondial.

Selon Kroutchev, ces prémisses historiques seraient aujourd'hui modifiées et il pourrait donc y avoir des cas où le prolétariat pourrait arriver au pouvoir sans violence et sans guerre civile.

Avant tout nous nions les faits qu'il évoque: *les forces du socialisme et de la démocratie ont augmenté*. C'est faux. Au moment où Lénine établissait la théorie historique, toute l'Europe était parlementaire et les partis socialistes comptaient, dans tous les pays, des partisans extrêmement nombreux. Ce n'est **qu'ensuite** que l'impérialisme économique a engendré les formes politiques totalitaires (cela, si, est conforme à Marx et à Lénine) qui, dans la dernière guerre, ont été battues militairement, mais non socialement, puisqu'elles sont

les formes nécessaires du capitalisme à son plus haut stade de développement. Sans quoi, pourquoi Kroutchev parlerait-il, dans les mêmes pages, du danger qui menace la démocratie en Amérique, en Angleterre, en France, en Allemagne, etc... dont les gouvernements, hier alliés au sien, sont souvent dépeints comme des «bandits fascistes»? Ou n'était-ce peut-être que des phrases à la Staline?

Deux guerres féroces, succédant à la «période idyllique» de 1890-1910, ne comptent donc pour rien?

«*Le camp des pays du socialisme compte plus de 900 millions d'hommes*», affirme le secrétaire. Nous nions l'existence du socialisme (et de la démocratie, qui nous importe fort peu) comme une **nouvelle forme** dans ce camp. Qu'une **nouveauté** historique ait mis en branle les 900 millions d'hommes en question, seul un aveugle pourrait le nier. Mais comment? Par la violence et la guerre civile. Un seul de ces deux faits suffit déjà à exclure que le reste du monde puisse changer de régime social tout doucement et sans coups de canon,

Quant à «*la force d'attraction*» des «*idées qui ont conquis les esprits*», nous en faisons grâce... à la nouvelle philosophie «marxiste»!

Cependant, admettons pour un instant dans un but dialectique ce que nous venons de nier; admettons que dans un certain pays le capitalisme abandonne le pouvoir, par honte de ses vieilles fautes, par résignation chrétienne, par paralysie d'hydropique, par **fair play**, enfin par tout ce que notre secrétairissime voudra bien imaginer. Admettons qu'il démissionne en criant: Bon sang! Vous m'avez eu à l'émulation pacifique; vous m'avez battu à la régulière: je reconnais que vous êtes... plus capitalistes que moi!

LA PIERRE PHILOSOPHALE

Acceptons donc pour un instant l'hypothèse qu'une fois par hasard le prolétariat arrive à s'emparer du pouvoir politique sans violence, sans soulèvement, sans putsch, sans blanquisme, sans insurrection - enfin, sans effusion de sang. Kroutchev a raison: rien de tout cela ne constitue un élément discriminant. Mais il y en a un, dont le XXe Congrès **n'a soufflé mot: l'unique, le grand, l'irremplaçable critère de la dictature du prolétariat!**

De 1848 à 1917, et bien que durant ce temps le monde bourgeois ait connu un quart de siècle de croissance quasi pacifique, quelque chose, dans la doctrine de Marx et d'Engels, n'a pas varié. Faudrait-il croire que cela ait changé après? Changé précisément à l'époque où deux guerres mondiales ont incendié la planète entière? A l'époque de la plus grande victoire révolutionnaire de l'histoire, celle d'Octobre, plus fortement et plus longtemps armée que l'épique révolution de 1793, qui a fait résonner avec plus de fracas l'héroïque cri de la bourgeoise Carmagnole: *vive le son, vive le son, vive le son du canon!*? De la répression sanglante des Communes de Berlin, de Budapest, de Munich après la première guerre; de Varsovie, et de Berlin, encore, après la seconde? Du passage devant le peloton d'exécution des Communistes russes: les Trotsky, les Zinoviev, les Kamenev,

Boukharine, Radek; de dizaines d'autres maîtres éminents du marxisme, de centaines de vétérans du bolchevisme, de milliers de fils de la classe ouvrière, combattants de la glorieuse guerre civile de Russie? Changé, à l'époque où la dégénérescence de leur mouvement politique plaquait sur les visages des prolétaires européens le masque sanglant, mais bourgeois des partisans d'Italie, d'Allemagne, de France, d'Espagne, des Balkans, etc...? A l'époque des guerres civiles de Chine, où, pendant quarante ans, des armées épuisées, décimées, se talonnent tour à tour, du Sud à l'extrême Nord, et du Nord au Sud? Des cent épisodes de luttes coloniales, dans huit ou dix empires, où les sanglants exploits des Européens les plus démocrates font pâlir ceux des régimes réactionnaires, des hécatombes de noirs, par les Belges, au Congo, à la déportation de l'archevêque chypriote par les Anglais?

Tout ce qui s'est passé entre 1848 et 1917 a été de la littérature à l'eau de rose, en comparaison de la lutte de cannibales qui s'est déchaînée par le monde depuis que la dictature d'Octobre a lancé son défi mortel au monde du Capital!

Et voilà que dans ce Congrès où l'on a plusieurs fois admis qu'il existe des **principes** intouchables, immuables, on se permet d'attenter au **principe des principes**, sans lequel, nous, millions de révolutionnaires d'hier, d'aujourd'hui et de demain, cessons tous d'exister - et qu'on y attente sous le prétexte de nouvelles voies et de nouveaux détours, en se vantant de «découvertes» en chaîne qui «élargiraient», soi-disant, le marxisme!

Toute la nouveauté du *Manifeste* que les communistes lançaient contre un monde dans ce 1848 convulsé, repose sur la notion de **passage au socialisme** que le XXème Congrès a traitée en bon béotien qu'il était!

«*Toutes ces mesures sociales* (qui défont les noeuds de l'oppression bourgeoise) *ont pour prémisses l'organisation du prolétariat en classe dominante - après son organisation en parti politique - et l'intervention DESPOTIQUE dans tous les rapports de la production bourgeoise*».

Despotisme - ou force de persuasion, ô Messieurs les orateurs de Moscou!

Le *Manifeste* fait silence, dans les pages citées, sur l'insurrection armée. Il s'agit de quelque chose de plus que d'une révolte d'esclaves. Il s'agit de la révolte de forces de production impersonnelles, et l'expropriation des expropriateurs naît comme la résolution d'une équation scientifique. Ici, dans le *Manifeste*, on n'entend pas le son du canon: mais on y voit la Dictature poser sa main de fer sur l'ennemi, tout vaincu, prisonnier et rendu qu'il soit!

Dans l'épopée sur la défaite du prolétariat parisien en 1848 retentit le mot d'ordre: «*destruction de la bourgeoisie! Dictature de la classe ouvrière!*» La raison de ce mot d'ordre, c'est que, comme il est arrivé et arrivera cent fois encore, la classe moyenne *insurgée* contre la droite étouffée dans le sang, après avoir obtenu la victoire, l'avance sans méfiance, la naïve «compétition émulative» du prolétariat! C'est contre eux, contre ces agents du système bourgeois, condamnés par l'inertie historique à étrangler la révolu-

tion socialiste, qu'en 1848 comme en 1831 déjà, et plus tard, en 1871, avec le même héroïsme malheureux, se lève le cri: Dictature de la classe ouvrière! Que se taisent toutes les autres sections du «peuple!» Non seulement celle des patrons et des banquiers, mais aussi de ces ignobles épiciers des rues de Paris à la mentalité d'usuriers! Que se taise *Jacques Bonhomme*, le paysan français, avec son bas de laine gonflé d'or bourgeois.

Et plusieurs années après, à la fin des lois d'exception contre les socialistes allemands, Engels, que l'on disait adversaire de l'insurrection, s'écriait: «*Vous demandez, ô philistins, ce qu'est la dictature? La Commune de Paris, voilà la dictature du prolétariat!*»

Ainsi donc, même dans le cas où la bourgeoisie désarmée abdiquerait (et même si c'était entre les mains de Kroutchev!), la révolution **prendra des otages**, et le prolétariat dictateur en fera, dans les conditions données, le même usage qu'à Paris en 1871, où il en répondit magnifiquement devant l'histoire, dans les rôles des Fédérés et dans l'apologie de Karl Marx à la face de leurs bourreaux.

L'ESSENTIEL CHEZ MARX - LENINE

Dans la seconde édition de son *Etat et révolution* écrit en 1918, Lénine insère des passages d'une lettre de Marx au camarade Weydemeyer qui, à ses yeux, «*exprimaient ce qui distingue essentiellement et radicalement la doctrine de Marx de celle des penseurs bourgeois, l'essentiel de sa doctrine sur l'Etat*».

Nous avons intentionnellement concédé à Kroutchev que l'essentiel, justement, ne résidait pas dans l'usage de la violence, dans la guerre civile, ou l'insurrection, c'est-à-dire qu'il pouvait se présenter des cas d'issue non sanglante de la lutte de classe.

Mais ce qu'il y a d'original, d'essentiel pour la «grande doctrine de Marx et de Lénine», ce n'est même pas la lutte de classes, mais la *dictature* et la *destruction de l'Etat*. On ne saurait le dire mieux que Lénine lui-même:

«*Mehring publiait en 1907 dans la Neue Zeit quelques extraits de la lettre de Marx à Weydemeyer datée du 5 mars 1852. Cette lettre contient, entre autres choses, la remarquable observation suivante: "En ce qui me concerne, je n'ai le mérite d'avoir découvert ni l'existence des classes dans la société contemporaine, ni la lutte qu'elles se livrent entre elles. Des historiens bourgeois avaient exposé bien longtemps avant moi le développement historique de la lutte de classes, et quelques économistes bourgeois l'anatomie économique de celles-ci.* (dans laquelle, notons-le au passage, certains petits groupes de 1956 veulent voir tout le communisme, ce qui est la répétition d'une erreur fort ancienne).

Ce que j'ai fait de nouveau, poursuit Marx, c'est d'avoir démontré:

1) *que l'existence des classes ne concerne que certaines phases du développement de la production.* (Thèse de la non-éternité des classes; il y a eu et il y aura des formes de société sans classe).

2) *que la lutte des classes conduit nécessairement à*

la dictature du prolétariat.

3) *que cette dictature elle-même n'est qu'une transition vers la suppression de toutes les classes, vers la société sans classe».*

Lénine fait de cette doctrine (qu'il qualifie, nous l'avons vu, d'essentielle, et de radicale) la pierre d'achoppement pour une compréhension et une reconnaissance **effective** du marxisme. Et il ajoute: celui qui ne pousse pas la reconnaissance de la lutte de classes **jusqu'à la dictature du prolétariat n'est pas marxiste**.

Il est d'une évidence cristalline que toutes les **voies** d'un prétendu passage au socialisme qui n'étendent pas la reconnaissance de la lutte de classe jusqu'à la dictature du prolétariat, caractérisent l'opportunisme contre lequel Lénine a livré une bataille théorique et matérielle durant toutes ces années; c'est là un principe fondamental valable pour toutes les époques et pour toutes les révolutions.

Cette découverte originale du marxisme n'est pas une «conquête créative» de l'expérience historique sur laquelle on aime tant jacasser. Marx l'a établie alors que l'histoire n'avait encore donné aucun exemple de dictature du prolétariat et à plus forte raison de suppression des classes. Lénine en a fait un principe indérogeable (après qu'Engels ait désigné la Commune comme le premier exemple historique de dictature du prolétariat) peu après que la première dictature stable ait remporté un triomphe éclatant, mais qu'elle s'exerçait au milieu de très violents assauts de l'ennemi et que l'on était encore très loin de tout exemple historique de disparition des classes et de l'Etat - comme c'est encore le cas aujourd'hui.

Vienne qui veut prétendre que l'histoire a démenti Marx et démontré que le développement des formes de production ne passera pas dans tous les cas par la dictature. Ce qui est **impossible**, c'est de proclamer un **retour** à la doctrine de Marx et à Lénine, qu'à 70 ans de distance ils affirment dans cette page être en accord avec le «caractère discriminant» de la théorie commune, la reconnaissance aujourd'hui à Moscou d'une forme de la lutte des classes qui prend la forme au niveau international de la **coexistence pacifique** et de la **rivalité émulative** et dans certains pays celle de la **conquête parlementaire** de l'Etat, Moscou retourne à la doctrine de Marx et de Lénine.

Car - et voilà le point important - lorsqu'ils disent espérer arriver au pouvoir dans certains pays (qui, d'ailleurs, se limitent à la France et l'Italie!), par des mouvements respectant la Constitution (sans toutefois exclure la possibilité d'un recours à la lutte armée si, en violation de cette Constitution, le pouvoir ne serait pas remis après une victoire électorale), ils ne disent pas, mais nient au contraire en théorie et en pratique, qu'ils détruiront le vieil appareil d'Etat, ou même seulement qu'ils s'opposeront à une perte parlementaire ultérieure du pouvoir en supprimant tous les droits politiques aux classes non-travailleuses: la dictature du prolétariat, c'est cela, et rien d'autre.

APRES LA CONQUETE DU POUVOIR

Faisons une autre concession, tout aussi fictive que

celle de la prise du pouvoir sans lutte insurrectionnelle; admettons, comme c'est écrit quelque part, que ces prétendus communistes tendent à établir un pouvoir **stable** après la conquête «populaire» et qu'ils assument l'engagement de défendre par la force ce pouvoir stable au cas où ils perdraient leur majorité parlementaire: il est facile de voir que cet engagement est impossible à tenir et donc à assumer. Ces concessions et ces hypothèses historiques absurdes ne servent qu'à la commodité de la démonstration; le lecteur n'a pas à craindre que nous croyions le moins du monde avoir à faire à des gens dont le but est réellement le socialisme et le communisme, et seulement coupables de dire de prodigieuses bêtises sur les «moyens». L'expression même de «passage au socialisme» est une monstruosité. Le mot «passage» correspond à ce que l'élégant jargon moderne (des jeunes messieurs giflés par Lénine) appelle **peloter**: bas les pattes, sales **peloteurs** de la révolution! Celle-ci est un affrontement, un choc, une explosion, une sanglante et féconde brèche dans l'histoire!

Nous avons donc **supposé** qu'un gouvernement «socialiste» était parvenu au pouvoir par la voie «constitutionnelle» en «*unissant autour de la classe ouvrière les paysans travailleurs, les intellectuels et toutes les forces patriotiques*».

Un gouvernement appuyé sur une telle majorité pourra-t-il la conserver après son accession au pouvoir (ou plutôt: aura-t-il jamais pu l'obtenir?) en disant: nous n'admettons pas que de nouvelles élections puissent nous enlever notre majorité. Nous nous installons de façon stable au pouvoir; pour cela, nous supprimons les élections; ou bien nous ne les autorisons plus que du genre désormais adopté par toute la bande: vote libre, mais seulement en faveur du gouvernement?

Que diraient alors les **paysans**? Que diraient les **intellectuels**? Que diraient les **forces patriotiques** (en Italie, pour fixer les idées, les catholiques «de gauche» voire de «centre-gauche»)?

Imbus de constitutionnalisme à tout prix, ils seraient prêts à descendre dans la rue les armes à la main, si l'histoire répétait le cas d'une dictature de droite voulant empêcher des élections gagnées d'avance par les forces «populaires» ou en annihiler les résultats. Mais ils ne le feraient certainement pas en faveur d'une dictature qui supprimerait justement toutes les garanties sacro-saintes au nom desquelles on aurait monté toute cette comédie de la pacifique conquête «socialiste» du pouvoir.

Et que diraient à leur tour les prolétaires authentiques, pénétrés d'esprit révolutionnaire et marxiste? Ils ne diraient rien, pour la bonne raison que de tels prolétaires n'existeraient pas, sinon l'hypothèse de cet élephanterque front populaire n'aurait pas vu le jour.

Kroutchev évite donc avec soin le mot scandaleux de **dictature**. Il parle dans sa version expurgée de la «direction politique de la classe ouvrière guidée par son avant-garde», faisant écho à ces traducteurs de Marx qui au lieu de «dictature révolutionnaire du prolétariat» écrivaient «critique du prolétariat».

Tout ce qu'il se laisse aller à dire, c'est que «*là où le capitalisme dispose d'un énorme appareil mi-*

litaire et policier, les forces réactionnaires (?) opposeront une forte résistance». Dans ce pays d'exception, il veut bien concéder que «*le passage au socialisme ne se fera qu'à travers une dure lutte de classe révolutionnaire*».

Nous sommes donc arrivés jusqu'à la reconnaissance de la lutte de classe, dans quelques cas spéciaux, mais pas à jusqu'à la dictature du prolétariat après la prise du pouvoir.

C'est ce que Lénine appelait réduire Marx à un vulgaire libéral. En effet, même le juriste le plus conservateur admet que les citoyens usent de la force quand on viole un de leurs droits **constitutionnels**. Kroutchev autorise donc de lutter durement contre les **forces réactionnaires**, mais après leur avoir démontré qu'elles n'ont pas la majorité parlementaire!

Nous n'allons pas démontrer ici une nouvelle fois l'impossibilité d'utiliser le Parlement à des fins de classe, ni expliquer aux Kroutchev - Togliatti que leurs méthodes ne leur apporteront que désillusions. Nous savons fort bien qu'ils ne peuvent pas parler autrement et pourquoi ils ne le peuvent pas. Ils ne sont que des tuyaux d'orgue où souffle justement la volonté d'empêcher le prolétariat d'arriver au pouvoir; même si, parmi eux, il se trouvait des gens qui n'en soient pas pleinement conscients, cela ne changerait rien à la question.

Une seule chose nous importe: ce fracassant reniement du stalinisme peut de toutes les façons être expliqué par le jeu de forces internationales et de forces sociales internes à la Russie, c'est ce que nous faisons, mais il est impossible de le faire passer, même aux yeux les plus naïfs, sous le drapeau du **retour à la doctrine de Marx et de Lénine!**

Même si on voulait les considérer simplement comme de la «littérature», les formules ineptes et grossières du XXème Congrès contiennent clairement le refus ouvert du point central de la doctrine invoquée: «**la dictature comme transition nécessaire à la suppression des classes**», c'est-à-dire la dictature **après** la conquête du pouvoir. Mais la thèse de ces gens selon laquelle **eux** arriveront au pouvoir sans lutte armée, pourrait bien être vraie, car l'ordre bourgeois peut très bien trouver avantage à la chose.

LENINISTES A LA KAUTSKY

Il est facile de répondre à cette prétendue nouvelle édition du léninisme avec la voix de Lénine lui-même, comme s'il pouvait parler après le XXe Congrès.

Ces Messieurs ont naturellement fait beaucoup de citations de Lénine. Le passage sur lequel Kroutchev s'appuie quand il prétend que ce serait appliquer faussement le matérialisme historique que de donner un schéma préétabli, valable pour **tous** les pays, des phases successives de la lutte de classe, est comme toujours, isolé du texte complet de l'auteur. Lénine polémiquait alors avec les socialistes de droite qui, au nom de Marx, avaient stupidement décidé qu'en Russie, le prolétariat et le parti bolchevique ne devaient pas bouger parce que le matérialisme historique stipulait que la révolution russe ne pouvait être prolétarienne qu'après toutes les autres révolutions européen-

nes. Elle devait donc être conduite par la bourgeoisie tant que l'économie russe n'aurait pas rejoint le niveau des économies occidentales. Cela fait quarante ans que nous luttons, nous aussi, contre l'idée monstrueuse qui veut que la forme du pouvoir révolutionnaire en Russie aurait dû être démocratique et non pas dictatoriale pour les mêmes motifs de «déterminisme économique». Dans notre étude sur la Russie nous analysons les textes de Lénine qui construisent cette théorie à travers un véritable chef d'oeuvre de cohérence continue depuis le début du siècle. On ne cite pas Lénine avec deux chiffres, celui du volume et celui de la page (1). Ce n'est pas nous qui le disons à Kroutchev dont nous sommes seulement en métaphore l'interlocuteur, c'est Lénine lui-même qui le dit, dans son texte: «*La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*».

Kautsky prétendait, en effet, que toute la question de la dictature venait d'un «petit mot» écrit un jour par Marx. Par une série de citations hypocrites, il avait tenté de vider le terme de son importance fondamentale dans la conception authentique de Marx et de le réduire à un choix malheureux dans le vocabulaire.

C'est pour cette raison que dans l'autre monde, le visage de ce théoricien (qui avait longtemps défendu Marx contre les révisionnistes de droite et chez qui Lénine s'était formé, autant que chez Plekhanov, fini comme lui) doit porter la marque ineffaçable des cinq doigts de la main que Lénine lui appliqua d'une façon qui sembla à l'époque injustement violente à beaucoup.

«Appeler un «**petit mot**» cette célèbre déduction de Marx, alors qu'elle résume toute sa doctrine révolutionnaire, cela signifie se moquer du marxisme, le renier complètement. On ne doit pas oublier que Kautsky connaît Marx pour ainsi dire par coeur. A en juger par toutes ses publications, il a, dans ses tiroirs ou dans sa tête tout un fichier dans lequel les écrits de Marx sont classés minutieusement, de la façon la plus pratique pour pouvoir le citer aisément. Kautsky ne peut donc ignorer que Marx aussi bien qu'Engels ont parlé à maintes reprises de la dictature du prolétariat et que cette formule est l'exposé le plus complet et le plus exact scientifiquement de la tâche du prolétariat: briser l'appareil étatique de la bourgeoisie, tâche dont Marx et Engels ont parlé pendant près de quarante ans, entre 1852 et 1891, en tenant compte des révolutions de 1848 et de 1871.

«Depuis le début de la guerre, Kautsky a acquis une virtuosité de plus en plus grande dans l'art d'être marxiste en paroles et laquais de la bourgeoisie en fait».

Les orateurs du XXème Congrès disposaient d'un **fichier** des oeuvres de Lénine meilleur que celui de Kautsky pour Marx; d'un fichier électronique peut-être, étant donné le stupide sentiment d'envie envers la technique américaine qui affleure dans tous leurs discours, bien que cette technique ne soit souvent qu'un vaste bluff. Ils ont donc surclassé de loin le champion d'alors en fait de «virtuosité dans l'art d'être marxistes-léninistes en paroles et laquais de la bourgeoisie en fait».

Le «petit mot», Kautsky l'expliquait de la façon sui-

vante: la dictature signifie la suppression de la démocratie. Dans une longue analyse historique, Lénine démontre que l'on arrivera, à la fin, à supprimer toute espèce de démocratie car une fois les classes et l'Etat disparus, le mot aura perdu tout sens et la chose aura été oubliée depuis longtemps.

Mais il rectifie également, avec une rigueur toute scientifique le méprisable «libéralisme» de Kautsky: «La dictature ne signifie pas **obligatoirement** la suppression de la démocratie pour la classe qui exerce cette dictature sur les autres classes, mais elle signifie **obligatoirement** la suppression de la démocratie pour la classe contre laquelle la dictature est exercée».

Voilà qui est clair et qui vaut pour les deux dictatures opposées des temps modernes: celle de la bourgeoisie et celle du prolétariat. Vous imaginez-vous les Kroutchev - Togliatti disant à la bourgeoisie: après t'avoir renversée au moyen de la démocratie nous exercerons la dictature; mais si tu supprimes la démocratie pour nous quand nous sommes en minorité, tu es une **force réactionnaire**?

LA SCENE A TROIS

Tous les passages de Lénine sur lesquels on triche à Moscou se réfèrent non au capitalisme des pays occidentaux modernes, mais aux endroits et à l'époque où **trois** forces étaient en lutte: la féodalité, la bourgeoisie et le prolétariat. Alors, les voies de **passage au socialisme dans un pays** étaient en effet multiples. Mais quand la scène n'est plus qu'à **deux** personnages, le problème historique se réduit alors à la victoire de la révolution socialiste dans la société capitaliste développée. Le **roman** du pays national isolé doit au contraire nécessairement être écrit quand on sort de la féodalité et qu'apparaissent les centres étatiques nationaux. Là il y a un pont de passage au socialisme, là et seulement là les aspects politiques en sont divers: «avec telle ou telle forme de démocratie, ou telle ou telle variété de dictature du prolétariat».

Dans le texte que nous venons de rappeler, Lénine, après avoir scientifiquement défini la dictature **en général**, caractérise celle **du prolétariat** de la façon suivante:

«C'est un pouvoir conquis et maintenu par la violence du prolétariat contre la bourgeoisie, **un pouvoir qui n'est limité par aucune loi**».

Qu'est-ce que vous dites de ça, vous, les «intellectuels», les «patriotes» et autres insectes semblables?

Plus loin, il se réfère à la scène à **trois**, en rappelant qu'avant 1905, tous les marxistes définissaient la révolution en Russie comme bourgeoise: les mencheviks en déduisaient une politique d'entente avec la bourgeoisie; les bolcheviks, par contre, pré-

(1) Dans les différents paragraphes de notre étude sur la Russie, nous analysons les écrits de Lénine; avec une continuité qui, depuis le début du siècle, ne s'est jamais démentie, ils ont édifié pierre à pierre la théorie de la révolution russe.

voyaient la lutte du prolétariat allié aux paysans, d'abord contre la féodalité, puis contre la bourgeoisie. Kautsky, invoquait l'**arriération** de la société russe pour affirmer, selon la citation sarcastique de Lénine, «*cette idée nouvelle: dans une révolution bourgeoise, on ne peut aller plus loin que la bourgeoisie*»; et il ajoutait: «*et ceci, en dépit de tout ce que Marx, Engels ont dit lorsqu'ils comparaient la révolution bourgeoise de 1789-93 en France avec celle de 1848 en Allemagne!*».

Entre les «léninistes» du XXe Congrès et le léninisme véritable, il y a la différence suivante: Lénine et l'histoire ont prouvé que le prolétariat ne peut **se passer de la dictature** au cours d'une **révolution bourgeoise** sans être battu. Les «léninistes» du XXème Congrès affirment qu'il **doit s'en passer** dans les révolutions exclusivement **prolétariennes**, dans lesquelles il ne s'agit plus d'abattre le féodalisme, mais le seul capitalisme!

Léninistes, ces gens qui font de l'insurrection quelque chose de secondaire, suppriment la dictature dans tous les cas, et effacent jusqu'au «petit mot»? Laissons encore une fois parler Lénine lui-même (extrait du début de son «*Renégat Kautsky*»): «*Si Kautsky avait voulu raisonner avec honnêteté et sérieux, il se serait demandé: existe-t-il des lois historiques de la révolution qui ne connaissent aucune exception? La réponse aurait été: non, il n'existe pas de lois de cette sorte. De telles lois ne concernent que le cas typique, ce que Marx a désigné une fois comme le cas «idéal» dans le sens d'un capitalisme moyen, normal, typique.*

(En marge de notre vieil exemplaire du «Kautsky», nous avons écrit: trouver cette citation. Nous en avons indiqué une série dans le texte du rapport (non publié in extenso) à la réunion de Milan sur l'«invariance» du marxisme et des théories des classes révolutionnaires y compris précédentes; elles ont été reprises à propos de la question des «modèles» de société bourgeoise dans la série sur la question agraire, il y a 3 ans).

La **loi historique** de la dictature est donc inséparable de l'ensemble de la doctrine. Contre la falsification, Lénine la formule de la façon suivante:

«*La révolution prolétarienne est impossible sans la destruction violente de l'appareil d'Etat bourgeois et sans son remplacement par un appareil nouveau.*

RETIRONS LES CONCESSIONS

Maintenant que nous avons démasqué les falsifications **théoriques** - pire encore que celles que l'on rencontra dans les textes économiques de Staline - nous pouvons «retirer» les hypothèses historiques que nous avons concédées et exposer les falsifications **historiques** tout aussi énormes.

Tout comme Kroutchev, Kautsky avait tenté de spéculer sur le fait que Marx et Engels auraient fait une **exception** pour l'Angleterre et l'Amérique en ce qui concerne la prise violente du pouvoir, jusqu'en 1870-80. La réponse de Lénine est fondamentale. La nécessité de la dictature est avant tout liée à l'existence du **militarisme** et de la **bureaucratie**. Ces formes

n'existaient pas à cette époque dans ces deux pays. «*Aujourd'hui (1918), par contre, elles existent tant en Angleterre qu'en Amérique*». M. Kroutchev aurait-il entendu dire qu'elles ont disparu depuis dans ces deux pays? Lui et son maître Staline les avaient-ils sous les yeux, ces formes monstrueuses, quand ils traitaient les Etats anglais et américains d'alliés fraternels, ou d'ennemis de la **guerre froide**?

Mais ici nous devons donner un autre coup à la description fantastique selon laquelle le monde actuel serait en majorité ou presque débordant de **démocratie** et de **socialisme**. L'opportunisme, la négation de la dictature, le reniement du marxisme ont depuis longtemps usé de cet argument que Kautsky avait repris de façon oncrovable à son vieil adversaire Bernstein: l'ère où le prolétariat visait à la **transformation violente** de la société a laissé la place à celle où la transformation pacifique est devenue possible! N'est-ce pas là l'interprétation historique adoptée par Kroutchev et bien d'autres en 1956 à l'étonnement du monde entier? Ils ont entre les mains le répertoire des oeuvres de Lénine, comme Kautsky avait celui des oeuvres de Marx. Nous répondrons avec ce même répertoire: que cela serve à l'édification des consommateurs abrutis de nouveautés publicitaires!

«*L'«historien» Kautsky falsifie l'histoire de façon tellement éhontée qu'il en oublie l'essentiel: que le capitalisme d'avant les monopoles (dont l'apogée se situe approximativement dans la décennie 1870-80) se distinguait, dans ses traits économiques essentiels particulièrement caractéristiques en Angleterre et en Amérique, par un amour relativement grand de la paix et de la liberté. L'impérialisme, au contraire, c'est-à-dire le capitalisme de monopoles dont l'établissement définitif ne date que du vingtième siècle, se distingue, dans ses traits économiques essentiels par un amour bien moindre de la paix et de la liberté et par un développement maximum et universel du militarisme. Ne pas remarquer cela quand on examine jusqu'à quel point une transformation pacifique ou violente de la société est vraisemblable et typique signifie tomber au niveau du plus vulgaire laquais de la bourgeoisie.*

Cela suffit pour tirer les conclusions finales sur l'idée grotesque du «passage» des différents pays au «socialisme» en «ordre dispersé».

La falsification historique avait été inventée bien avant Staline et elle a tout sauf disparu depuis que celui-ci a été expulsé de la gloire.

Pour Marx et pour Lénine, la dictature est une loi générale, ainsi que la terreur, autre terme maudit retiré de la circulation. Et pourtant, Engels n'avait pas craint pas d'employer ce «petit mot» (tout aussi oublié au XXème Congrès), dans «*l'Almanach républicain italien*»: «*S'il ne veut pas avoir combattu en vain, le parti victorieux doit maintenir sa domination par des moyens autoritaires, par la terreur que ses armes inspirent aux contre-révolutionnaires*». C'était en 1874 et il s'agissait alors de confondre les anarchistes qui démobilisaient la force armée une heure après la victoire.

La loi fondamentale du marxisme-léninisme en ce qui concerne la conquête du pouvoir politique est la

nécessité de la dictature après cette conquête. Il aurait pu **peut-être** y avoir une exception à cette loi **justement** dans les conditions de la Russie de 1917. La valeur «mondiale», comme dit Kroutchev, d'Octobre réside dans le fait grandiose que la dictature s'est imposée historiquement **justement en Russie**. Demain, elle s'imposera donc partout, sans aucune exception.

Dans la doctrine du XXème Congrès; au contraire, la voie démocratique au pouvoir devient la loi générale, tout comme chez les pires sociaux-démocrates d'hier ou d'aujourd'hui.

Elle fait cependant une exception dans le cas où **le capitalisme dispose d'un énorme appareil militaire et policier**.

Mais s'agit-il d'une exception? Où donc sont-ils, les pays modernes **sans** bureaucratie, **sans** militarisme, **sans** appareil policier? Pour la France et l'Italie, les deux seuls pays où la **règle** de la conquête de la majorité au parlementaire pourrait se vérifier, on peut demander des informations sur ces appareils (à part les lois sur la prolifération des bureaucrates d'État soutenues avec acharnement par les compères du Kremlin) aux rebelles d'Algérie et aux ouvriers agricoles de Venosa et Barletta (2). Et même tout simplement à la presse du Kremlinisme.

Mais l'optimisme qui ressuscite la perspective kautskyste de **transformation pacifique** de la société, enterrée par Lénine, se base essentiellement sur les pays de l'Est, les pays de la démocratie populaire et du «socialisme. C'est donc là qu'il n'y aurait plus d'armées de fonctionnaires, de militaires et de policiers? Le secrétaire général considère manifestement qu'elles ne méritent plus le nom de «bureaucratie», d'«armée» et de «police» quand elles dépendent de sa Centrale. Et connaissant le goût du public pour la version dramatique des événements politiques, il espère faire croire qu'elles ont disparu depuis qu'on a infligé la mort civile au généralissime Staline et le supplice au super-bourreau Beria.

Mais l'histoire portera-t-elle sur les actuels «chefs de l'avant-garde» russe des jugements meilleurs ou différents que sur ces deux personnages? Oubliera-t-elle que pendant tant d'années ils ont joué le même rôle?

(2) Localités italiennes où en 1955-56 furent réprimées de violentes agitations de journaliers et d'ouvriers agricoles souffrant d'un chômage quasi permanent.

Dialogue avec les Morts

TROISIEME JOURNÉE: Matinée

BILAN D'ETAPE

Aux premières lueurs de l'aube, quand le soleil se lève sur un nouveau travail, il est habituel que le travailleur se remémore l'oeuvre accomplie et envisage celle que lui réserve le jour nouveau. A l'époque capitaliste, ni l'une ni l'autre ne le concernent en réalité. Il en était autrement à l'époque du communisme primitif, mais aussi à l'époque de la production individuelle, dans ses côtés admirables depuis longtemps disparus, ou qu'il faut aider à disparaître quand ils ne le sont pas encore. Dans les mondes de l'*Ouest* et de l'*Est* qui s'efforcent de se distinguer, cette douce joie est interdite à tous les êtres humains, toujours davantage réduits à n'être que les rouages passifs d'une immense machine productive dont les secrets leur échappent complètement.

Dans le communisme, non mercantile, il sera possible à la société de réaliser une «merveilleuse affaire» en disant chaque matin où l'humanité se sera paresseusement retournée sur elle-même: déclare qui le veut qu'aujourd'hui il n'ajoutera rien au produit social; je l'accepte, comme j'accepte l'oeuvre de celui qui voudra fournir un engagement décuplé. Tous deux auront au même titre une place à la table commune. Ce n'est qu'alors que nous aurons fini d'entendre de tous côtés les écoeurantes litanies à la fausse idole de la Liberté.

Lors de la Première Journée (à travers les anticipations et les répétitions qui sont les ingrédients indispensables pour digérer des repas comme celui-ci), nous avons traité les points de la falsification historique reconnue et du culte renié au Grand Homme (que nous avons vulgairement appelé il y a quelques années «*théorie du Battilocchio*»; le battilocchio étant un individu dégingandé et longiligne qui domine tout le monde parce qu'il est aussi grand que bête). Au cours de la Deuxième nous avons passé en jugement ce «passage au socialisme» qui vante des voies **nouvelles**, et en réalité la seule voie constitutionnelle, social-pacifique et parlementaire.

Nous fixons comme plan général à cette première partie de la Troisième Journée l'économie (théorie du capitalisme - théorie du socialisme) et à la suivante la question de l'impérialisme et de la guerre; mais aupara-

vant nous allons nous arrêter un moment pour montrer que les pierres angulaires de la construction présentée au récent congrès de Moscou sont posées de travers, qu'elles gîtent au hasard, ce qui rend évident que rien de «stable» ne pourra s'appuyer sur dessus.

Laissons les bourgeois de toutes colorations chercher la **signification** de proclamations si inattendues dans l'étude de ce que les communistes (!) vont faire dans le proche avenir sur le plan mondial et sur le plan interne des divers pays. Notre recherche, évidemment aussi obscure qu'unique, tend seulement à tirer de la situation de **nécessité** qui a dicté ces proclamations nouvelles, la confirmation d'une explication des événements historiques en cours qui réfute en bloc les positions de ces gens, d'hier et d'aujourd'hui, de 1924 à 1956. La conclusion est, entre autres, que toute la **peur** affichée par les bourgeois devant ce qui se trame à Moscou n'est pas seulement sans objet mais est totalement mensongère.

HISTOIRE ET HISTORIOGRAPHIE

Il est en même temps vrai que toute la littérature produite lors du XXème Congrès et les développements auxquels elle a donné lieu ensuite, sont un matériel précieux pour une critique historique marxiste toujours plus efficace dans la démolition de la dégénérescence stalinienne et de la super-dégénérescence post-stalinienne; en tant que système, en tant que plate-forme nouvelle, cette littérature est dépourvue de toute cohésion et pleine de contradictions, bref qu'elle est le résultat bancal d'une série de piètres replâtrages.

Nous avons terminé la journée précédente en nous demandant comment l'histoire pourrait faire une distinction entre Staline et ceux qui condamnent si bruyamment son oeuvre, qui dévoilent ses mensonges éhontés, qui, après l'avoir pendant des décennies appelé «maître des savants», clament que ses erreurs théoriques ne méritent - et cela est vrai - que le bonnet d'âne.

Cela ne peut être possible qu'en fabriquant de toutes pièces une «historiographie» aussi fautive que celle dénoncée aujourd'hui et en s'appuyant pour la répandre sur un appareil de diffusion aussi puissant que qui a fait

trionpher les mensonges de Staline rayés maintenant de l'histoire sous les yeux étonnés du monde entier.

Quelle falsification plus grande en effet que de faire croire que Marx et Lénine avaient considéré possible de «retirer» le principe de la dictature dans des situations postérieures non seulement à 1850 mais à 1900, de capitalisme en marche vers la concentration, c'est-à-dire vers l'impérialisme?

Quelle falsification plus énorme que d'attribuer à Lénine «la théorie de la construction du socialisme dans la seule Russie», au moment où l'on reconnaît enfin que Léon Trotsky et Gregori Zinoviev n'étaient pas des agents de l'impérialisme étranger? Car n'est-ce pas eux qui au moment culminant de leur cycle doctrinal, lors de l'Exécutif Elargi de l'automne 1926, renvoyèrent Staline bien vivant, jeune et puissant, au banc des ânes, en lui prouvant que ni Lénine, ni même lui, Staline, ni personne n'avait jamais avancé, avant 1924, une telle théorie?

C'est précisément pour gagner cet affrontement que furent persécutés et finalement assassinés avec tant d'autres ces deux camarades (rappelons que les délégués de la gauche communiste italienne avaient été les seuls à affirmer dès le printemps 1926, à la stupeur des bolcheviks eux-mêmes, que Trotsky, Zinoviev et Kamenev étaient du même côté de la barricade, bien qu'ils ne se soient pas encore rapprochés après le conflit de 1924 où Zinoviev avait soutenu Staline, comme une autre future victime, Boukharine, allait le faire en cette même année 1926: pauvre, pauvre clé que les questions de personnes pour expliquer la politique). Assassinés par Staline? Oh que non! Par la cause de la théorie de la construction du socialisme en Russie, par toute la bande qui diffuse encore aujourd'hui le mensonge que cette société n'est pas capitaliste.

Et quelle falsification plus vaste que celle qui attribue à Lénine, par la bouche de Mikoyan et consorts, la paternité de la plus infecte théorie de Staline, celle de la **coexistence**? Lamentable «**théorie**», qui, dans sa version approuvée au XXème Congrès, dégénère encore davantage, en une honteuse aberration.

Une phase de fausse historiographie n'a donc été liquidée que pour en ouvrir une nouvelle et, comme l'avenir le dira, encore pire.

PARLEMENTARISME EGALE PERSONNALISME

Le *corpus* du XXe Congrès, assemblé selon le pesant modèle stalinien, se serait débarrassé d'un coup de l'habitude infâme de la servilité envers les individus; mais de quelle façon? Selon la presse, à l'entrée du Présidium, les 1350 délégués s'étaient levés pour une ovation. Mais Kroutchev prit la parole pour prier de ne pas applaudir: «Nous sommes entre communistes: les véritables maîtres, c'est vous, camarades délégués!». Si le propos est vrai, il est basement démocratique dans le style américain: l' élu est le **serviteur** du citoyen ordinaire!

Entre véritables communistes, il n'y aurait eu ni maîtres ni serviteurs. Quoi qu'il en soit, cette assemblée en équilibre sur des bases aussi douteuses aurait renié le mythe de la personnalité. On se demande alors,

comme le note un journaliste pas si bête, comment le rapport Kroutchev a-t-il pu être interrompu selon le compte-rendu officiel 23 fois par des «*applaudissements*», 6 fois par des «*applaudissements impétueux*», 35 fois par des «*applaudissements prolongés*», 12 fois par des «*applaudissements et impétueux et prolongés qui deviennent une véritable ovation*»?

Mais la même assemblée, avec la même décision et le même enthousiasme unanimes a proclamé que la voie au socialisme était, dans le modèle 1956, la voie **parlementaire**.

Celle-ci, dans la version *gourmande* (3) de l'alphabète Nenni, «*implique le respect de la légalité démocratique telle qu'elle est ratifiée dans la Constitution, aussi bien quand on est dans l'opposition que quand on est la majorité*». Marx est enterré! Marx qui, dans son *Dix-Huit Brumaire* écrivait que *Vive la Constitution* signifiait *A bas la Révolution!*

Se retrouvant dans leur commune ignorance du marxisme (même si le second ne l'ignore pas **complètement**), Nenni et Togliatti se plaisent à dire que le prolétariat se réserve pourtant de descendre dans la rue dans le cas où la **démocratie** serait en péril. Le premier a cette gracieuse formule: «*Contre la menace que le capitalisme suspend sur la vie et les institutions démocratiques*». Certains que la démocratie est éternelle, ces gens-là assurent donc l'éternité au capitalisme, alors que ces deux éternités qui sont au même titre reniement et trahison. Tous deux jurent pourtant, avec les participants du XXème Congrès, qu'**il ne s'agit pas là de réformisme**. Mais le réformisme ne diffère de tout ce fatras que par un seul aspect: il était une chose sérieuse! Quant à la déclaration selon laquelle on prendrait le fusil si la démocratie était attaquée, nous l'avons déjà entendu proférer par les réformistes Bisolati et les Turati (personnages crédibles) à une époque où Togliatti était encore à l'école de philosophie bourgeoise et Nenni journaliste de l'*Agraire*.

Le «principe» est donc le parlementarisme et la violence n'est qu'une solution désespérée à laquelle on recourt pour sauver celui-ci si quelqu'un le menace. Très bien! On pourrait toutefois éviter l'idiotie supplémentaire d'ajouter que celui qui **menace** de détruire le parlementarisme, le prolétariat étant castré, est le **capitalisme** qui l'a engendré! Et qu'on lutte pour sauver le Parlement, et non pas pour abattre le Capital!

Nous ne voulons pas revenir ici sur ce point, mais seulement noter cette contradiction criante: d'un côté, on jette bas le personalisme, de l'autre, on porte l'électorisme aux nues! C'est là une nouvelle preuve que le sol se dérobe sous les pieds de ces 1350 délégués, qui applaudissent, mais qui tremblent!

Comment recueillir des voix en effet, et ces gens auront besoin d'en recueillir, si on n'utilise pas les moyens de base du soutien à l'**homme politique sans** user de ce moyen infallible: l'organisation de manifestations délirantes. Comment obtenir les vagues de sympathie pour les symboles du «front populaire», de l'«unité du travail» (ce sont bien là leurs termes?) Sans

(3) En français dans le texte

galvaniser par les moyens habituels l'enthousiasme frénétique de masses amorphes, réduites à un troupeau «d'hommes honnêtes et de bonne volonté», pour les exploits du matériel humain plus que médiocre constitué par les élus nationaux, provinciaux ou locaux?

La renonciation au principe de l'exaltation de l'individu, par une machine publicitaire destinée à faire la propagande des crétins des listes électorales, est aussi douteuse que la renonciation à l'arme de la falsification historique.

Une seule renonciation est véritable, et ce n'est pas d'aujourd'hui: c'est la renonciation à la révolution. Fallait-il donc pour cela abandonner la tradition de Staline? Est-ce pour cela qu'ont été stigmatisées les énormités qu'il a proférées en matière d'économie? D'ailleurs l'ont-elles vraiment été? Et dans quel sens?

SUPERSTRUCTURE ET BASE ECONOMIQUE

Pour la presse et les partis de l'«ordre» toute la question consiste manifestement à découvrir la règle qui préside aux «successions» dans les régimes post-révolutionnaires. Et il est de règle que soit utilisé le «césarisme», terme stupide qui soulevait justement la colère de Marx comme nous l'avons rappelé dans la Première Journée. De ces «Césars-là, après le champion du XVIII^e siècle affublé des noms de *Boustrafa*, *Scapin*, *Badinguet* (Napoléon III), le XX^e siècle nous a donné une collection magnifique qui attend son Plutarque: Hitler, Mussolini, Franco, Tito, Perón, Pavelitch, Horthy, et autres oubliés, mais par-dessus tout Staline dont la chute apparaît vraiment... abyssale. Assassin de la vie et de l'honneur de ses camarades, nullité scientifique pontifiant du haut de la chaire, généralissime de seules défaites, son nom ne sera bientôt plus cité que comme terme péjoratif!

Mais selon nous tous ces individus, y compris ceux qui sont en règle avec la bigoterie démocratique, ne font pas l'histoire; le poids de leur subjective soif de pouvoir qui aveugle tant de monde est pour nous, marxistes, négligeable; ces splendeurs et ces éclipses que tout le monde doit admettre aujourd'hui ne changent pas notre vision: que ce soit en bien ou en mal, ils ne sont pas la cause des événements, mais leur résultat passif.

La clef de notre interprétation de l'histoire se trouve à l'évidence ailleurs, dans l'évolution des faits de la base économique et des rapports sociaux de production. Et c'est leur développement qui doit nous fournir l'explication, une fois encore, des coups de théâtre du XX^e Congrès.

C'est le soubassement matériel de la société et les forces qui y sont à l'action qui ont fait parler le XX^e Congrès comme il a parlé et l'ont contraint à dire ce qu'il a dit; mais les rapports réels de l'infrastructure sont bien différents de ceux que les textes du XX^e Congrès ont décrits et théorisés.

Il est donc particulièrement instructif d'examiner ce que le Congrès a cru devoir «changer» en matière économique par rapport à Staline, dont les théories, il y a encore quelques mois, passaient pour valables aux yeux du parti communiste russe, du gouvernement et

de tous les partis étrangers qui en sont solidaires.

Nous devons rappeler notre commentaire au texte de Staline sur «Les Problèmes économiques du socialisme en URSS» (4). Nous avons indiqué ses erreurs économiques aussi bien à propos des lois qu'il prétendait applicables à l'économie russe, qu'à propos des lois qui s'appliquaient à l'économie occidentale.

Disons tout de suite que ces erreurs grossières n'ont été dénoncées que d'une façon sommaire et sans ordre logique dans le discours de Mikoyan, qui a traité essentiellement de ce sujet, mais dont le texte complet, comme nous l'avions prévu, n'a pas été donné aux journaux italiens. Ceux-ci n'ont pas indiqué les rectifications, ni précisé le moins du monde qu'elles consistent à reprendre les formules, elles vraiment classiques, de Marx, Engels et Lénine.

Quant aux déductions non strictement économiques regardant l'évolution du capitalisme en Occident, le marché mondial, l'impérialisme, toutes les rectifications apportées au dernier Congrès aux thèses staliennes sont **autant de nouveaux pas contre-révolutionnaires** qui s'éloignent **encore plus** de Marx et de Lénine.

«Dialoguant» en 1953 avec Staline encore vivant, nous l'avions convaincu de blasphèmes contre le marxisme.

En 1956, après la mort de Staline, le XX^e Congrès jette sa statue à la mer. L'explication philistine est qu'il s'agit de laver l'insulte faite au marxisme-léninisme. Mais la conclusion qui se déduit à l'inverse de ce tournant théorique et politique, est que Staline est frappé parce qu'il n'avait pas assez blasphémé. L'autorité de Staline, pour nous disparue depuis bien longtemps, est aujourd'hui détruite. Mais l'autorité de Marx-Lénine ne sera rétablie que lorsque leurs effrontés et sinistres «restaurateurs» d'aujourd'hui auront été renversés.

Hier, nous avons utilisé Staline, malgré lui. Aujourd'hui, ce sont ces derniers que nous utilisons, avec des matériaux que nous avons le droit et la volonté de passer au crible.

LES CRITIQUES DE MIKOYAN

De ce qui a été dit de façon directe ou indirecte en matière économique, rien ne permet de conclure que quelque chose a été changé aux thèses de Staline sur l'économie russe, et surtout aux deux que nous avons réfutées: **l'économie Russe est celle d'une société socialiste; dans la société socialiste, subsistent la production de marchandises et la loi de la valeur.**

Nous savons déjà au contraire que Kroutchev a une nouvelle fois rejeté la thèse, acceptable en substance, de Molotov: **en Russie est en cours la construction des bases du socialisme.**

Nous ferons une autre parenthèse pour noter que le passage de la formule «*construction des bases (industrielles) du socialisme*» à celle de «*construction du socialisme*» correspond, en ce qui concerne l'infrastructure

(4) Nous les avons mises en évidence dans notre «Dialogue avec Staline».

ture économique, à la transformation tout aussi frauduleuse de la formule de Lénine «*des pas vers le socialisme*» en celle de «*passage au socialisme*» employée par Kroutchev.

Mikoyan a exposé les positions extraordinairement cohérentes de Lénine pendant tout le cours de la Révolution, de la façon insidieuse suivante: Lénine changeait tous les deux ans de perspective sur le cours révolutionnaire; mais il a toujours eu raison! Nous avons montré dans notre longue analyse (5) que personne, ni Lénine, ni Jéhovah en personne, n'a **toujours** raison, mais que Lénine a eu terriblement raison précisément dans la mesure où **il n'a jamais modifié**, même dans les situations les plus tragiques, l'incomparable doctrine du cours de la révolution en Russie.

L'expression rigoureusement scientifique de «*pas vers le socialisme*», et celle de «*travailler à édifier les bases industrielles du socialisme*», Lénine les a employées à bon droit jusqu'à sa mort, de même que Trotsky et Zinoviev jusqu'à ce qu'ils fussent assassinés.

La tâche du prolétariat dans la révolution anti-féodale est en effet d'accomplir une série de **pas** vers le socialisme, que redoutent la bourgeoisie et les opportunistes. Passant de la démocratie parlementaire bourgeoise à la dictature démocratique du prolétariat et des paysans, le prolétariat accomplit, avec les paysans pauvres, une première série de ces pas en avant. Il en accomplit une seconde en organisant l'industrie capitaliste d'Etat (dernière forme) à l'aide de la dictature du seul parti prolétarien, contre tout autre parti et toute autre classe. Mais cela n'est pas encore le socialisme en Russie: celui-ci ne viendra qu'après la révolution socialiste internationale (qui est une **autre** forme intermédiaire entre démocratie et dictature).

Alors en Europe (ou en Amérique) et en Russie, il ne s'agira pas de construire, mais de détruire. Tous les ardents appels de Lénine pour le recensement des ressources, l'organisation de la production, l'élévation des rendements et de la puissance de production furent autant de puissantes impulsions révolutionnaires pour que soient accomplis des **pas** vers le socialisme, pour que soient constituées les **bases** du socialisme. Il ne s'agissait ni de **construction** du socialisme, formule économique confuse, ni de **passage** au socialisme, formule historique défectueuse.

Ce sont deux puissantes forces de démolition, inséparables l'une de l'autre qui conduisent au socialisme: la Révolution et la Dictature. Quand celles-ci tiendront dans leur poigne d'acier les pays industriels avancés, et quand elles auront suffisamment détruit et extirpé les rapports capitalistes de production, le socialisme **passera** de lui-même, se lèvera de lui-même.

La conclusion suivante de Mikoyan est donc parfaitement opposée à la doctrine marxiste, nettement stalinienne et même sous-stalinienne: «*Il est important de révéler que, selon Lénine, même lorsque le prolétariat est contraint de recourir à la violence, le caractère fondamental et permanent de la révolution et la prémisses de ses victoires est le travail d'organisation et d'éducation, et non celui de destruction*».

Une telle conception de la révolution est historiquement inconsistante et vide; elle est bien plus éloignée

du marxisme que le réformisme classique. Les Turati, les Bebel et même les Bernstein l'auraient repoussée avec les mêmes arguments que ceux qui leur servirent à démolir les systèmes des Mazzini, des Webb, des Malon, de De Amicis.

GLOSES A STALINE

Que reprochent fondamentalement ses successeurs aux positions économiques de Staline? Essentiellement sa doctrine de l'évolution du capitalisme contemporain, qui a soulevé l'indignation de Mikoyan. Pour le reste, nous devons nous contenter d'une phrase très générale: «*Il faut noter, à ce sujet, que certaines des autres thèses des "Problèmes Economiques" réclament, si on les examine attentivement, une analyse approfondie de nos économistes, et une révision critique à la lumière du marxisme-léninisme*». Mais quelles sont ces *autres* thèses? Et dans quel sens doivent-elles être corrigées, selon le marxisme-léninisme, et non selon d'autres énormités que selon ces bousilleurs Marx et Lénine auraient autorisé à faire sous le prétexte d'être en présence des données nouvelles, fécondes et imprévisibles des situations apparues après leur mort? C'est là le comble de l'insulte au marxisme, mais aussi ce que depuis cinquante ans déjà, sous des formes diverses, tout opportunisme affirme. Mikoyan ne le dit pas encore, et le XXème Congrès non plus. Mais nous pourrons le lire sous leur plume quand sera satisfaite la demande suivante de l'orateur: «*Ce serait une erreur de taire le fait que les chapitres du Manuel d'Economie Politique concernant la phase*» *actuelle du capitalisme - et en particulier le problème du caractère et de la périodicité des crises cycliques, ainsi que ceux de l'économie politique du socialisme - doivent être étudiés plus à fond et réélaborés*».

Sur l'économie du socialisme, nous ne pouvons donc dialoguer qu'avec le défunt Staline et nous allons y venir; à propos du cours du capitalisme nous pouvons voir où Mikoyan rectifie Staline et s'il le fait dans le même sens que nous:

«*La théorie de la stagnation absolue du capitalisme est étrangère au marxisme-léninisme. Il est impossible d'envisager que la crise générale du capitalisme provoque une telle stagnation de la production et du progrès technique dans les pays capitalistes*».

Cette condamnation sans appel répond à la question suivante: «*Un progrès technique et une augmentation de la production sont-ils possibles, dans le présent ou l'avenir, dans les pays capitalistes?*» Et immédiatement après, vient cette critique, plus spécifique, de Staline: «*La thèse célèbre formulée par Staline dans les Problèmes économiques selon laquelle, après la division du marché mondial, "le volume de la production dans des pays comme les Etats-Unis, l'Angleterre et la France va diminuer", peut-elle nous aider à analyser la situation économique du capitalisme contemporain? Non, cette affirmation n'explique pas les phé-*

(5) Paru sous le titre «*Struttura economica e sociale della Russia d'oggi*».

nomènes complexes et contradictoires du capitalisme contemporain; elle n'explique pas l'augmentation de la production capitaliste advenue dans de nombreux pays après la guerre».

Telle serait donc la faute de Staline. Il écrivait en 1952, c'est-à-dire à un moment où aux Etats-Unis les indices économiques étaient en baisse par rapport aux maxima des années de grâce de la guerre de Corée. Il voyait déjà proche le moment où le potentiel productif soviétique pourrait rattraper celui des plus grands pays industriels (en réalité, ce moment est encore loin, même selon les chiffres du XXème Congrès et les prévisions de Boulganine sur la base du VIème plan quinquennal qui se termine en 1960). Depuis, l'Allemagne occidentale est entrée dans la course et il semble qu'elle arrivera la première. En outre, dans les années qui ont suivi la mort de Staline, les indices de la production et du revenu national américain ont recommencé à augmenter, atteignant en 1955 le maximum absolu.

LES LOIS SOMMAIRES DE STALINE

Staline avait en effet déduit de la coupure en deux du marché mondial après la guerre et de la perte des débouchés asiatiques, africains et européens des grands Etats capitalistes que les conditions d'écoulement sur les marchés allaient devenir plus difficiles et que la production des entreprises diminuerait. Il avait raison: c'est précisément en cela que consiste l'approfondissement de la crise générale du capitalisme pour ce qui regarde la désagrégation du marché mondial.

Dans ce même texte, comme dans beaucoup d'autres coupablement superficiels, Staline se montre réellement convaincu que la doctrine du parti évolue dans l'histoire et qu'il faut abandonner les parties «périmées» pour les remplacer par d'autres (les participants au XXe Congrès commettent la même faute, mais en l'aggravant encore). Ces corrections, ces changements de principes devaient être l'oeuvre d'un **pontife suprême** qui, naturellement, était lui (le XXe Congrès a retiré ce dernier point, en raison du désarroi provoqué par ce qui est une véritable faillite scientifique, mais les remèdes proposés au travail idéologique sont vraiment minables)!

Donc, à cette occasion, Staline s'empare des ciseaux et se met à tailler des chapitres entiers dans l'oeuvre de Lénine, de Marx et même, ce qui était du plus haut comique, de... Staline! En effet il déclare qu'une théorie qu'il avait «énoncée avant la seconde guerre mondiale sur la stabilité relative des marchés à l'époque de la crise générale du capitalisme» est sans fondements. Mais inutile de perdre du temps à ce sujet, puisque l'auteur retire lui-même cette thèse bizarre et inutile qui n'a aucun sens et qui, comme à l'habitude, utilise de travers des termes connus et précis.

La thèse éliminée en même temps était de Lénine; énoncée au printemps 1916, elle affirmait qu'en dépit de sa putréfaction, «le capitalisme croît, dans son ensemble [nous prions le lecteur de faire attention à ces mots: dans son ensemble], à un rythme incomparablement plus rapide qu'auparavant».

Or cette thèse est la thèse centrale du marxisme, et c'était une pure folie d'imaginer qu'on pouvait s'en

débarrasser. La conception marxiste de la chute du capitalisme ne consiste pas du tout à affirmer qu'après une phase historique d'accumulation, celui-ci entre en anémie et s'éteint tout seul. Ça, c'était la thèse des révisionnistes pacifistes. Pour Marx, le capitalisme croît sans arrêt au-delà de toute limite; la courbe du potentiel capitaliste mondial, au lieu de présenter une progression, puis une régression en pente douce, monte au contraire jusqu'à la brusque et immense explosion qui brise toute règle d'évolution du «diagramme historique» et clôt l'époque de la forme capitaliste de production. Lors de ce tournant révolutionnaire, c'est la machine politique de l'Etat capitaliste qui vole en éclats, pour laisser place à celle du prolétariat qui, elle-même se dégonflera et dépérira par la suite. De même que Staline avait chassé arbitrairement du marxisme la loi du dépérissement de l'Etat (en réalité il le fait sous l'empire de la **nécessité**: au lieu de se dégonfler, son Etat n'a cessé d'enfler, parce que c'était un Etat capitaliste!), pour justifier la renonciation de son parti à la révolution civile et à la guerre révolutionnaire, il y fourrait la thèse absurde du «dépérissement du capitalisme». Mais le capitalisme s'est bien gardé de dépérir...

C'est alors à une autre thèse, celle-là de Marx, que le Pontife et les sacerdotes de sa suite s'en prennent. Il s'agit de la même erreur, et tout laisse penser que si Mikoyan dialoguait avec nous, il prendrait acte de ce que nous avons répondu au Mort dans notre premier *Dialogue*. «On dit que le développement du capitalisme est régi par la loi de la diminution du taux moyen de profit; mais ce n'est pas vrai!». Ainsi pontifie Staline, et cette loi, il la remplace par celle - véritablement époustouflante - de la recherche du profit **maximum**!

ETEIGNONS LE LANCE-FLAMME

Arrivé à ce point, nous ne pouvons-nous empêcher de répéter: «Si le lance-flamme continue encore ses ravages dans la bibliothèque, il ne restera bientôt plus que les moustaches de l'artificier»; nous nous excusons, non pas de nous citer, mais de devoir renvoyer le lecteur au «Dialogue avec Staline» (6) pour toute la démonstration économique qui y est faite, de manière polémique bien sûr et comme toujours en tant que défenseurs des lois connues et intangibles de l'économie marxiste contre les inventeurs de nouvelles doctrines et les auteurs de nouveaux manuels scientifiques.

Alors, tout le monde tremblait devant le «Moustachu». Peut-être n'aurions-nous pas écrit la même phrase ironique aujourd'hui, quand des «justiciers» méprisables et cyniques, récidivistes de l'indigne **commerce des principes** stigmatisé par Marx dans sa critique impitoyable du *Programme de Gotha*, jettent au feu ses innombrables portraits.

Nous avons démontré dans ce texte que la loi de la «baisse générale du taux de profit» énoncée par Marx était confirmée par **tout** le développement historique

(6) «Dialogue avec Staline». Republié en français aux Ed. Programme en 1988. Voir Chapitre «Profit et plus-value», p. 31.

de la forme capitaliste de production, y compris dans sa moderne phase monopoliste et impérialiste des deux après-guerres; et qu'à condition de la comprendre et de l'appliquer correctement, elle se conciliait parfaitement avec l'augmentation du taux de la plus-value (taux de soustraction du travail à la classe ouvrière) et avec l'accroissement incessant de la masse du produit, de la masse de la plus-value et de la **masse** du profit. En effet, la masse du capital investi et accumulé dans la production croît de façon si importante que le volume du profit total continue à augmenter dans des proportions gigantesques en dépit de la réduction progressive de son taux.

La pseudo-loi du «profit maximum» était utilisée par Staline pour affirmer que le prolétariat s'appauvrit parce que les capitalistes (prétendus inexistantes en Russie) font trop de profit. Nous avons dû encore une fois rappeler la signification de la loi marxiste de la **misère croissante**, avec des arguments qui vont bien plus loin que celui qu'avance Staline sur le nombre de chômeurs (armée de réserve) - toujours pour affirmer qu'il n'y en a pas en Russie. Nous avons montré que cette loi n'empêche pas que le revenu national, le revenu par tête d'habitant et le niveau de vie non seulement du citoyen, mais de l'ouvrier moyen, s'accroissent au cours de l'histoire du capitalisme.

Les Pontifes - et les Conciles - peuvent bien être désavoués, les doctrines originelles du marxisme sur les crises et catastrophe finale du capitalisme restent immuables parce qu'elles sont coulées dans un tout autre bronze que les fragiles statues des dictateurs, dans un autre acier que les coffres-forts de l'accumulation bourgeoise.

Nous avons rappelé dans notre conclusion que la tâche de la révolution socialiste n'était pas de continuer à organiser la course à l'augmentation de la production, mais l'inverse: s'appuyer sur la technique et la productivité du travail, non pour exalter la production, mais pour réduire radicalement l'effort du travail, sa durée et son tourment.

Nous avons montré enfin qu'à propos de la course au *bien-être* fondé sur l'exaspération de la consommation, face à la science économique américaine qui en dresse des indices proportionnels à l'inflation du volume des produits, la polémique marxiste ferait bien piètre figure si elle en était réduite à reprendre les stupidités de Staline en matière de répartition du produit entre consommation et réinvestissements.

AUTRE VAIN FETICHE: LA TECHNIQUE

Comment la situation des partisans du XXe Congrès dans cette polémique par-dessus les montagnes et les mers, pourrait-elle être meilleure, lorsqu'ils auront consulté les professeurs et les universités, écouté les experts, mobilisé les techniciens à force de cours de formation accélérée et de missions à l'étranger? C'est pourtant sur ce piteux terrain de la «technique» que se sont situés tous les petits discours des freluquets de Moscou. Imbibés de la stupide idéologie de la «confrontation» et de l'émulation, de la supériorité du mode socialiste de production sur le mode ca-

pitaliste dont tous les pays devraient se convaincre l'un après l'autre (position ineffable!) par simple persuasion, ils trahissent un ridicule *complexe d'infériorité* à l'égard des butors désinvoltes et éméchés d'Outre-Atlantique.

A en croire Mikoyan, rien ne fonctionne là-bas en Russie: ni les hommes de science, ni les universités, les laboratoires, les instituts de recherche, les services de statistiques. Tout est à refaire, à recommencer à zéro dans une course fiévreuse avec les merveilles de l'Amérique. Cet état d'esprit défaitiste rappelle l'émerveillement du public italien devant la transplantation grossière, sur les écrans de télévision, des jeux américains où des prix en dollars viennent récompenser la culture du public embobiné.

Toujours sur la base de sa théorie du profit maximum, Staline avait écrit des choses scandaleuses en la matière; il soutenait que le capitalisme tend à devenir toujours plus improductif, non seulement quant à la masse mais aussi quant à la qualité des produits, et à revenir aux formes esclavagistes du travail existant dans les premières entreprises employant des salariés, si cela lui procure des profits supérieurs (sans voir l'absurdité de l'hypothèse économique). Citons: «*Le capitalisme est pour une nouvelle technique quand celle-ci lui promet des profits supérieurs. Il est contre, pour le retour au travail manuel [?!] quand la nouvelle technique ne lui promet pas [ou ne lui permet pas?] les profits maxima*». Ce serait alors «*l'arrêt technique du capitalisme*». Cette conception banale d'un capitalisme personnifié qui fait ses calculs et déforme à volonté les lois économiques a cessé de plaire; non parce qu'elle foulait aux pieds le marxisme, mais parce qu'elle laissait sans arguments face à l'éléphantiasis mécanique et machiniste, à la conquête technique suprême de l'«automation» américaine et au lancement incessant sur le marché mondial de produits manufacturés toujours plus raffinés par des techniques artificieuses.

C'est pourquoi tous les orateurs ont préconisé l'imitation des méthodes techniques occidentales dans tous les domaines, parce qu'elles représentent ce qu'il y a de mieux dans tous les cas; il n'est même pas permis d'imaginer que, dans tel ou tel secteur, pour des raisons de classe ou sous l'effet des lois économiques, il faudrait ne pas les prendre pour modèle. Dans la soi-disant «émulation» entre la Russie et l'Amérique, cette dernière aurait donc gagné dès le départ, et ce n'est qu'en la suivant que l'on pourrait bien faire.

Mais ceci est vrai. Non parce que c'était une aberration de Staline de mésestimer la technique capitaliste soumise au joug du profit, mais parce que, dans les deux camps, le but est le même: développer le capitalisme industriel, accélérer l'accumulation, augmenter le volume de la production. Et, comme nous le disions à chaque page dans notre *Dialogue avec Staline*, la voie suivie à l'Est est là même que celle que l'Ouest a empruntée un siècle plus tôt.

Les Russes sont donc arrivés à la même formule que les Occidentaux: mettre en vente des marchandises plus alléchantes pour l'acheteur, pousser à l'augmentation de la consommation parce que la formule bourgeoise: la consommation est le moyen, la production est le but, règne aussi chez eux.

L'AVORTON DU MERCANTILISME

La critique adressée par le Congrès à l'économie stalinienne s'est donc limitée à la partie qui décrit le capitalisme et, dans une certaine mesure, à la défense de celui-ci contre l'accusation de négliger pour des raisons de course au profit, les ressources de la science et une efficacité majeure de la technique productive.

Mais, dans l'ouvrage incriminé, Staline ne s'était pas contenté de révolutionner les lois marxistes de l'économie capitaliste. Il avait également rudement malmené celles de l'économie socialiste, et c'est surtout là-dessus qu'avait porté notre contradiction dans le premier *Dialogue*.

Nous aurions pu penser que les discours-fleuve du XXe Congrès allaient faire la lumière sur ces points brûlants. Il n'en a rien été. Et rien non plus n'est venu suggérer que le dangereux «mercantilisme» que nous avions dénoncé chez Staline ait été corrigé. Tout au contraire, la description des progrès économiques en Russie et la présentation des nouveaux programmes et des nouveaux plans contiennent des formules qui soulignent à outrance le caractère commercial de l'économie russe. Rien n'a changé, même dans le ton des formules toutes faites à la Staline sur la société socialiste, le pays socialiste, l'achèvement de la construction du socialisme. Il faut donc en conclure que la thèse favorite de Staline reste intacte: dans l'économie socialiste, les produits sont des marchandises et les objets de consommation se payent avec de l'argent.

Staline affirmait que dans l'économie socialiste règne par-dessus tout la loi de l'échange entre équivalents. Nous avons déjà démontré par une profusion de citations de Marx, Engels et Lénine et nous n'y reviendrons pas ici, que même le socialisme du stade inférieur n'est pas mercantile et que l'on reste dans les limites sociales et historiques du capitalisme tant que l'on produit et que l'on consomme des marchandises; que chaque fois qu'il y a paiement d'un salaire en argent, la force de travail est elle-même une marchandise. Nous avons réfuté les sophismes de Staline selon lesquels cela cesserait d'être vrai dès le moment où celui qui paie le salaire est l'Etat prolétarien. La thèse correcte est que l'Etat est prolétarien lorsque son intervention dans l'économie a pour effet de réduire, puis supprimer la forme **salaire**, et non de l'étendre. Il existe cependant, pour des sociétés comme la société russe qui partent du pré-capitalisme, un stade historique dans lequel l'Etat du prolétariat édifie des entreprises à travail salarié (ce qui est alors **un pas** vers le socialisme) mais alors cet Etat, comme Trotsky et Zinoviev le demandèrent en 1926, ne doit pas faire passer en contrebande pour du socialisme ce qui est du capitalisme, il doit appeler les choses par leur nom.

Silence au Congrès sur tout cela. Mais, évidemment, ce qui se cache derrière ce silence c'est un stalinisme pire encore!

Une autre loi que Staline appliquait au socialisme était celle de l'augmentation de la quantité des produits en proportion géométrique. Nous soutenions que c'était là la loi même de l'accumulation capitaliste et qu'elle allait en sens inverse du seul véritable plan so-

cialiste: arrêt de l'augmentation de la quantité des produits et diminution du temps de travail. Le nouveau plan quinquennal présenté au Congrès suffit là aussi, comme tous les précédents, à montrer que nous nous trouvons sur les questions économiques face à des staliniens endurcis.

Staline avait établi dans sa conclusion «*la loi fondamentale de l'économie socialiste*» dans les termes suivants: «*assurer aux exigences matérielles et culturelles toujours croissantes de l'ensemble de la société le maximum de satisfaction grâce à l'augmentation ininterrompue de la production socialiste et à son amélioration qualitative sur la base d'une technique supérieure*». Opposant grossièrement cette loi à celle qu'il avait inventée sur le taux maximum de profit, il ne soufflait mot de la diminution de l'effort de travail. Le XXème Congrès ne nous a pas dit si cette partie de sa doctrine serait, elle aussi, réformée, ni si elle le serait dans le sens du marxisme-léninisme. On ne peut trouver d'éclaircissements sur ces points sinon dans la présentation du plan quinquennal, et dans les indices économiques qu'il se promet de modifier d'ici 1960.

Il n'est donc absolument pas possible de dire que les erreurs énormes de Staline en matière d'économie aient été éliminées dans un sens marxiste ou qu'elles le seront plus tard, dans les nouvelles études économiques. Les anciens traités seraient à refaire de fond en comble: Mikoyan n'a pas réfléchi à quel point il était énorme de dire que les recherches statistiques du puissant appareil d'Etat russe sont bien inférieures à celles que Marx et Lénine avaient conduites avec les moyens du bord, en travaillant dans la plus dure misère. Qu'ils aient, en dépit de cela, obtenu de meilleurs résultats, quelle plus grande honte, pour un Etat «socialiste»?

Là aussi: pas de **retour** au marxisme-léninisme, mais un coup de barre sur la même voie que celle suivie par Staline, mais pour s'écarter plus encore, dans tous les domaines, du chemin indiqué par les grands maîtres de la doctrine révolutionnaire.

En substance, la succession historique des positions est la suivante:

Lénine place au premier plan la lutte générale du prolétariat de tous les pays pour abattre le capitalisme, qui mourra.

Staline - première époque - place, lui, au premier plan la construction de l'Etat russe, sans renoncer à la guerre ouverte avec l'Occident, qui sera vaincu.

Staline - deuxième époque - pose comme objectif de dépasser dans la production, la technique et la culture, l'Occident qui déclinera et succombera.

Avec les démolisseurs de Staline, il n'est plus question que d'une compétition pacifique avec le capitalisme occidental auquel on reconnaît la supériorité et le droit à la vie.

LA COURSE A L'ACCUMULATION

Ce n'est pas l'explosion de la lutte des classes et du heurt entre les forces productives et les rapports sociaux qui devrait décider du sort du capitalisme, mais la **persuasion** dans chacun des pays du monde de Son Evanescence l'Opinion Publique, grâce à la comparaison des indices et des rythmes respectifs de l'Est et de

l'Ouest. Et donc tout se ramène à une comparaison de chiffres.

Dans sa présentation du nouveau plan quinquennal, Boulganine a donné les termes de la situation qui devrait se présenter en 1960; de son côté, Kroutchev a fait dans son rapport d'ouverture une comparaison entre les différentes nations sur la base des chiffres de 1955. Il n'a donné ni les indices absolus de la production industrielle, ni ceux par tête d'habitants (obtenus en divisant les premiers par le nombre d'habitants de chaque pays).

Il s'est limité à indiquer le rapport entre de 1929 et celle d'aujourd'hui, vingt-cinq ans après, période correspondant aux cinq plans quinquennaux russes, mettant à l'indice 100 la production dans tous les pays en 1929. En Russie, l'indice actuel arrive à 2.000 environ (ce qui signifie une industrialisation vingt fois plus grande), alors que celui des pays occidentaux est dix fois plus petit, aux alentours de 200, c'est-à-dire seulement le double de 1929. La comparaison a de quoi impressionner!

Ici tout le discours gravite autour de la loi mirobolante de la progression **géométrique** qui, selon Staline, caractériserait le «socialisme» alors que c'est tout simplement de la loi **actuarielle** de l'intérêt composé, familière à n'importe quel comptable bourgeois.

Si je veux doubler le capital (ou bien le revenu, ou le produit) en vingt-cinq ans, il suffit que je mette en réserve et que je lui ajoute annuellement non pas les 4 % comme la division arithmétique pourrait le faire croire, mais environ le 3 %. Après vingt-cinq ans, cela me donnera en effet non pas 175, mais, par le jeu de l'intérêt composé, 200.

Pour obtenir maintenant non pas le double, mais vingt fois le chiffre de départ en vingt-cinq ans, il faut réaliser annuellement une augmentation de 13 % (et non pas de 76% comme on pourrait le croire en faisant une erreur de calcul élémentaire). Il en résulte que le «rythme» d'accumulation en Russie est tout simplement trois ou quatre fois plus grand (au lieu de dix fois) que celui des pays capitalistes les plus développés. L'effet démagogique ridicule qui est recherché est de laisser croire que le «socialisme» accélère la production trois fois plus vite que le capitalisme, et triple donc aussi le bien-être et la félicité humaines. Il ne reste donc plus qu'à l'appliquer partout sans résistance, par des élections libres des peuples et des citoyens libres de toutes les classes.

Mais c'est là une telle stupidité économique et marxiste que même Joseph Staline n'aurait pas osé l'écrire.

L'AGE DU CAPITALISME

Le capitalisme accumule à un rythme rapide à ses débuts, à un rythme lent dans sa maturité. Historiquement, le «rythme d'accumulation» décroît (de même que le taux moyen de profit) alors qu'augmentent la **masse** du produit, du capital, du revenu, du profit et comme nous l'avons dit plus haut avec Lénine, la puissance mondiale du Capital. Avec le **socialisme**, le rythme tombe au minimum et en théorie, sinon à zéro, du moins au rythme de l'augmentation annuelle

de la population, c'est-à-dire, pour les pays les plus prolifiques, à 1 %: voilà quelles sont les conclusions marxistes.

Il est vrai que le capitalisme existait bien avant 1929 en Russie. Mais cette année-là, après la première guerre mondiale et les années de la guerre civile, l'industrialisation fut reprise par le pouvoir soviétique avec l'initiative étatique.

Lors de la Constitution de 1936, il avait été annoncé que l'industrie était sept fois plus grande qu'avant la guerre, en 1913. Selon les chiffres du XXème Congrès, en mettant l'indice 100 pour 1929, l'indice de 1967 est de 429; cela permet de conclure que l'industrie russe était à peine plus forte en 1929 qu'en 1914, une fois et demie environ.

Si alors nous partons pour tous les pays, non plus de 1929, mais de 1913, la période considérée devient de quarante-deux ans; le rythme d'accumulation des pays capitalistes ne change pas sensiblement (4% environ), tandis que celui de la Russie tombe à 7,5 % en moyenne. C'est probablement celui auquel allait déjà... le Tsar! (Nous verrons cela plus loin).

Si nous pouvions considérer les quarante premières années du capitalisme, mettons en Angleterre ou en France (XVII et XVIIIe siècles), nous ne trouverions pas un chiffre inférieur aux 7,5 % russes, ni même aux 13 % des plans (voir ci-dessus).

La règle est donc qu'un pays à peine sorti du féodalisme connaît un rythme d'industrialisation plus élevé qu'un pays au capitalisme déjà ancien. Si ce rythme était proportionnel au bien-être (en réalité il est proportionnel à l'exploitation et à la peine des salariés), c'est non seulement le système capitaliste, mais même le système féodal qui l'emporterait sur le socialisme dans la compétition; il n'y a là aucun paradoxe ni économique, ni historique, pour qui ne dépend pas de nos analphabètes indigènes.

Nous pouvons donc vérifier non seulement historiquement mais aussi économiquement, que la Russie est un pays peu industrialisé. C'est pourquoi elle est obligée de **courir** pour rattraper les pays occidentaux; non pour l'honneur du socialisme, mais en raison de la concurrence inévitable entre les différents capitalismes nationaux qui entrent **successivement** dans l'arène impérialiste.

LES INDICES PAR HABITANT

Supposons que nous arrivions en 1960 avec le rythme d'augmentation de la richesse nationale qu'a connu la Russie en 1955; supposons en même temps que la conjoncture actuelle favorable à l'Amérique et l'Europe Occidentale ait disparu, et faisons semblant de croire que si dans ces pays règne le capitalisme et que donc y surviennent les «crises», en Russie celles-ci auraient été abolies par le «socialisme» qui y aurait été construit.

Selon Boulganine, la Russie produirait alors 593 millions de tonnes de minerai de charbon, contre 222 en Angleterre et 456 aux Etats-Unis. Elle serait par conséquent au premier rang. Ceci en **chiffres absolus**.

Mais les planificateurs super-capitalistes de Mos-

cou ont bien précisé qu'il s'agissait de battre l'Occident dans la production par habitant. Avec 220 millions d'habitants pour la Russie (chiffres d'aujourd'hui), 50 pour l'Angleterre et 160 pour les Etats-Unis, les indices seraient les suivants: en Angleterre, 4,4 tonnes par habitant; aux Etats-Unis 3, et en Russie 2,7: en dépit de la *formule Staline*, en 1960 la Russie serait toujours en dernière position.

Actuellement: nous avons: Angleterre 4,4; Etats-Unis 3; Russie 1,8. Cours donc, Russie industrielle capitaliste!

Prenons l'énergie électrique: 1960, Etats-Unis: 612 milliards de kWh; Russie: 320; Angleterre: 77. Par habitant cela donne, en ordre décroissant: Etats-Unis: 3,8; Angleterre: 1,54; Russie: 1,45. Donc, l'infériorité est à la fois absolue et relative. Mais à l'état actuel, on a respectivement: 3,8; 1,54; 0,77. Cours donc, Russie!

Mais l'indice le plus probant est celui qui concerne l'acier, *Sa Majesté l'Acier* qui gouverne la Paix comme la Guerre, l'industrie légère comme l'industrie lourde, la construction des logements comme leur équipement, même s'il ne se mange pas. Selon le plan pour 1960: Russie, 68 millions de tonnes (contre 45 en 1955); Angleterre, 20; Etats-Unis, 106. Soit, par habitant: Etats-Unis, 0,66; Angleterre, 0,40; Russie, 0,31 (contre 0,20 seulement aujourd'hui). Cours donc, Russie! Mange moins et produis plus d'acier!

Pour toutes ces estimations, nous avons supposé - suivant la bonne opinion que Boulganine et Kroutchev ont de la Russie, mais aussi la mauvaise que Staline avait de l'Occident (et que le XXème Congrès a corrigé en faveur de ce dernier!) - que la **production** en Occident et la **population** en Russie ne varieraient pas au cours des cinq années à venir.

Kroutchev nous a montré l'entrée en scène d'un nouveau personnage, l'Allemagne de Bonn, qui reconstruit à un rythme rapide son industrie, avec une technique et un niveau culturel auxquels Russes et Américains peuvent tirer leur chapeau. Population: 52 millions (en comptant les 8 millions accourus de l'Est et de l'étranger). Production d'acier en 1955: presque 20 millions de tonnes. Indice par habitant: environ 0,40, comme pour l'Angleterre. Rythme de croissance semblable, non pas à au rythme lent de l'Angleterre, mais à celui rapide de la Russie! Chiffres absolus et relatifs, en quantité et en croissance, de première grandeur. Un axe industriel Etats-Unis-Allemagne l'emporterait donc en 1960 comme aujourd'hui, sur un axe Russie-Angleterre-France. Après ces champions, suit le Japon.

AVEC LES VAINCUS OU AVEC LES VAINQUEURS?

Une autre loi est que les Etats industriels battus dans la guerre se mettent à **courir** à leur tour alors que les vainqueurs vont au pas. Là où quelques-unes de ses tentacules ont été coupées, la gigantesque pieuvre du capitalisme les régénère avec une force de

croissance juvénile.

Empruntons au tableau de Kroutchev les indices de croissance de la production industrielle, en moyenne annuelle sur les cinq dernières années.

L'Amérique progresse calmement au rythme de 4,3 % par an; l'Angleterre plus calmement encore avec 3,5. La France, bien maltraitée par la guerre, est un vaincu-vainqueur: sa progression est de 6 %. L'Italie, battue militairement et mal dotée industriellement est déjà à 9,3 %. Le Japon et l'Allemagne, archi-vaincus, vont au rythme impressionnant de la Russie, soit respectivement de 15 et 12,5 % par an. A 15 % par an, on gagne en cinq ans, non pas 75 % (erreur de calcul élémentaire) mais 100 %. En effet, d'après le tableau de Kroutchev la Russie est passée de 1082 à 2049 (de 100 à 190), l'Allemagne de 117 à 213 (de 100 à 182), le Japon de 115 à 239 (de 100 à 207!). Est-ce que ce sont là les miracles du «**socialisme**»? Est-ce que ce sont les miracles que Boulganine appelle et attend du prochain plan quinquennal, avec son augmentation de 65 % - de 100 à 165 - ce qui correspond au rythme modeste de 11,5 %? Dans les plans d'avant-guerre, ce rythme oscillait entre 10,5 et 13 % (7).

Ce frein aux investissements dans l'industrie, en liaison avec la condamnation de Staline, pourrait sembler avoir un sens socialiste (le bluff propagandiste mis à part) s'il servait à élever un niveau de vie lamentable, domaine où la comparaison avec les indices occidentaux est désastreuse. Mais, en réalité, il s'agit seulement d'une part de céder à la pression prolétarienne et d'autre part, d'accuser l'infériorité militaire face à l'Ouest impérialiste.

A propos du premier point, il nous faudra, dans la partie suivante de la journée, dire quelques mots sur l'agriculture et la consommation, et souligner que, derrière leur prétendu retour à l'économie marxiste, il y a dans les discours du XXe Congrès un hommage envieux à l'économie américaine, au moderne Keynes, et, comme on peut le démontrer, au troglodyte *pré-marxiste* Malthus.

Les lois du matérialisme historique ne sont pas d'inoffensifs hochets sur la table de travail des *battilochi*; elles contraignent l'idéologie, en dépit de tous ses éditoriaux vengeurs fabriqués en série pour être écoulés dans le monde entier, à se plier à la trame de la structure sociale de base. C'est cela la **confession**; et non pas celles des accusés lors des procès des purges, dont aujourd'hui la façon bestiale avec elles avaient été extorquées est condamnée.

Société bourgeoise, congrès de style bourgeois, science économique bourgeoise. Non pas, bien sûr, au sens **classique**, mais au sens **vulgaire**, **néo-vulgaire**, **archi-vulgaire** du terme dont Marx usait avec un mépris inégalable.

(7) Les chiffres donnés pour 1950-55 diffèrent peu de ceux de 1946-55 dont nous parlons plus loin.

Dialogue avec les Morts

TROISIEME JOURNÉE: Après-midi

AGRICULTURE: PROGRESSION REDUITE

Les chiffres triomphaux des plans industriels, tant pour le dernier quinquennat que pour celui qui commence (plus modeste que le précédent, il promet 65% de croissance et non 70, même si pour 1951-55, on affirme avoir atteint davantage: 85; mais alors pourquoi ralentir?) font place à des réticences manifestes et à un ton embarrassé dès que l'on passe à l'agriculture.

Comme d'habitude, ce ne sont pas les chiffres absolus qui sont donnés, mais seulement les pourcentages de croissance par rapport à la première année des plans. Pendant le dernier quinquennat, les trois premières années ont vu une stagnation et même un recul de la production (en particulier dans les productions-clé des céréales et des textiles), tandis que les deux dernières (et surtout la dernière) ont enregistré une certaine reprise, attribuée à de savantes **mesures** alors qu'il est bien connu qu'il y a eu partout de bonnes saisons, la dernière étant même exceptionnelle.

Quoi qu'il en soit, l'augmentation réalisée **au cours du quinquennat** n'a été que de 29% pour les céréales; 9% pour le coton; 49% pour la fibre de lin. N'étant pas du genre à nous acharner sur un cadavre, nous n'ironisons pas sur les 107% du *tournesol*; la documentation pour notre *troisième journée* est si intéressante que nous demanderons à la *lumière du monde* de tourner un peu plus lentement.

Exprimée en rythme annuel, cette augmentation est beaucoup plus modeste que celle, si glorifiée, de la production industrielle qui atteignait 13,1% (au lieu des 12% prévus; alors qu'aujourd'hui on promet seulement, comme nous l'avons déjà dit, une augmentation plus modérée de 11,5%). Pour les céréales en effet, l'accroissement annuel atteint à peine 5%; pour le lin, 8% et pour le coton, 1,8%.

Encore ne faut-il pas oublier que pendant la même période, la population s'est accrue à un rythme bien supérieur à 1% si bien qu'il est permis de réduire d'autant les chiffres ci-dessus.

Voilà ce qu'a exposé Kroutchev. Et de son côté qu'a prophétisé Boulganine?

Les chiffres ne sont pas très explicites. Ils ne nous donnent pas les rythmes de l'augmentation annuelle prévue pour la période 1956-60. Mais par contre nous avons un chiffre qui est si impressionnant qu'on ne peut hésiter à le qualifier de pure propagande: on veut augmenter la production globale du secteur agricole de 70% au cours des cinq prochaines années, c'est-à-dire à un rythme de 12% par an!

S'il était vrai que le prolétariat russe dispose aujourd'hui d'autant de calories que les prolétariats anglais et américains (souligné dans l'*Unità* du 28 mars, à qui nous avons déjà cloué le bec dans le chapitre précédent à propos de la question industrielle), il serait guetté, en 1960, par l'indigestion et une épidémie de maladies de foie (record pour les protéines) en raison du déséquilibre de sa consommation...

En 1960, la récolte globale des céréales - c'est là le point le plus important - **devra** être portée à 11 milliards de pouds, chiffre qui, entre autres choses, «*permettra de satisfaire la demande croissante de pain par la population*». Cela ne vous rappelle-t-il pas le fameux mot historique: «*qu'ils mangent de la brioche*»?

Au cours du dernier quinquennat, la production zootechnique est restée stationnaire, après un recul de plusieurs années, tant pour le bétail que pour les produits qu'on en tire (les seuls chiffres encourageants concernent les cochons: mais ne plaisantons pas!). Eh bien, on compte la **doubler** au cours du nouveau plan.

Pour permettre cette mirifique augmentation du cheptel (et de la qualité des repas du prolétaire russe!), il est question de défricher de vastes terres encore vierges pour les cultures fourragères, et en particulier le maïs qui représenterait 4 milliards de pouds sur les 11 milliards prévus (soit 1.600 sur 1.800 millions de quintaux). Malheureusement, c'était déjà **l'objectif assigné au Vème plan** qui a été complètement raté! Donc, même si en 1960 l'augmentation de 70% promise était atteinte, on serait toujours fondé à rapporter ce chiffre, non à une période de cinq ans, mais de dix: l'accroissement annuel ne serait plus alors que de 5,5%. Mais il n'y a pas grand risque à prévoir que la campagne russe va rester sourde à l'ordre de se mettre à courir.

Les plans d'avant-guerre s'en étaient tenus à la modeste prévision d'une augmentation de 1,4% par an. Le Cinquième Plan avait promis 8,5%! Ce n'était que du *bluff*!

LA BRULANTE QUESTION AGRAIRE

Notre école a toujours présenté la théorie de la question agraire comme la véritable clé de voûte de la géniale construction de Marx: nous nous sommes efforcés de démontrer notre fidélité à la lettre sur cette question aux formulations classiques de Marx; et de démontrer que Lénine, avec une parfaite orthodoxie – et **zéro** innovation –, considérait que cette théorie, thèses par thèses, était à la base de la perspective historique et sociale en Russie dans toutes ses phases.

Le magnifique effort scientifique de Marx dans le domaine de la question agraire a pour couronnement une thèse historique de première importance:

La forme capitaliste de production a permis le formidable acquis de faciliter la consommation des produits manufacturés les plus variés par l'homme; par contre elle a rendu relativement plus difficile la consommation des denrées alimentaires et des produits de l'agriculture.

Dans la civilisation mercantile et bourgeoise moderne, les hommes ont beaucoup de fer, mais peu de pain: d'où le cri du grand agitateur Blanqui invitant les prolétaires à renverser cette condamnation: *qui a du fer a du pain!* A la condition de savoir empoigner le métal magique dans la guerre de classe au lieu de le travailler à l'atelier. Marx et Lénine n'ont pas renié, mais élevé au niveau d'une science de la Révolution et de la Dictature de classe, ce généreux sentiment de révolte désespérée.

Les données fournies par les orateurs eux-mêmes du XXème congrès, lues selon ce marxisme qu'ils ont à jamais oublié, les situent à l'intérieur des frontières de la civilisation bourgeoise;

Marx a développé sa brillante théorie en construisant *le modèle ternaire* de la société bourgeoise (qui n'est pas *bi-classiste*!) que Lénine a adopté et défendu à chaque pas; seuls des imbéciles pourraient être embarrassés de ce que Marx ait fait sa découverte en étudiant la société anglaise du milieu du XIXème siècle qui semblait définitivement libérée de la prolifération de formes rurales impures, héritées de la féodalité, alors que Lénine l'a appliquée de façon plus que géniale à la Russie du XXème siècle où l'on butait à tout moment sur les obstacles d'un moyen-âge attardé.

Le propriétaire foncier a le monopole légal de l'accès à la terre et il touche la **rente**. *L'entrepreneur capitaliste* a celui des moyens de production (capital courant) aussi bien dans l'agriculture considérée comme industrie que dans l'industrie proprement dite et il touche le **profit**; *le travailleur salarié* (aussi bien agricole qu'industriel), privé de terre et de capital, n'a que sa force de travail et il perçoit le **salaire**.

Tous les pays bourgeois modernes fourmillent de formes *impures* qui échappent à ces trois types du *modèle*. Par exemple, le fermier et le métayer sont des types hybrides du deuxième et du troisième types: ils

fournissent le capital d'exploitation et le travail personnel, et ils touchent, en nature ou en monnaie, un revenu cumulant profit et salaire. Le paysan propriétaire est un hybride des 3 types: il a la propriété de la terre, le capital d'exploitation et la force de travail: il devrait recevoir à la fois rente, profit et salaire. Le bilan de ces formes mixtes montre pourtant que leurs représentants sont non pas au-dessus, mais bien au-dessous des salariés.

Dans la société pleinement bourgeoise, ceux-ci les dépassent de mille coudées parce qu'ils sont **les seuls** à avoir la puissance *magique*, que leur a découvert Marx, de faire sauter l'enveloppe de cette société. Les types hybrides, au contraire, sont rivés sans espoir à la conservation aujourd'hui, à la contre-révolution demain. Marx et Lénine savaient, sans que cela ne trouble en rien la magnifique construction doctrinale et le programmatique du Parti Communiste, que ces couches paysannes ont joué un grand rôle révolutionnaire dans les sociétés *pré-bourgeoises* et dans les périodes de *transition* au capitalisme - mais pas au-delà.

LA SOCIÉTÉ RURALE EN RUSSIE

Décrivons donc brièvement la société rurale de la Russie d'aujourd'hui selon ces caractères inébranlables (pour une répétition plus complète des positions marxistes de parti, nous renvoyons le lecteur à nos études sur la «question agraire» et sur la Russie et sa révolution, parues sur *Il Programma Comunista*) (8).

Le rôle du propriétaire foncier serait passé à l'Etat, de même que celui de l'entrepreneur capitaliste. Toute la population des campagnes serait-elle alors constituée de travailleurs salariés?

Cela ne peut être le cas, au mieux, que de la minorité, encore restreinte, qui travaille dans les sovkhozes, entreprises agricoles collectives à gestion étatique.

Il reste aussi une petite (?) minorité répartie dans les antiques formes petites bourgeoises paysannes impures, sans parler de la survivance de formes encore plus archaïques qui échappent aux statistiques pour des raisons trop longues à développer.

La plus grosse partie de la population paysanne se trouve dans les kolkhozes. Le kolkhozien présente une double figure dans la mesure où il travaille dans l'entreprise collective kolkhozienne, de grande dimension, et dans sa propre petite entreprise familiale.

Confrontons ces deux moments avec le *modèle ternaire* classique.

La propriété de la terre revient à l'Etat. Le kolkhozien ne serait donc propriétaire ni à titre collectif, ni à titre individuel. Il faut cependant remarquer, comme nous l'avons exposé dans la réunion de Gênes de notre mouvement, que dans le domaine économique, cela n'a pas de sens de distinguer la **propriété** de la **jouissance** concrète. Le kolkhoze est en tant qu'entreprise

(8) Pour un rappel plus détaillé des vues de notre école et de notre parti sur la question agraire voir les articles parus dans *Programma Comunista*, décembre-janvier 1953, et du n° 1 à 12 (janvier à juillet 1954).

collective, le véritable propriétaire du sol, puisqu'il vend ses produits à l'Etat et qu'il ne lui paie pas de loyer pour la terre. De même, le kolkhozien est propriétaire de son champ, puisqu'il en consomme ou en vend les produits sans payer de loyer ni au kolkhoze, ni à l'Etat.

Mais même en renonçant à cette position et en admettant la thèse de la «propriété étatique de la terre», il n'en resterait pas moins qu'après comme avant le XXème Congrès, la maison d'habitation de la famille kolkhozienne (**fondée sur l'héritage**), est donnée en **propriété** véritable.

Voir *Les problèmes économiques* de Staline en réponse à Notkine, et la Constitution de 1936 de l'URSS; voir aussi les promesses des orateurs du récent Congrès (9) d'augmenter le nombre des habitations rurales en autorisant la constitution de mutuelles foncières, semblables sur ce point aux mutuelles occidentales et au lourd système américain des *mortgages*. Nous pouvons prévoir que la «lutte émulative» ait sous peu comme effet une extension de ce système aux villes, où les salariés industriels pourraient bien devenir **propriétaires** de leur logement.

Il est donc indiscutable que le kolkhozien se présente tout d'abord sous l'aspect d'un **propriétaire foncier**.

Il a, en second lieu, l'aspect d'un **capitaliste**. Nous ne voyons pas que, sur ce point, le XXème Congrès ait démenti Staline. Le kolkhoze dispose en effet d'un capital d'instruments agraires et de matières premières diverses qui est **propriété d'entreprise, et non d'Etat**. Seules les grandes machines appartiennent à l'Etat, et les kolkhozes doivent lui en payer la location. En ce qui concerne le kolkhozien individuel le **capital d'exercice** (animaux, instruments agricoles, semences) lui **appartient** en propre. S'il est propriétaire du capital d'exercice agricole, cela signifie qu'il est un **entrepreneur** et qu'il touche un **profit**, tout comme le fermier occidental.

Le kolkhozien a en troisième lieu l'aspect d'un **salarié**. Il l'est quand il quitte son lopin de terre pour faire des journées au kolkhoze. Ce dernier porte à son crédit les heures de travail effectuées et les lui paie au moment où l'entreprise répartit son produit brut entre ses membres selon les normes en vigueur.

Pourquoi donc le kolkhozien, c'est-à-dire le paysan russe (admettons, pour simplifier, que les travailleurs des sovkhoses sont compensés par ceux des terres qui n'ont même pas atteint le niveau du kolkhoze) devrait-il donc être différent des paysans des autres pays, petits bourgeois jusqu'à la moelle?

Quel sens cela a-t-il de parler de **propriété socialiste**, pour le kolkhoze comme un tout ou pour la famille kolkhozienne? Cela a encore moins de sens que pour les entreprises industrielles de l'Etat: en ce qui concerne l'industrie, notre objection porte sur la forme **salaire** pour la production, et sur la forme **marché** pour la distribution, et la seule expression marxiste qui convienne est celle de **capitalisme d'Etat**.

Dans l'agriculture, nous ne sommes à l'«échelon» capitalisme d'Etat que pour les sovkhoses; la forme du kolkhoze, elle, n'est que semi-capitaliste,

parce que seul son aspect coopératif est capitaliste, mais en tant qu'associatif, pas encore étatique; dans son aspect familial, se mêlent des formes de capitalisme privé et des «formes impures», hybrides de rente foncière, de profit du capital d'exercice et de travail individuel.

Le XXème Congrès a-t-il trouvé quelque chose à redire à cela? A-t-il là aussi *annulé* les positions de Staline?

UNE INFORMATION AMERICAINE

Le 21 mars 1956 (le XXème Congrès s'était terminé le 25 février), l'*Associated Press* communiquait de Moscou une information dont nous n'avons pas trouvé confirmation de source soviétique, mais que nous reproduisons mot pour mot:

«Les Rouges administrent une pilule amère aux paysans – Le Kremlin s'est désormais engagé dans la phase décisive de la guerre qu'il mène depuis 29 ans contre la paysannerie soviétique.

Son objectif est de transformer toute la population rurale soviétique en travailleurs sans terre devenant des salariés de l'Etat.

Le gouvernement soviétique a publié une nouvelle série de directives pour les collectivités agricoles. Certaines d'entre elles, les plus importantes, sont des instructions pour réduire sévèrement les dimensions des champs et des maisons privées appartenant aux paysans kolkhoziens et à limiter (et éventuellement à abolir) les droits des paysans à posséder un capital d'exercice privé.

Les paysans des kolkhozes et leurs familles forment la grande majorité de la population agricole soviétique: avec leurs familles ils constituent environ la moitié de la population totale.

A l'heure actuelle la plus grande partie du pays est cultivée par les kolkhoziens. La distribution des produits des terres kolkhoziennes est strictement contrôlée par l'Etat.

Un pourcentage important des kolkhoziens ne pourrait pas vivre avec ce qui leur revient en contrepartie de leur travail sur les terres collectives, et assure son existence en cultivant des lopins de terre individuels avec un petit capital d'exercice privé qui souvent consiste en une vache, un porc et quelques poules.

Les nouvelles directives communistes tendent à réduire de façon draconienne ces lopins individuels et à éliminer le capital d'exercice privé. Le but est de contraindre les paysans, soit à travailler uniquement sur les terres collectives, et donc à tomber entièrement sous la dépendance de l'Etat, soit à abandonner la campagne pour aller travailler dans les usines.

C'est une pilule amère pour les paysans russes.

En dernière analyse, le Kremlin pourrait se préparer à recourir à la force brute pour mener son plan à terme, comme l'avait fait Joseph Staline à l'époque de la

(9) Ainsi qu'à la réponse de Staline à Notkin (*Problèmes économiques du Socialisme en U.R.S.S.*) et à la Constitution de 1936 de l'U.R.S.S.

collectivisation des petites entreprises agricoles, quand des millions de paysans dont le blé avait été confisqué moururent de faim, jusqu'à ce que toute la classe paysanne soit soumise.

Mais cette fois, le gouvernement n'aura probablement pas besoin d'utiliser la force».

Cette information entraîne deux questions difficiles:

La collectivisation générale de l'agriculture par l'Etat fait-elle partie des plans du gouvernement soviétique? Si oui, un tel plan aurait-il quelque chance de succès?

Dans le cas peu probable d'une réponse affirmative à ces deux questions, il s'en poserait une troisième: une telle transformation économique serait-elle de nature socialiste?

Nous répondrons, à l'évidence, par la négative aux trois questions.

LES «CISEAUX» DES PRIX

Il en a été dit assez au XXème Congrès pour établir sans l'ombre d'un doute que la question des rapports entre l'industrie et l'agriculture est inquiétante et que son avenir est très sombre.

Bien que de nombreux orateurs se soient plaint que les coûts de production industrielle soient trop élevés par rapport à ceux des pays bourgeois, il est cependant indéniable que les prix des objets manufacturés de consommation – anormalement élevés en 1924, lorsque Trotsky déplorait le grave désordre et le faible rendement de la production industrielle – sont en baisse; et c'est ce qui autorise les affirmations, à l'évidence exagérées, selon lesquelles le niveau de vie moyen et celui des ouvriers urbains, connaît une certaine amélioration. Par contre, le prix des produits alimentaires vendus au détail par les magasins d'Etat n'a pu être maintenu suffisamment bas que grâce à un important sacrifice budgétaire.

C'est pourquoi il apparaît aujourd'hui deux propositions: en finir avec la réduction des prix du commerce de détail; augmenter, comme cela a déjà fait, les prix de gros auxquels l'Etat achète les produits aux entreprises kolkhoziennes. Alors que l'on s'inquiète du prix trop élevé des produits distribués par le réseau des sovkhozes, il a été décidé que le troisième type d'institutions agricoles, les Stations de Machines appartenant à l'Etat, devront devenir économiquement autonomes, c'est-à-dire vivre de la location saisonnière des grosses machines agricoles aux kolkhozes.

Tout ceci évidemment ne peut que retomber sur l'économie d'Etat et sur ses dépendants, les salariés de la ville et de la campagne, et ne se concilie guère avec la perspective d'une augmentation du salaire réel moyen.

Dans cette impasse, le seul qui, en général, peut s'en sortir, comme consommateur – et comme épargnant, et peut-être comme accumulateur (**l'accumulation ne meurt qu'avec l'abolition du droit d'épargne; et ce n'est qu'avec cette abolition que naît le socialisme!**) – c'est le membre du kolkhoze qui ajoute au revenu de son travail, la consommation directe des produits de sa petite exploi-

tation familiale.

Pourtant on n'a entendu personne au Congrès préférer des menaces envers les kolkhoziens et leur attachement croissant à la possession des terres. Au contraire, on a parlé avec insistance non seulement de l'amélioration de l'habitat rural, mais aussi de l'augmentation (et non de la **réduction**, contrairement à l'information américaine) du cheptel et d'autres réserves privées. Les kolkhozes ont été vivement encouragés à augmenter la quantité des produits et les rendements globaux pour les cultures et pour l'élevage, et ceci en citant, comme à l'habitude, de bons exemples aussi *émulatifs* que sporadiques.

La transformation draconienne de tous les kolkhozes en sovkhozes ne semble donc pas prévue par les milieux officiels. Nous trouvons seulement l'information selon laquelle les sovkhozes se sont beaucoup développés et qu'ils exploitaient 24,5 millions d'hectares en 1955 contre 14,5 millions deux ans auparavant. Mais il n'est pas possible de dire que la différence aurait été enlevée aux kolkhozes, étant donné la superficie encore plus grande des terres qui auraient été nouvellement mises en culture, et l'absence d'une véritable statistique de la population et de la répartition des terres, dont les données sont contradictoires, et dont l'analyse ne peut être menée aujourd'hui.

Les chiffres indiqués concernent les surfaces **ensemencées**. Au cours des deux premiers plans quinquennaux, les sovkhozes se sont grandement étendus; ensuite, les kolkhozes l'ont emporté de beaucoup. En 1935, les surfaces ensemencées par les sovkhozes atteignaient déjà 10 millions d'hectares, c'est-à-dire presque autant qu'en 1953, dix-huit ans plus tard. Mais d'autres sources soviétiques donnent le chiffre de 8 millions et demi d'hectares en 1938.

C'est donc la forme kolkhoze qui a triomphé en Russie. Pourtant le bond annoncé des sovkhozes en 1953-1955 est notable. Pourquoi alors rien n'est dit sur l'objectif de leur extension pour 1960? Veut-on aller ou non vers un capitalisme d'Etat à la campagne? En 1938, les kolkhozes avaient déjà plus de 500 millions d'hectares, dont presque **200 millions** étaient ensemencés, et l'économie agraire d'Etat était très largement minoritaire. Selon les données de la F.A.O., les surfaces cultivées en Russie se seraient élevées en 1947 à 225 millions d'hectares; le chiffre est aujourd'hui bien supérieur, mais le fait essentiel est que le système du kolkhoze continue à prédominer nettement.

Lors de la campagne 1938-39, l'Etat industriel acheta 88 % de son blé aux kolkhozes, 11 % à ses sovkhozes et 0,2 % à des entreprises individuelles. Cette quantité globale représentait, selon Staline, 40% de toute la production.

Données historiques de la surface ensemencée: 1913, 105 millions d'hectares et en 1941, 137 millions d'hectares, dont, respectivement, 94 et 102 millions pour les céréales. Kroutchev a reconnu que la surface ensemencée était la même en 1950 (102,9 millions); elle s'est élevée à 126,4 en 1955.

Grâce à l'amélioration des rendements, la récolte totale des céréales est passée de 800 millions de quintaux en 1913 à 1.200 millions en 1937 (cf. *La Coltura*

sovietica, Einaudi, n° 1, juillet 1945).

Elle s'est donc accrue d'une fois et demie en 24 ans, ce qui représente une augmentation annuelle d'à peine 1,5 %, c'est-à-dire du même ordre de grandeur que celle de la population!

Si en 1960 les 1.800 millions de quintaux de céréales promis sont vraiment atteints, cela signifie qu'aujourd'hui on n'en est encore qu'à 1.050 millions environ: où est donc «l'avancée»? Rappelons simplement que «l'Objectif de Staline», avant que la guerre ne ravageât les greniers russes, était d'atteindre une production de 8 milliards de pouds (soit environ 1.300 millions de quintaux). En fait d'avancée, nous voilà en nette régression!

Le travailleur russe d'aujourd'hui a à manger grâce à un seul fait historique - imputable pour moitié à la révolution bourgeoise et pour moitié à des éléments **sous-bourgeois** - que nous laissons à Pavlovsky, auteur des écrits cités, le soin de dire: «*L'industrialisation a eu cet effet certain que l'agriculture de l'Union soviétique n'est plus contrainte par l'absence de demande intérieure à vendre ses produits sur le marché mondial, avec des prix d'achat au producteur extrêmement bas*». L'industrialisation... et le rideau de fer!

L'ouvrier russe a fait la révolution, mais il paie le pain plus cher que le capitaliste étranger.

Il n'en reste pas moins (cf. «*Dialogue avec Staline*») que la formation de marchés nationaux est, dans les économies asiatico-féodales, une authentique **révolution**.

ANTITHESE INSOLUBLE

La «politique agraire» du régime de Moscou va-t-elle prendre la voie du grand capitalisme ou celle du petit sous-capitalisme? Cette incertitude traduit à nos yeux l'impossibilité, pour une forme de société complètement mercantile et bourgeoise, de sortir de la contradiction entre agriculture et industrie. Dans la présentation résolue de Mikoyan, c'est le remède petit-bourgeois et non pas le totalitarisme audacieux et «ricardien» d'entreprises de salariés à la campagne annoncé par l'*Associated Press*, qui a semblé prévaloir. A son époque, Ricardo voulait en effet que l'Etat capitaliste confisque toute la rente foncière en réduisant la société bourgeoise à un modèle **binnaire**: entrepreneurs et salariés. Marx a démontré de manière prophétique, outre que cela n'aurait pas constitué une victoire pour le prolétariat qui aurait continué à supporter tout le poids de la nouvelle société, qu'il s'agissait d'une utopie dans le cadre du capitalisme mercantile: aucun code bourgeois n'a en effet jamais aboli le droit de posséder la terre, et le droit soviétique pas davantage. Sur la base de la même doctrine, nous affirmons qu'il ne pourra pas sortir de la forme kolkhozienne dans laquelle une fraction considérable de la terre - et avec elle le capital qui y est investi - reste morcelée.

Les paroles de Mikoyan sont les suivantes: «*La principale tâche (lire: après la mort de Staline) consistait à liquider le retard dans l'agriculture, à éliminer le déséquilibre existant entre le développement de*

l'agriculture et celui de l'industrie, déséquilibre particulièrement dangereux pour notre pays et dont l'accentuation ultérieure serait un obstacle sérieux à notre développement».

Que faire alors? «*Cette tâche a été remplie par une série de mesures telles que l'élévation de l'intérêt matériel des kolkhoziens, et le défrichement de terres vierges et incultes. En deux ans, 33 millions d'hectares de nouvelles terres ont été mises en culture. Pouvions-nous rêver à une telle chose dans le passé?*»

Ce à quoi que ces messieurs ne peuvent même pas **rêver**, c'est à résoudre la contradiction insoluble existant entre l'industrie et l'agriculture, tout en maintenant entre ces deux domaines le lien mercantile.

Mikoyan se reconforte en comparant avec l'Amérique où le gouvernement résout son problème agraire, non pas en défrichant des terres nouvelles, mais en enlevant 10 millions d'hectares à la culture parce qu'on y produit trop de denrées. Il en déduit que la faute incombe là-bas aux contradictions incurables du capitalisme. Mais du point de vue marxiste, cette explication vaut également pour la Russie: qui gagnera la course *émulative*, celui qui sème le plus ou celui qui sème le moins? Lorsque Mikoyan rompt une lance en faveur de la cause de l'émulation dans ces termes catégoriques: «*Nous, citoyens soviétiques et aussi le peuple américain, nous acceptons avec plaisir cette émulation*», n'est-ce pas pure rhétorique?

REVOLUTION ASINESQUE

L'*Unità* du 10 avril 1956 nous informe de l'appel du XXème Congrès aux kolkhozes les invitant à **doubler** (sic!) la production agricole en **trois** et même en **deux** ans - et pour l'Ukraine, fertile à volonté, en seulement **un** an. Voilà ce qu'est la *planification scientifique*, après une cuite «émulative» au whisky! Quelle est la prévision sur le *rythme* à observer, dont nous avons vu qu'il était dans les faits rivé au maximum de 1,5 % par an? Si au lieu d'augmenter de 70 % en 5 ans, il a été prévu, à la suite de longs calculs, que la production agricole doit doubler en 3 ans? Cela signifie que le rythme annuel d'augmentation sera de 26 %. Si c'est sur deux ans, le rythme devrait monter à 42 %! Et il est clair que sur un an l'accroissement devrait être de 100 %. Si une *programmation* existe, comment un «appel» peut-il quadrupler le rythme qu'elle a **prévu**? Et multiplier par **douze** celui du démesuré VIème Plan?

Il serait ensuite hors de doute qu'en 1956 la production de **viande** aura doublé. Nous pouvons seulement en conclure que la consommation de whisky a quadruplé (il serait peu... émulateur de parler de la vulgaire *vodka*). Si l'on veut deux fois plus de viande, il faut doubler le patrimoine zootechnique national. C'est faisable pour les lapins et les rats, mais même pas pour les porcs. Quant aux *bovins*, ils comprennent les taureaux, les boeufs, les veaux et les génisses, et naturellement les vaches. Or une vache met presque un an à faire un veau et produit du lait pendant presque autant de temps. Celui qui veut augmenter la quantité de bétail pendant ce temps ne peut même rêver d'aller contre ces limites naturelles. Le

recours à la fécondation artificielle ne permet pas de faire gagner beaucoup de temps. Pour ne pas fatiguer le lecteur par des calculs, nous nous contenterons de relever que le meilleur zootechnicien du monde n'a pas beaucoup de moyens pour produire deux fois plus de viande: i ou acheter du bétail à l'étranger ou **manger les animaux d'élevage** ... et voir le cheptel se réduire de 100 %!

La Hollande est un pays d'élevage de premier plan. En 1938, elle possédait 2.817.000 têtes de bétail. Les Allemands s'en emparèrent d'une bonne partie et en 1948, son cheptel ne se montait plus qu'à 2.222.000. En 1953, elle avait de nouveau porté celui-ci à 2.930.000, ce qui est, pensons-nous, un record technique imbattable: cela donne une augmentation de 31 % en 4 ans, soit **7 %** par an.

Comment expliquer les énormes mensonges des 26, 42 ou 100 % d'augmentation du cheptel qui sont diffusés à une vitesse supersonique par l'*Unità*? Sans plaisanter sur le miracle du doublement en un an du nombre des ânes... en Italie, objectif que se fixent ces feuilles de chou tout en cancanant sur l'avènement en Moscovie d'une «révolution culturelle»! On l'a compris: par l'*émulation* dans la digne compétition avec les âneries *yankees*!

L'appel aux kolkhoziens pourrait être du type de la nouvelle lancée par l'*Associated Press*. La quantité de bétail russe n'est pas de beaucoup inférieure à celle du bétail hollandais et sont en lice les fameuses **protéines** de l'*Unità*. Il s'agit peut-être de menacer le paysan russe, afin qu'il ne mange pas, dans son très bourgeois *sacro-saint domicile*, la viande qui n'arrive pas au prolétaire des usines? Alors Il pourrait être possible qu'en un an l'ouvrier, qui n'a aucun «lives-tock» ni aucune réserve alimentaire, reçoive une quantité double de viande. Que déduire de cela? Des conclusions immenses!

Selon Staline et contrairement à Iarotchenko, la propriété paysanne individuelle engendre, dans la *forme* hybride du kolkhoze, des **rapports de production** et donc **de classes**. Le prolétariat salarié des entreprises comme des *sovkhoses* – auxquels, apprenons-nous, aurait été étendu le droit de posséder de petits jardins privés – est la classe exploitée non seulement par l'Etat, mais par une paysannerie privilégiée. Alors qu'elle a faim, comme nous le savons, non de **viande** mais de **pain**, elle ne peut plus envoyer dans les campagnes les bataillons armés d'approvisionnement comme à l'époque historique glorieuse des grandes années – y compris de Staline!

Aujourd'hui que l'on renie la **dictature**, ces bataillons seraient un objet de scandale; en effet un Nenni ne pourrait plus **ânonner** qu'il s'agit de «liquider le communisme de guerre» afin d'introduire une démocratie constitutionnelle et soumettre l'Etat et plus encore le **parti** à une magistrature en **robe**!

Ce qui s'installe donc devant «l'émulation» mondiale, c'est une basse démocratie rurale, mesquine et vulgaire, qui fait montre de sa servitude à l'égard du grand capitalisme international et qui lui vend la peau de l'héroïque classe ouvrière russe et mondiale, poignardée dans le dos de façon pire encore qu'en 1914, par les dirigeants syndicaux et parlementaires qui ont

prospéré sur sa démoralisation. L'heure n'est pas encore venue de mettre fin à la carrière de cette clique en la noyant dans la fange où elle se vautre: ce plaisir reviendra à la génération naissante.

QU'EN PENSAIT STALINE?

Staline était résolument pour la conservation de la forme kolkhozienne dans l'agriculture et dans son texte il condamnait toutes les propositions de «réformes» de ce système. Les camarades Sanina et Vensger avaient demandé que l'on «*exproprie le kolkhoze*», c'est-à-dire qu'on déclare la propriété kolkhozienne propriété «*de tout le peuple*», «*à l'exemple de ce qui avait été fait à l'époque pour la propriété capitaliste*» (lire: industrielle). Staline est net: cette proposition est absolument erronée, indiscutablement inacceptable.

Cette proposition serait celle de l'information de l'*Associated Press*, mais répétons-le, rien n'indique en réalité que le XXème Congrès ait donné raison à ces deux camarades contre le *quos ego* de Staline.

Les arguments de Staline étaient pourtant remarquables: la propriété kolkhozienne est une propriété **socialiste** (voir plus haut) et nous ne pouvons nullement agir envers elle comme envers la propriété capitaliste. Et il ajoutait: le fait que la propriété kolkhozienne ne soit pas la propriété de tout le peuple, n'implique pas du tout qu'elle ne soit pas une propriété socialiste. Evidemment, puisque nous sommes dans le régime du Grand Prêtre qui laisse sur tout ce qu'il touche l'empreinte du «socialisme»! L'usine, propriété de l'Etat, le territoire du kolkhoze et ses installations, les lopins de terre des paysans et leurs maigres réserves sont propriété, oui, mais avec l'estampille du socialisme. Et nous qui avons toujours cru que socialisme signifiait propriété de personne, système de non-propriété!

Pour combattre l'idée d'une étatisation du kolkhoze, Staline, en se permettant de citer Engels, pontifiait donc sur le passage de la propriété de groupes et de personnes à l'Etat qui n'est pas la meilleure forme de socialisation! Et il ose l'expliquer avec l'argument que l'Etat est voué au dépérissement! Dans le premier *Dialogue*, nous avons montré que cette même critique d'Engels contre l'étatisation (celle que Bismarck imposait alors aux chemins de fer) démontre que les formules de transfert de la propriété à la **Nation**, au **Peuple** et même à la **Société** (formule pourtant meilleure) n'ont rien à voir avec le programme du socialisme. Du point de vue marxiste, on aurait pu parler de la «propriété» de l'Etat de classe, du Prolétariat dominant et exerçant la dictature. Mais disparaîtront en même temps: Classes divisées – Etat politique et Dictature – Propriété, quelle qu'elle soit.

Selon le XXème Congrès, ces formules de Staline sont-elles satisfaisantes? Sans aucun doute; tout au plus apparaîtront de nouvelles formules, encore plus pro-capitalistes.

«EMULATION» ANTI-MARXISME

Staline avait consacré un des chapitres les plus

longs et les plus vifs de ses «*Problèmes économiques*» à la critique de L.D. Iarotchenko. Celui-ci s'étant offert à compiler le Traité d'Économie politique dont la publication avait été décidée, il lui avait refusé son accord avec sa grossièreté habituelle. La presse non-soviétique raconte maintenant qu'après le XXème Congrès, ce Iarotchenko a relevé la tête. Mais la *Pravda* l'aurait averti qu'il ne suffisait pas de prendre part au chœur des insultes contre Staline pour récolter des applaudissements. Elle aurait taxé les déclarations anti-marxistes de Iarotchenko de «*provocations dirigées contre le Parti*» et rappelé que Staline l'avait accusé de suivre les idées économiques de Boukharine que Lénine avait condamnées.

Nous ne prendrons certainement pour arbitre ou juge de touche ni Staline, ni le rédacteur de la *Pravda* d'aujourd'hui ou d'hier: pour chaque sentence émise par eux, il y a moins quatre falsifications.

La condamnation de Boukharine par Lénine à propos de la théorie de l'économie russe et du nouveau programme du parti bolchevik remonte à 1919; elle se trouve dans un texte d'un intérêt exceptionnel que nous utiliserons à fond dans l'exposé complet du travail sur la Russie en cours de publication (10). Plus tard, en 1934, Staline exécuta Boukharine, c'est entendu; mais entre l'année 1919 et l'année 1934, Boukharine fut le «grand économiste» de Staline quand, après la mort de Lénine, se posa la question de garrotter par les méthodes habituelles les Trotsky, Zinoviev, Kamenev et autres économistes marxistes de valeur. Lorsque Boukharine - qui ne le leur cédait en rien - ouvrit les yeux sur la ruine théorique et politique du parti, il fut assassiné à son tour et répudié comme marxiste.

Le nom de Boukharine ne peut donc clouer le bec à personne; les morts et les vivants devraient d'abord se regarder un peu eux-mêmes, comme le dit un dicton méridional, avant de se servir de ce nom comme d'un symbole de dégénérescence théorique. Ce n'est pas de cette façon qu'il faut départager Staline et Iarotchenko et, si les nouvelles sont exactes, ce dernier et la *Pravda* style XXème Congrès.

Quelle était donc la position de Iarotchenko? Aussi convaincu que Staline que la société russe était la pure image du socialisme, il prétendait qu'on ne devait plus parler d'économie politique, même marxiste, puisqu'il n'existe qu'une seule économie politique, celle qui s'applique au capitalisme. Aujourd'hui, disait-il, nous n'avons plus besoin que d'une science de la «planification rationnelle», ou quelque chose de ce genre. Dans le même ordre d'idées, il soutenait également qu'on ne devait plus parler, en Russie, de *forces productives* qui entraînent en contradiction *avec les rapports de production* ou les formes de propriété, et qu'il s'agissait seulement de l'existence et de la présence des *premières*, les seconds n'existant plus!

Staline rétorquait à juste titre qu'il existait toujours en Russie des rapports de production «entre les hommes», et non pas des problèmes concernant uniquement les «choses», ceci ne devant arriver qu'après la totale disparition des classes sociales: c'est **seulement alors** que les hommes ne seront

plus esclaves des lois économiques et qu'ils contrôleront de façon rationnelle la production et la distribution. Les rapports de production sont les **formes de propriété**; en Russie, c'est la propriété étatique des usines et – justement – la propriété des kolkhozes et des kolkhoziens.

C'était une grande ânerie de la part de Iarotchenko de ne pas voir un «rapport de production» dans le salaire donné au travailleur industriel contre son temps de travail, ou dans l'achat d'une vache par le kolkhozien grâce à la vente des produits de son sol ou au salaire reçu dans le kolkhoze.

Mais Staline avait tort de dire que les lois de l'économie politique marxiste qui décrivent le capitalisme mercantile et le système du salarial, continueront concrètement à exister dans une société **socialiste**.

Il est facile de résoudre cette creuse discussion. **Tous les deux** avaient tort, si on remet d'aplomb la véritable thèse marxiste: la société russe est une société de classes, mercantile et capitaliste, régie par les lois de l'économie marxiste relatives au mode de production capitaliste et dont Marx a le premier démontré qu'elles n'étaient «*pas éternelles comme les lois physiques, mais destinées au contraire à disparaître*». Il est alors facile d'identifier en Russie en même temps que les forces productives, les rapports de production ou formes de propriété avec lesquels celles-ci entrent fièrement en contradiction. On n'y trouve plus par contre cette prétendue «construction» du socialisme à laquelle croyaient aussi bien Staline que Iarotchenko.

Sans doute poussé par son subconscient marxiste, Staline s'efforçait dans cet étrange débat de soutenir que la bourgeoisie elle-même, consciente des lois économiques, construisait le capitalisme industriel dans sa révolution, contribuant ainsi (y compris en soutenant contre Iarotchenko une thèse concrète exacte), à la terrible confusion doctrinale qui pèsera sur sa mémoire plus encore que tous les assassinats qu'il a commis, et dont jamais les survivants de son entourage ne pourront se débarrasser.

LENINE ET BOUKHARINE

Lénine fut plus d'une fois féroce à l'égard de Boukharine, et à des moments cruciaux pour la Russie et le Parti. Mais alors l'atmosphère était différente, on était entre marxistes éprouvés; aussi ces discussions ont-elles laissé une trace valable et encore aujourd'hui précieuse, et pour notre sujet, «actuelle», pour utiliser ce mot antipathique.

Boukharine avait préparé pour le VIIIème Congrès du P.C.R. (b) du 19 mars 1919 le rapport sur le programme. Rapporteur avec lui au nom de la commission, Lénine critiqua son projet.

(10) Cf.: «*Russia e rivoluzione nella teoria marxista*» du n° 21 de nov. 1954 jusqu'au n° 8 de mai 1955 de «*Il Programma Comunista*». «*Struttura economica e sociale della Russia d'oggi*».

A VOUS, LENINISTES !

Sous l'impression des deux gigantesques faits de l'époque qui étaient l'extension au monde entier de la phase impérialiste et l'avènement en Russie de la pleine dictature du prolétariat, Boukharine avait présenté la lutte que devait mener le parti révolutionnaire comme devant être exclusivement dirigée contre la forme avancée du capitalisme. Décrivant la structure de ce dernier, son processus de développement et sa chute selon les critères de la seule phase monopoliste, il passait complètement sous silence le «vieux capitalisme» concurrentiel et libéral.

La rectification théorique de Lénine à cette occasion constitue un véritable modèle de force théorique et de réalisme:

«Ne vous emballez pas, Boukharine!» – fut contraint d'avertir le maître. C'est pourquoi Staline, parasite idéologique, traitera bien des années plus tard Iarotchenko de boukharinien qui s'empresse de tenir des raisonnements de plein communisme alors que selon lui la Russie n'en était encore qu'au **socialisme**: «Ne vous emballez pas, Iarotchenko!»

Tout d'abord, Lénine clarifie un point auquel nous tenons beaucoup: le capitalisme est toujours le même; **l'impérialisme** n'est pas un nouveau type de forme sociale, mais seulement une **superstructure** du capitalisme.

Traduisez: l'impérialisme est une nouvelle forme **politique**, basée sur l'agression et la guerre, du **même mode de production, le capitalisme**, qui reste inchangé.

Puis, à propos de la Russie, il explique à Boukharine qu'elle n'est pas encore au capitalisme pleinement monopoliste et impérialiste et qu'il faut se coltiner le capitalisme élémentaire et concurrentiel, et même **souhaiter son avènement**. Quelle vigueur révolutionnaire dans ce diagnostic, qui sera encore plus impitoyable dans son discours fondamental de 1921 sur l'impôt en nature, autre pierre miliare du grand cours historique et de notre étude! Quand Staline, singeant Lénine, dit à Iarotchenko, non pas que l'on a finalement atteint, au moins pour l'industrie, le stade de la phase impérialiste du capitalisme que Boukharine voyait 35 ans auparavant, mais le plein **socialisme**, ils font vomir tous les deux.

Nous avons déjà renvoyé cette analyse complète à d'autres études, mais certaines citations ont une telle force contre les impudents qui ont osé qualifié de retour à Lénine les sales positions du XXème Congrès, qu'il faut absolument les rappeler ici:

«Le capitalisme monopoliste n'a jamais existé et n'existera jamais nulle part dans le monde sans que la libre concurrence n'existe également dans plusieurs branches de l'économie.

Nous disons être parvenus à la dictature. C'est compréhensible. Cependant il faut savoir comment nous y sommes parvenus. Le passé nous tient, il nous enserme dans des milliers de tentacules et il nous empêche de faire un pas en avant ou il nous contraint à le faire mal, de quelque façon que nous nous y prenions...

C'est le capitalisme, dans ses formes primitives d'économie mercantile, qui nous a dirigés et qui continue à nous diriger».

Dans sa démonstration, Lénine va droit au but: nous sommes en retard, même dans l'Allemagne très avancée. Pourquoi?

*«Prenez par exemple l'Allemagne de 1919, modèle de pays capitaliste avancé, supérieure à l'Amérique elle-même en ce qui concerne l'organisation du capitalisme, du **capitalisme financier**. Bref, un **modèle**. Or qu'arrive-t-il, là aussi? Le prolétariat allemand s'est-il différencié de la bourgeoisie? Non! En effet, c'est seulement dans quelques grandes villes que la majorité des ouvriers se déclare hostile aux responsables de la venue de Scheidemann (social-démocrate de droite, assassin de Liebknecht et de Luxembourg) au pouvoir».*

*Mais comment cela est-il possible? s'exclame Lénine, cherchant à freiner l'**extrémisme** du bouillant Boukharine. Sa réponse est un soufflet qui atteint en pleine figure ceux qui mêlent au mensonge du retour à Lénine, le répugnant appel aux fronts populaires et aux majorités de gauche:*

*«A cause de l'alliance des **Spartakistes avec ces maudits Mencheviks Indépendants d'Allemagne qui embrouillent tout et veulent marier le système des Soviets avec l'Assemblée Constituante!**»*

Du point de vue théorique, Lénine classe la Russie dans la catégorie du capitalisme du premier stade. En même temps, comme révolutionnaire, il fustige l'alliance avec les Indépendants de gauche, écrasés par la suite comme ils le méritaient dans le mortier du IIème Congrès mondial de l'I.C. Aujourd'hui, on voudrait payer par la profanation d'un sépulcre plus que blanchi, le droit de se revendiquer du nom de Lénine, en même temps qu'on affirme, avec le langage même de ce cadavre que l'économie russe est pleinement socialiste, et qu'on étend en Europe la monstrueuse alliance au-delà des Scheidemann actuels, prostituant la Dictature prolétarienne dans une immonde coucherie avec la **Constitution** bourgeoise.

Nous utiliserons à un autre moment un texte d'octobre 1919: *Economie et politique à l'époque de la dictature du prolétariat*. Mais ici aussi il ne nous est pas possible de ne pas reproduire quelques mots de Lénine qui devraient être tatoués à la pointe de feu sur la gueule de ces «retourneurs de Staline à Lénine»:

*«Si nous comparons l'ensemble des forces et les classes essentielles avant et après l'insurrection; si nous examinons les changements apportés par la dictature du prolétariat dans leurs rapports réciproques, nous voyons quelle **absurdité historique, quelle stupidité représente la conception petite-bourgeoise sur le pas-sage-au-so-cia-lisme «à-travers la démocratie» en général, conception que nous rencontrons chez tous les représentants de la seconde Internationale**».*

Les traits d'union sont de nous, mais les guillemets aux mots à travers la démocratie sont dans l'original de Lénine, ô absurdes et stupides fossoyeurs *léninistes!*

Il n'y a donc rien d'étrange dans le fait que ces renégats se soient voués au fétiche mercantile en Russie et à l'idole libérale ailleurs. Ce que nous sommes en

train d'exposer, ce sont les clés marxistes de l'histoire, à l'opposé de l'étonnement imbécile des journalistes parce qu'ici on exalte les élections et la légalité, tandis que là-bas il s'agirait seulement de trouver celui qui sera capable de reprendre énergiquement en main le pouvoir qui permettait à Staline, selon la *Domenica del Corriere*, d'ordonner en ricanant à Kroutchev: «Danse, khokol, danse donc la ghopak!».

Une dernière citation pour les faire enrager:

«**Les phrases générales sur la liberté, l'égalité, la démocratie, équivalent en fait à une répétition aveugle de revendications politiques CALQUÉES sur les rapports de production mercantiles**».

Que les envoyés de Moscou se dédient donc aux élections! Des votes, ils en ramasseront, comme le savent ceux qui, de tous côtés, spéculent sur le «nouveau cours» le sachent! Plus on commet des cochonneries, plus on danse de «ghopaks», et plus on récolte des voix!

Quant à nous, il nous suffit de savoir sur quoi est calquée leur répugnante livrée de larbins, et c'est la **magie** rigoureuse du déterminisme marxiste qui nous le dit: elle est calquée sur les **rapports de production** qui, non seulement existent en Russie, en dépit de Iarotchenko, mais qui sont des rapports **mercantiles** dans lesquels la vanité du troupeau des candidats aux élections est une marchandise facile à acquérir, et bien meilleur marché que les Prix Staline!

DE LA PRODUCTION A LA CONSOMMATION

Quand Staline voulut convaincre Iarotchenko que même dans un système socialiste il faut appliquer le calcul économique, il cita la démonstration de Marx dans sa lettre célèbre sur le Programme de Gotha. Marx y explique qu'avant de satisfaire la consommation directe des travailleurs, certaines quantités de la production sociale sont retranchées du produit total pour répondre à une série de besoins généraux et publics, entre autres pour le remplacement des moyens de production usagés. Mais en disant cela Marx n'a jamais admis que ces calculs préalables à l'attribution de leur quote-part aux consommateurs, se feraient selon le mécanisme mercantile et monétaire, et sur la base de bilans individuels et d'entreprises. Il voulait seulement montrer la vacuité de la formule lassallienne petite-bourgeoise du «fruit intégral du travail» qui aurait dû revenir, selon le programme critiqué, à tous ceux qui participent à la production; c'est pourquoi il montrait que même dans une économie non-bourgeoise, on constituerait certaines réserves concrètes en les retranchant du «fruit», du produit non plus individuel, ni d'entreprise, mais **social**, avant de donner le reste à la consommation **globale** et **sociale**.

Lorsque nous avons développé dans le *Dialogue avec Staline* et ailleurs cette distinction fondamentale entre les mécanismes économiques bourgeois et ceux du socialisme, nous avons dit qu'il ne s'agit pas de ramener la **plus-value** fournie par chaque travailleur à zéro, c'est-à-dire d'égaliser le travail nécessaire, le travail payé, à la totalité du travail fourni: c'est là une fausse interprétation du socialisme, ce n'est qu'une

version **insoutenable** de l'économie individualiste. Nous nous sommes exprimés crûment en disant qu'en réalité le socialisme ne supprime pas la plus-value, mais qu'il tend précisément à réduire les heures de travail nécessaire, **payé**, au minimum possible, et, finalement, à zéro.

L'analyse économique quantitative montre que le problème du socialisme ne réside pas dans une répartition différente du revenu, mais dans la socialisation globale de tout le travail et de tout le produit, en vue d'une satisfaction sociale de la masse des consommateurs. Le droit et la comptabilité de l'époque bourgeoise, après avoir survécu pendant une phase de transition, finiront par être supprimés.

Ce résultat évident, que pourtant 95% des socialistes ne comprennent pas, est lié à l'affirmation suivante de Marx dans le *Capital*: plus la richesse nationale est grande (thème sur lequel Adam Smith érigea le puissant édifice de la science économique capitaliste), plus donc est grand également le revenu national, plus la classe ouvrière est écrasée, enchaînée à la servitude à l'égard du capital, plus l'augmentation générale de ce qui est produit pour un même effort productif (augmentation assurée par la science et la technique) est dilapidée dans l'anarchie absurde de la gestion mercantile et individuelle des rapports, plutôt qu'absorbée par l'ensemble des capitalistes individuels (en majeure partie) et par la classe ouvrière (pour une part minime)..

Etant donné qu'en Russie la confrérie bourgeoise et l'Etat sont une seule et même chose, quel sens le *Manuel d'Economie politique* dont Moscou projetait la publication au XIXème Congrès va-t-il donner à la théorie du *revenu national* dans le chapitre réclamé par Staline et par le XXème Congrès? Comment la doctrine officielle présentera-t-elle la répartition du revenu entre consommation et nouveaux investissements pour la reproduction du capital et l'accroissement de son accumulation?

Ce n'est évidemment pas le langage de Marx dans sa lettre sur le Programme de Gotha qui sera employé dans la rédaction de ce chapitre, mais celui de Keynes et des économistes du «bien-être» et de la «prosperity». La formule de «l'émulation mondiale», sommet de la construction boiteuse édifiée par le XXème Congrès, ne signifie qu'une seule chose du point de vue économique: dans les deux camps, la course à l'augmentation du revenu, global ou par habitant, et de la partie destinée aux investissements productifs, à un rythme plus rapide que celui auquel la population augmente (voilà le lien avec ce vieux décrip de Malthus!) va en sens opposé aux intérêts immédiats et historiques du prolétariat, à la réalisation révolutionnaire du socialisme mondial et à la liquidation de la domination de classe.

DEFI INSENSE ET PERDU

Le défi lancé par le VIème Plan quinquennal à l'Occident n'est pas seulement défaitiste pour le socialisme en ce sens qu'il passe du terrain des antagonismes de classe à celui des rivalités nationales et qu'il substitue ostensiblement la «confrontation» économique pacifique à l'affrontement des forces militaires. Il est défai-

tiste parce que sur un tel terrain la partie est perdue avant d'avoir été jouée. Pour trois raisons, donc.

Boulganine nous a annoncé que le «revenu national» russe augmentera, en 1955-60, de 60 % c'est-à-dire de 11 % par an. Outre-Atlantique, les prévisions les plus «euphoriques» sont beaucoup plus mesurées même si une analyse marxiste rigoureuse doit démontrer que là aussi l'optimisme marche avec des bottes de sept lieues.

Une hypothèse comme celle de Boulganine dépend de trois choses: augmentation adéquate du produit industriel brut, augmentation adéquate du produit agricole brut, répartition du produit net entre consommation et réinvestissement.

Le seul fait que le réinvestissement dans les installations productives soit considéré dans les schémas russes comme une **épargne** sur le revenu, constitue déjà une preuve supplémentaire de la nature commune des deux économies. Dans le capitalisme d'Etat, le revenu de l'entreprise devrait revenir en totalité, non pas à des particuliers, mais à l'Etat patron. Si le réinvestissement est une **épargne**, cela nous donne l'étrange figure économique d'un Etat qui, au lieu d'absorber l'épargne réalisée par les citoyens sur leurs revenus, est lui-même un épargnant. Il ne s'agit que d'une épargne forcée et non du veto socialiste à toute possibilité d'accumulation privée, et même, finalement, publique.

EPARGNE ET JOUISSANCE

Si les concepts sont ardues, les chiffres le seront peut-être moins. Voici quels sont les points de départ de la compétition.

Nous savons que la première condition, l'augmentation du produit brut de l'industrie, peut être réalisée. Le rythme de l'augmentation est d'environ 5 % par an pour l'industrie américaine, de 11 % pour la russe. Quelle fraction de celle-ci est-elle consommée? Une information de l'*Associated Press* (encore) qui concerne l'heureuse année 1955 – en Russie, dans les pays satellites et en Europe de l'Ouest – confirme les chiffres favorables concernant l'augmentation de la production et elle donne le tableau comparé suivant de la consommation du produit type, l'acier: aux Etats-Unis et en Europe occidentale, 40 % de cet acier aurait été employé à la fabrication d'articles de consommation courante et à la construction, le reste revenant à la production de nouveaux équipements industriels et aux usages militaires.

En Russie, en 1955, 20 % seulement (9 millions de tonnes sur 45) serait allé aux produits de consommation, et 80 % à l'industrie et à la guerre.

Boulganine pourrait répondre ici que la production devant atteindre en 1960 les fameux 68 millions de tonnes, l'augmentation de 23 millions de tonnes sera répartie autrement. Il n'y a qu'un seul moyen pour cela: le désarmement.

Le cas de la production agricole est différent. Aux Etats-Unis, le rythme d'augmentation est minime: 0,5 %, comme l'indique un tableau du *Manchester Guardian* qui confirme la critique la critique de Kroutchev. Mais au cours des plans d'avant-guerre, le rythme russe était également mesuré: **pas plus de 1,4 %**. Vieux

Marx, tu l'avais dit: en régime capitaliste, l'agriculture marche à pas lents, alors que l'industrie galope. Corollaire: là où la statistique signale cette différence de rythme, c'est le capitalisme qui règne!

Donc, le projet d'une augmentation de 12 % de la production agricole en cinq ans ne pourra pas se réaliser. Mais si l'on ne peut pas atteindre les 70 % d'augmentation du plan quinquennal agricole, si donc la seconde condition n'est pas remplie, il est illusoire de prévoir une augmentation du **revenu** de 60 %.

Les prévisions concernant l'augmentation de la consommation moyenne et du niveau de vie ne sont donc pas toutes roses.

Les économistes occidentaux semblent avoir raison quand ils établissent que le pourcentage consacré aux investissements de capital est beaucoup plus grand en Russie qu'en Occident. Jusqu'en 1950, ce pourcentage fluctuait autour de 20% en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, alors qu'elle s'élevait à 38 % (c'est-à-dire presque au double) en Russie. En Italie, si l'on suivait le «plan Vanoni», on obtiendrait un rythme élevé, quoique inférieur au russe.

Il ne s'agit pas ici d'établir une comparaison entre capitalisme et socialisme (dans ce cas, c'est le second qui se ferait avoir) mais entre le capitalisme des pays développés et (maudits soient-ils!) vainqueurs dans toutes les guerres d'hégémonie, et le capitalisme des pays **débutants**, ou de ceux qui resurgissent des dévastations de la défaite.

CONSOMMATION POPULAIRE

Le côté équivoque des théories «euphoriques» est qu'elles font la chasse aux indices **moyens** et qu'en réponse aux questions concernant les indices **extrêmes**, elles affirment qu'il y a **nivellement** du revenu et amélioration de la consommation à l'échelle nationale. Ici, Russes et Américains sont aussi suspects les uns que les autres. De toute façon, pour un marxiste, l'injustice dans la distribution est encore le dernier des maux du capitalisme, et qui a compris cela, peut pour le moment leur laisser libre cours à l'émulation dans le mensonge.

Selon Boulganine (et en ajoutant foi au 70 % d'augmentation de la production agricole), l'augmentation du revenu national de 60 % permettrait d'élever les salaires réels de 30 % et les recettes des kolkhoziens de 40 %. Nous resterions donc, même dans ce cas, dans les tenailles de la contradiction capitaliste qui fait que celui qui fabrique d'abondants produits manufacturés reçoit moins, et que celui qui produit les rares denrées alimentaires reçoit plus. Où est donc, même au sens immédiat, la fonction de **guide** de la classe ouvrière à l'égard des classes petites-bourgeoises?

Aux dires de Kroutchev, le Vème Plan quinquennal aurait vu le revenu global augmenter de 68 %, les salaires ouvriers de 39 % et les gains ruraux de 50 %. Le rapport est le même que celui cité plus haut. Donc, aucun «tournant» dans cette économie de capitalisme industriel qui, avare avec les ouvriers, est relativement **large** avec la petite-bourgeoisie paysanne.

Kroutchev affirme que les trois quarts du revenu servent à satisfaire les **exigences** de la population. Il

resterait donc, selon lui, 25 % pour les investissements, au lieu des 38 % calculés par les économistes d'Oxford. Mais en mettant en réserve seulement un quart du produit **net** d'une année au moyen d'un appareil bureaucratique et dispendieux (selon les critiques récentes elles-mêmes), peut-on arriver à ce que l'année suivante le produit **brut** s'élève de 12 %, c'est-à-dire à augmenter la valeur-capital des moyens de production d'autant ou presque, du fait de l'accroissement de la productivité technique? Le produit total devrait atteindre la moitié du capital (au sens bourgeois du mot), ce qui, spécialement en Russie, est absurde. La folie qui se déchaîne là-bas est d'augmenter démesurément l'investissement et d'écraser la consommation.

LE FORÇAT MODERNE

S'il faut donc prendre les chiffres concernant l'amélioration de la consommation avec des réserves, il en va de même des promesses de diminution des heures de travail.

Il faudrait, paraît-il, attendre 1957 pour arriver à la semaine de six jours de travail de sept heures, c'est-à-dire de 42 heures, ou de cinq jours de huit heures, c'est-à-dire 40 heures? Outre que l'on peut douter fortement des hypothèses qui sont à la base de ce calcul, il s'agit là d'un but que l'industrie italienne, par exemple, s'est déjà donné, et «l'absence de chômage» en Russie ne suffit pas à faire oublier la médiocrité d'un tel résultat. Les délices de la civilisation marchande moderne et la sollicitude de l'assistance sociale et du crédit (autre domaine dans lequel la Russie va largement singer l'Occident) consistent à faire osciller, au milieu de terribles incertitudes, l'armée du travail entre deux extrêmes: la pleine liberté de crever de faim et la forme esclavagiste de l'emploi, qui n'est **plein** emploi qu'autant qu'il est **forcé**. Dans ce monde, dont ces Messieurs prétendent qu'on peut le conquérir à force de «persuasion», le travail forcé tend en effet à gagner, de l'atmosphère de guerre dans laquelle il est né, les périodes de paix, de l'horrible paix du capitalisme.

L'esclave antique et le serf commencent à pouvoir regarder de haut le travailleur moderne. Il est vrai qu'ils ne pouvaient pas quitter le lieu de leur travail; mais ils n'étaient pas non plus contraints d'aller à la guerre. L'esclave moderne, lui, vit dans l'obsession de la guerre où il a de grandes chances de mourir, d'être blessé, prisonnier ou condamné au travail forcé. En outre, si la guerre antique s'approchait des civils pas à pas, la guerre moderne **vole** vers eux. A des milliers de kilomètres des fronts, elle affame les non-combattants, tandis que, dans certaines conditions, le soldat moderne arrive même à se la couler douce.

En temps de paix, on gave le travailleur de prospérité **statistique** et de liberté commerciale. Même dans ce domaine, le Kremlin rêve d'une véritable orgie d'émulation: magasins sans queues, variété et apparence séduisante des marchandises. La mode doit venir flatter les goûts normaux ou tarabiscotés de la clientèle. Bientôt, on arrivera au chef-d'oeuvre du

mercantilisme américain: la vente à crédit. Avec ce système, le travailleur - qui s'imagine peut-être participer aux bénéfices de son entreprise - n'est plus propriétaire, mais débiteur de son mobilier, et s'il possède également son logement, de la valeur de celle-ci. Pratiquement, il est donc comme l'esclave qui était débiteur de la valeur nette de sa personne, nourriture déduite.

Ce système américain de crédit qui lie le travailleur à son lieu de travail par les dettes a déjà été défini comme un féodalisme industriel. C'est un nouveau pas dans la «misère croissante» qui signifie la perte de toute «réserve» économique. Si le prolétariat classique a une réserve nulle, le prolétariat moderne en a une **négative**: il doit payer une forte somme pour pouvoir s'en aller nu où bon lui semble. Mais comment payer, sinon, comme à Shylock, en se tranchant un morceau de fesse?

Le haut niveau de vie et le bien-être est un idéal commun aux deux mondes en compétition dans la civilisation «quantitative» actuelle; c'est une chaîne qui vaut le fil de fer barbelé des camps de concentration sur lesquels flottent tous les drapeaux.

DANSE DE LA FAIM DES CALORIES

Nous avons vu que, selon l'*Unità*, la consommation alimentaire du peuple russe atteindrait d'ores et déjà - et non pas en 1960 - le niveau de 3.020 calories, contre 2.340 en Italie, niveau dépassé de peu seulement par l'Amérique et l'Angleterre avec 3.100 calories. Le Russe recevrait 92 gr. de protéines par jour, l'Italien seulement 75; il serait battu seulement par le Français avec 99 grammes.

Le XXème Congrès n'a pas donné de chiffres sur la consommation de produits alimentaires, se contentant d'affirmer qu'au cours du dernier quinquennat ont doublé, non les quantités consommées, mais les quantités circulant sur le réseau commercial de l'Etat et des coopératives, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Les statistiques montrent qu'un peuple peu alimenté, comme le peuple italien, reçoit une ration moyenne de céréales et de sucre, mais souffre d'une carence en viande, lait et matières grasses. Les pays qui se placent au premier rang pour le nombre de calories sont l'Angleterre, les Etats-Unis, le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et aussi la France, surtout dans la mesure où ils ont une forte dotation zootechnique. Les pays dont l'alimentation est surtout végétale tombent au-dessous de 2.500 calories.

La ration de viande dépend, surtout pour les économies fermées, du nombre des bovins, des porcs, etc., par rapport à la population.

Limitons-nous à une comparaison entre les Etats-Unis, la Russie et... l'Italie.

Bovins: Etats-Unis, 0,66 par habitant; Russie, 0,25; Italie, 0,20. **Porcs**: Etats-Unis, 0,34; Russie, 0,13; Italie, 0,10. Nous pouvons également faire une comparaison pour les **céréales**. En admettant avec Boulganine que la production en Russie s'élèvera en 1960 à 1.800 millions de quintaux, elle se monte aujourd'hui à 1.050 quintaux, soit 4,7 quintaux par ha-

bitant. Etats-Unis: 1.400 millions de quintaux, soit 9 quintaux par habitant. Italie: 160 millions, soit 3,5 par habitant. Cela suffit à établir que si en Russie les rations sont supérieures aux rations italiennes, elles sont très inférieures à celles qui existent en Amérique et dans les pays comparables à elle. C'est donc une pure invention que de prétendre que le nombre des calories est voisin en Russie de celui de l'Amérique, c'est-à-dire supérieur à 3.000. Etant donné qu'il est en Italie de 2.430, il ne peut dépasser en Russie 2.500, et ceci en exagérant délibérément.

On sait d'ailleurs comment ces indices varient selon que l'on considère le Nord ou le Sud de l'Italie. On en a récemment attribué encore une fois la cause de cette différence à la fécondité spectaculaire du Sud. Accroissement en cinq ans de 891.000 personnes sur une population de 12 millions: c'est-à-dire 7,5 %!

Kroutchev a dit qu'au cours du Vème plan quinquennal la population de l'U.R.S.S. avait augmenté de 16.300.000. En admettant qu'elle ait été en 1950 de 202 millions, l'augmentation est de 8 % en cinq ans, c'est-à-dire à **1,5 % par an**. (11)

Kroutchev en conclut que c'est là une preuve que les Russes mangent beaucoup! Même à ce niveau banal, il parle en anti-marxiste! Là où l'on fait beaucoup d'enfants, on mange peu. Kroutchev veut-il les indices de l'Angleterre, l'Amérique, la Nouvelle-Zélande et la Scandinavie en fait de procréation? En Russie, non seulement on mange peu, mais la ration s'améliore peu, puisque (dans la réalité, et non dans les vantardises du Congrès) la production agricole croît à peine au même rythme que la population. La faim russe est du même ordre que la faim de Partinico, Venesa, Barletta (12) à laquelle ces Messieurs de l'*Unità* consacrent une littérature bien différente, mais tout aussi pharisienne.

Là encore, **l'émulation** conduirait à tirer son chapeau aux pays les plus ignoblement, les plus crassement bourgeois et anti-révolutionnaires du monde!

Et c'est à quoi, d'ailleurs, elle conduira rapidement.

CHIFFRES ET PACIFISME!

Après le XXème Congrès, les Russes ont annoncé une réduction de leurs effectifs militaires de plusieurs

millions d'hommes. Les Américains ont répondu à la nouvelle par une argumentation serrée, à laquelle, à notre connaissance, il n'a pas été donné de réponse du côté soviétique.

Dans les huit dernières années, la population russe a crû à un rythme très rapide, égal à celui d'avant la dernière guerre. Mais la natalité et l'augmentation de la population se sont arrêtées brusquement en 1942, 43 et 44 du fait des terribles hécatombes de la lutte contre les Allemands. Ces «classes» arrivent maintenant à l'âge du service militaire. La diminution de la population masculine de 16 ans disponible de 1956 à 1960 sera effrayante.

Nous citons les chiffres fournis par le *Rome Daily American* du 29 mai 1956, sans pouvoir les garantir. Le nombre des garçons nés en Russie en un an s'est accru de 1934 à 1939 de 1.300.000 à 2.400.000 (l'augmentation nous semble trop forte). Il est tombé à 2.100.000 en 1940; à 1.800.000 en 1941; à 800.000 en 1942; à 300.000 en 1943 et 1944. En 1960, il y aura, nous disent les Américains, non seulement peu de soldats, mais aussi peu de travailleurs.

Quels que soient les chiffres exacts, un fait est sûr. La Russie est un Etat capitaliste parce qu'elle a immolé des millions de prolétaires, ce qui constituait un énorme **paiement de plus-value** au capital occidental. Cela permit à ce dernier d'épargner des millions de vies humaines, ce qui se traduit aujourd'hui par un bénéfice de milliards et milliards de dollars. Là, Staline lui-même, tout malin qu'il était, a été roulé. Seule une ligue mondiale des ouvriers peut annuler ce bénéfice sanglant de l'infâme capitalisme international.

La Russie d'aujourd'hui a une population nombreuse, mais qui se compose surtout de vieillards et d'enfants. Elle peut consommer beaucoup, mais moins produire et moins se battre.

Elle offre la paix à ceux auxquels il faut offrir la guerre sociale, en plein coeur de leur système.

(11) Si, comme on l'a annoncé récemment, la population de l'U.R.S.S. ne s'élève qu'à 200 millions, il est clair que le rythme de l'augmentation annuelle est encore plus fort.

(12) Voir la note 2 ci-dessus, p. 25.

Dialogue avec les Morts

TROISIEME JOURNÉE: Fin d'après-midi

QUESTIONS DE PRINCIPE

Nous abordons maintenant les grandes questions de l'histoire vivante: la politique mondiale des Etats, la paix et la guerre.

A cet égard, Kroutchev a déclaré devoir établir au XXème Congrès «quelques questions de principe» et tous les autres orateurs ont fait chorus.

A la bonne heure! On reconnaît encore l'existence de *questions de principe* alors que pendant tant d'années le monstrueux appareil dont le sommet est au Kremlin a eu pour *slogan* de «cesser de porter des questions de théorie dans les masses»! Dans les masses, on ne devait porter que des problèmes «concrets» intéressants des situations passagères; et si on avait le droit, quand c'était utile au succès du moment, de mobiliser les «principes», peut-être ceux de Marx, d'Engels et de Lénine, mais aussi ceux de Robespierre ou du Christ, de... Cavour, de Garibaldi ou du Pape; la seule condition est que des expédients de ce genre, rencontrent la faveur populaire et correspondant à la mode du moment.

Ces *questions de principe*, on s'est flatté de les mettre sur un plan nouveau par rapport à l'époque stalinienne et au XIXème Congrès, et cela pourrait être en partie admis. Mais ce que nous entendons réfuter ici, c'est la prétention du «nouveau cours» (formule suspecte cent fois sur cent, par preuve expérimentale) à aller dans le sens des **principes** historiquement suivis par Marx, Lénine, le bolchevisme et l'Internationale Communiste.

Ce nouveau cours ne fait que déchirer les quelques dernières **cartes**, de principes que «sous Staline» on ne s'était pas encore décidé à renier: tel est notre jugement définitif sur le XXème Congrès.

Nous croyons en avoir donné la preuve en ce qui concerne la troisième question de Kroutchev: «*les formes de passage au socialisme dans les différents pays*». Là, pas une seule page de marxisme-léninisme n'a été épargnée. On n'a sans doute pas osé dire que la forme violente et dictatoriale du passage était désormais «interdite» (C'est le XXIème Congrès qui le dira). Mais on a établi tout bonnement que la voie «à travers la démocratie» était de règle dans tous les

Etats avec lesquels Moscou entretient un dialogue diplomatique.

Le corollaire de cette position a été l'abjuration frénétique du *Kominform* et la déclaration de sa liquidation. Lorsque, détruisant l'oeuvre historique de Lénine qui depuis 1914 n'avait cessé de lutter contre la honteuse adhésion aux «guerres démocratiques», Moscou se rallia à la politique social-patriote de guerre, elle liquida – en 1943 – l'Internationale qu'il avait fondée. Aujourd'hui elle renie pareillement la «scission» lors du premier après-guerre entre communisme et social-démocratie dans le monde entier et elle pleure **l'unité** fondée sur la collaboration des classes à l'échelle mondiale qui a caractérisé la IIème Internationale à sa pire époque. Le Congrès prétend en effet que, par suite des «*modifications intervenues dans la situation internationale*» la «*tâche est de surmonter la scission du mouvement ouvrier et de renforcer l'unité de la classe ouvrière afin d'assurer le succès de la lutte pour la paix et le socialisme*». Contrairement à ce qu'il pourrait sembler, ce **nouvel** objectif n'est pas un parti **unique** de la classe ouvrière, mais l'immersion de celle-ci dans un front beaucoup plus large des classes moyennes pacifistes, nationalement et socialement. Or l'assujettissement du mouvement communiste à un front des classes populaires est une formule historique dont tout le contenu ne peut être, répétons-le, que **l'assujettissement de toute la société au grand capitalisme**.

Que les choses soient claires: certains, quels qu'ils soient, peuvent bien affirmer que les «modifications de la situation historique mondiale» entre 1919 et 1956 conduisent à des conclusions et des perspectives opposées à celles qui provoquèrent et orientèrent en 1919 la lutte communiste internationale. Nous ne nous attarderons pas ici à démontrer notre ferme conviction que cette situation confirme au contraire de façon écrasante les positions communistes d'alors.

Ce que nous voulons seulement démontrer – démonstration qui dans un avenir donné sera faite non en paroles mais par des actes de force – c'est que n'ont pas droit à l'existence ceux qui prétendent lier **cette** nouvelle orientation aux dites **modifications de la si-**

tuation sans déclarer pour autant que la doctrine historique à laquelle les noms de Marx et de Lénine sont attachés a fait faillite et qu'elle doit être mise de côté, non pour quarante ans, mais pour toujours.

COEXISTENCE SANS GUERRE

Outre celle du *passage*, il reste deux autres questions, très importantes, que Kroutchev a intitulées: «*la coexistence pacifique des deux systèmes*» et «*la possibilité d'éviter la guerre à l'époque actuelle*». Il faut voir s'il y a eu du nouveau sur ces points, et dans quel sens. Disons-le tout de suite, la nouveauté, c'est en plus de Marx et Lénine, c'est Staline **lui-même** qui a été renié

Nous avons rapporté la position du Congrès sur la «non-ingérence» de l'Etat soviétique dans les «affaires politiques intérieures» des autres pays et donc la non-ingérence du parti réuni à ce Congrès. Nous avons montré ce qu'avait d'étrange la prétention de l'Etat, du parti et du Congrès à continuer de **prévoir** que le socialisme se substituera au capitalisme dans tous les pays, et à le **désirer**, «en gardant les mains propres». Cette attitude follement défaitiste continue pourtant à trouver crédit dans les masses ouvrières du monde dans la mesure où toute l'opinion et la propagande bourgeoises l'accréditent, en continuant à dessein à confondre leur terreur réelle du communisme avec la campagne d'agitation contre la politique de Moscou. La fin de tout cela est encore lointaine: une clarification ne pourra pas venir de congrès comme celui-ci, mais de nouveaux alignements originaux des intérêts et des fronts de conflits de l'impérialisme.

Ici, il nous faut faire ici l'historique de cette question de la coexistence, ou même de la cohabitation (personne n'est aveugle au point d'affirmer que les deux groupes d'Etat puissent «s'ignorer» l'un l'autre).

En effet, la coexistence telle qu'on la définit aujourd'hui ne veut pas dire seulement: abstention de la guerre entre classes et entre Etats – paix internationale – désarmement des forces révolutionnaires et même **partisans**. Elle signifie clairement: collaboration économique, sociale et politique.

Historiquement, cette question dérive d'une autre dont on ne souffle mot aujourd'hui ou qu'on affecte de considérer comme étant résolue; c'est pourtant la seule véritable question et nous la posons en dépit au silence dont elle est entourée, en attendant qu'elle soit bruyamment et avec éclat discutée des deux côtés, dans quelques triennats. C'est la question du **socialisme dans un seul pays**.

Avant de prendre position sur cette étrange question: un pays à système socialiste et un pays à système capitaliste doivent-ils nécessairement se faire la guerre?, il faut en effet se demander si une telle situation historique est possible et si elle est aujourd'hui présente.

Nous voyons trois étapes de cette grande question: 1926, à l'Exécutif élargi de décembre de l'Internationale de Moscou (7ème Session) – 1939, au XVIIIème Congrès du P.C.R., à la veille de la deuxième guerre –

1952, au XIXème Congrès, avant la mort de Staline.

LE TOURNANT DE 1926

Cette première discussion est le reflet d'un moment décisif. La grande organisation qui tenait l'Etat en Russie solidement en mains abandonne alors les efforts pour provoquer la révolution prolétarienne mondiale et s'assigne deux tâches: sa propre défense intérieure et extérieure par la force armée; une direction de l'économie sociale, que les tenants de la thèse qui l'emportera appellent «édification du socialisme».

Il y avait à l'époque deux thèses justes, que l'histoire a confirmées: la révolution dans les pays capitalistes est «remise» à plus tard; l'assaut armé de ces pays à la Russie est possible, et probable.

La thèse de Staline, qui était alors aussi celle de Boukharine, était que même si la passivité du prolétariat international et la vitalité des Etats capitalistes devaient se prolonger longtemps encore, il était possible, en conservant le pouvoir, de transformer en Russie l'économie en «système socialiste».

La contre démonstration de Trotsky, Zinoviev et Kamenev fut particulièrement vigoureuse et elle reste encore **aujourd'hui** digne d'une étude très attentive. Ils clarifièrent de façon irréfutable la doctrine de Marx et de Lénine sur ces points; nous la rappelons ici sans commentaire:

1. Le capitalisme apparaît dans le monde à des époques différentes et il se développe à des rythmes inégaux.
2. Il en va par conséquent de même pour la formation de la classe prolétarienne et pour sa force politique et révolutionnaire.
3. La conquête du pouvoir politique par le prolétariat peut se faire non seulement dans un **seul** pays, mais dans un pays **moins** développé que les autres restés sous la domination capitaliste.
4. La présence dans le monde de pays où la révolution politique du prolétariat s'est déjà produite accélère au maximum la lutte révolutionnaire dans tous les autres.
5. Dans la phase ascendante de cette lutte révolutionnaire, les forces armées des Etats prolétariens peuvent intervenir de façon défensive ou offensive.
6. En cas de pause dans les guerres civiles et d'Etats, un pays prolétarien isolé ne peut accomplir «en direction» du socialisme que les **pas** permis par son développement économique antérieur.
7. S'il s'agit d'un des grands pays les plus avancés, la guerre civile et étatique générale éclaterait avant que ne soit achevée sa complète transformation économique socialiste qui, du point de vue théorique, ne serait pas impossible.
8. S'il s'agit, comme en Russie, d'un pays à peine sorti du féodalisme, il ne peut avec la victoire politique du prolétariat, faire d'autre **pas** vers le socialisme que celui de la constitution des «bases» matérielles de ce dernier, c'est-à-dire réaliser progressivement une forte industrialisation; il doit définir son programme comme l'attente et le travail pour la révolution politique extérieure, et sur le plan économique la construction d'un

capitalisme d'Etat à base mercantile.

Sans la révolution mondiale, le socialisme était alors – et reste – impossible en Russie.

Nous avons résumé la position de façon volontairement crue. Ce qui est le plus remarquable dans ce débat de 1926, c'est qu'il prouva que personne avant 1924 n'avait été d'un autre avis. La fausse interprétation d'un ou deux passages de Lénine fut démasquée, et il fut démontré que Staline et Boukharine avaient jusque-là toujours écrit et parlé dans ce sens.

Nous ne reviendrons pas sur la partie économique de la discussion. Démontrer que la société russe est capitaliste est aujourd'hui beaucoup plus facile qu'alors; c'est seulement **l'aveu** de ce fait qui demandera encore du temps. Alors qu'aujourd'hui Kroutchev parle de théorie «léniniste» de la coexistence pacifique, nous établissons non seulement que la théorie de l'édification du socialisme dans la seule Russie n'a jamais été **léniniste**, mais qu'en 1926 celle de la **paix entre les deux systèmes** n'était **pas davantage** une théorie stalinienne ou boukharinienne.

Cela se voit de façon incontestable dans les discours du froid Staline et du bouillant Boukharine. Nous ne citerons qu'un passage du discours de ce dernier:

*«L'existence perpétuelle d'organisations prolétariennes et d'Etats capitalistes est une utopie. Une telle existence simultanée est un phénomène temporaire. C'est pourquoi dans notre perspective nous prévoyons forcément une **lutte armée entre les capitalistes et nous**. Je déclare catégoriquement que la victoire définitive du socialisme est la victoire de la révolution mondiale, ou au moins la victoire du prolétariat dans tous les centres décisifs du capitalisme».*

C'était en 1926. Aujourd'hui on flirte avec le non «décisif», **négligeable** capitaliste *Oncle Sam*!

Ces paroles de Boukharine étaient marxistes. Il péchait seulement par excès d'ardeur quand il ne voulait pas attendre davantage la réalisation du socialisme dans l'immense Russie, et par un pouvoir aussi absolu. Il a racheté plus tard au prix de sa vie le droit au titre de grand, de vrai communiste révolutionnaire.

Peut-être Staline lui-même a-t-il quelque chose à faire valoir, s'il est vrai qu'on l'a fait mourir. Nous allons le voir tout de suite.

FLAMMES DE LA VEILLEE D'ARMES

Le 10 mai 1939, Staline présentait à Moscou son rapport au XVIIIème Congrès du Parti russe. Entre 1926 et 1939, les tenants **du socialisme édifié** avaient remporté dans la lutte en Russie une sanglante victoire. Non seulement Zinoviev et Kamenev, mais Boukharine lui-même avaient été exécutés. Trotsky, réfugié hors de Russie, n'en avait plus pour longtemps à vivre. Dans son style chargé de répétitions rhétoriques, leur ennemi (homme non pas obtus, mais têtue, et qui perdit une grande occasion de prouver que l'entêtement est une qualité révolutionnaire) se montrait assuré qu'enfermés dans la tombe, ou en passe de l'être, ils ne parleraient plus: «*L'épuration de la poignée d'espions, d'assassins et de saboteurs*

du genre Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Jakir, Toukhatchevski, Rosengoltz, Boukharine et autres monstres qui rampaient devant l'étranger...». Mais que pensait alors Staline de la coexistence et de la guerre? Eh bien, dans ce discours, il voyait cette dernière certaine, proche, **inévitabile**!

Attachés aujourd'hui à le démolir, la **poignée** de ses vils adulateurs d'alors soulignent que quelques heures seulement avant Staline ne la prévoyait pas l'offensive allemande de 1942. L'embrassade germano-russe de 1939 se serait donc faite en toute confiance et le coup bas aux amis n'aurait été porté que par les Allemands? Ces bousilleurs réduisent la dialectique historique à l'état d'une charogne puante. Des forces aussi gigantesques ne se mettent pas en branle à un signal secret transmis la nuit précédente! Nous devons nous en tenir au document dans lequel Staline, six mois avant l'invasion hitlérienne de la Pologne, fait preuve d'une sûre vision de l'avenir. Elle est bien étrange la légèreté imprudente avec laquelle précisément ceux qui ont fondé la conduite politique de toute la guerre et de l'après-guerre sur cette perspective le disqualifient!

Dans son rapport Staline montre que le jeu de l'impérialisme mondial conduit avec certitude au déclenchement de la guerre. Ses paroles sont explicites: «*La nouvelle guerre impérialiste est devenue un fait*». Cependant les Etats capitalistes la craignent, parce qu'elle «*peut conduire à la victoire de la révolution dans un ou plusieurs pays*». Staline se réclamait donc encore de la doctrine de Lénine sur l'impérialisme. Ce qui, par contre, mérite la critique (mais c'est à nous, marxistes, qu'il revient de la faire, et non aux gens **sans principes** qui l'entouraient dès cette époque), c'est la totale distinction qu'il introduit entre «Etats agresseurs» et «Etats démocratiques», sur laquelle sera édifiée par la suite la politique défaitiste de l'Antifascisme et de la Libération.

Pour lui, les «*Etats agresseurs Allemagne, Italie et Japon*», dissimulent avec leur fameux «pacte Anticomintern» leur intention d'attaquer les «*Etats démocratiques Angleterre, France, Amérique*». Il va jusqu'à fustiger la docilité de ces derniers (Munich) face aux exigences d'Hitler! Après de vagues paroles sur la volonté de paix de la Russie, il stigmatise la non-intervention dans la guerre comme une politique à la Ponce-Pilate. Quant à la Russie, elle prépare ses armes: «*Personne ne croit plus aux discours mielleux selon lesquels les concessions faites à Munich aux agresseurs auraient inauguré une nouvelle ère de **pacification***». De toutes façons, «*nous ne craignons pas les menaces des agresseurs, et nous sommes prêts à répondre par des **coups redoublés** aux coups des fauteurs de guerre qui chercheraient à violer nos frontières*».

Le marxisme est à mille lieues de la «théorie de l'agression» et de la distinction entre pays belliqueux et pays pacifico-démocratiques; engendrée par les rapports de production bourgeois, la guerre n'a nul besoin d'être «voulu» par des **criminels**, et une telle position est tout simplement une injure à la véritable doctrine de Marx et de Lénine. Nous ne pouvons pourtant pas cacher que le langage actuel – coexistence pacifique,

possibilité d'éviter la guerre – est infiniment plus dégénéré et écoeurant que celui tenu à la veille du second conflit mondial.

Si l'alternative des alliances, d'abord avec les Etats **agresseurs** et ensuite avec les Etats **pacifiques** a été un chef-d'oeuvre supplémentaire dans le reniement des **principes**, il n'empêche que la façon dont est raconté aujourd'hui le drame qui va de Dantzig à Stalingrad est encore plus fumeux et suspect; sachant que le fait de serrer la main armée de Churchill et de Roosevelt était autant une trahison que d'avoir serré celle d'Hitler – égale genuflexion d'un pouvoir déjà devenu capitaliste devant les impératifs de l'impérialisme, égale obéissance aux forces supérieures du déterminisme qui régit la politique internationale que les naïfs et les charlatans prétendent être entre les mains, faibles et hésitantes, d'une poignée de «Grands».

LE TESTAMENT DE STALINE

La biographie du personnage ne nous touche pas davantage que celle de tout autre ennemi – ou ami – proche ou lointain. Nous nous en servons d'arme historique parce qu'elle nous permet de débarrasser le terrain du nouveau mensonge tout aussi répugnant que celui qui qualifiait de «monstres» nos glorieux Frères exterminés dans les **purges** russes. Ce mensonge, c'est que dans tous ces vaines tentatives de se disculper de toute responsabilité dans les actes liés au nom de Staline, puisse se dessiner un retour salutaire à l'époque grandiose où, à la grande terreur du monde capitaliste, la ligne de Marx et de Lénine était levée bien haut et sans faiblesse.

Nous avons relevé que dans son texte sur les «*Problèmes économiques*», Staline semblait vouloir maintenir que seule la destruction du capitalisme pouvait mettre fin au danger de guerre impérialiste, bien qu'il n'énonçait cette thèse qu'avec de visibles concessions contradictoires à la «coexistence» et au «pacifisme» dont il était déjà question.

Ce texte est condamné aujourd'hui, mais, au fond, pourquoi? Non parce que l'existence du **socialisme** en Russie serait le moins du monde remise en question, ou que serait dénoncée comme fausse et absurde la thèse de la persistance des lois du marché en plein socialisme; nous avons vu que ce qui était condamné, c'était uniquement l'affirmation de Staline selon laquelle depuis quelque temps déjà, une augmentation de la production capitaliste occidentale serait exclue. Nous constatons aujourd'hui qu'est condamnée une autre affirmation: celle selon laquelle l'impérialisme et la crise mènent à une **troisième** guerre.

Attendre une catastrophe économique et politique du monde capitaliste, et puis ne pas la voir se produire est une **felix culpa**, une heureuse faute, pour les révolutionnaires.

Marx et Engels ont été déçus bien des fois dans leur attente des crises et de la catastrophe et bien d'autres fois par l'issue des guerres internationales qu'ils avaient prévues.

En 1926, le premier concert d'insultes contre les

futurs **monstres** tendait à les suffoquer sous l'accusation infamante de **pessimisme**, et de théoriseurs de la **stabilisation** du capitalisme. C'est pour cela que le premier Togliatti venu tournait Trotsky en dérision de façon pitoyable.

Dans le discours dont nous avons parlé, Staline déduit la guerre - qui devait éclater en septembre – d'une crise de la production mondiale qui après la vigoureuse reprise qui avait suivi la crise de 29-32, était manifeste dès 1937, année au cours de laquelle seule la production russe n'avait pas baissé.

La dernière erreur de Staline en 1952, consistant à attendre une dépression en Occident, au lieu du «boom» imprévisible qui a suivi et devant lequel les K. et les B. vont de par le monde s'agenouiller respectueusement, est sans doute la moindre de toutes ses hontes. Tout cela montre seulement que les élèves ont malheureusement surpassé le maître de beaucoup.

Si donc la courbe de l'accumulation s'était infléchie vers le bas, on serait passé de la guerre froide à un conflit ouvert? Mais cela aurait peut-être donné lieu d'espérer la défaite historique finale ou de l'Angleterre ou de l'Amérique, ou à la fois de ces deux puissances, qui, toujours victorieuses depuis deux siècles, ankylosent le devenir de l'humanité.

Mais la courbe, pour l'instant, s'est mise à monter. Et elle ne monte pas seulement en Russie comme le montraient les chiffres de Staline pour les années 1937 et 1938. De là le sale pacifisme idyllique et larmoyant dans lequel s'est vautré l'état-major du XXème Congrès, blasphémant le marxisme-léninisme de façon dix fois plus horrible que Staline lui-même!

Citons de nouveau les phrases de Staline que nous rapportions dans notre «Dialogue» avec lui: «*Pour que les guerres cessent d'être inévitables, il faut que l'impérialisme soit détruit*». C'est par cette conclusion énergique que Staline terminait sa réfutation résolue «*des affirmations de quelques camarades qui prétendent que, du fait du développement de nouvelles conditions internationales après la seconde guerre mondiale, les guerres entre pays capitalistes ont cessé d'être inévitables*». Staline ne s'opposait d'ailleurs pas seulement à cette thèse à la Kroutchev, mais également à celle qui disait que «*les contrastes entre le camp du socialisme et celui du capitalisme sont plus grands que les contrastes entre les pays capitalistes*».

Et voilà pourquoi le XXème Congrès, détachant la tête embaumée de Joseph de son froid cadavre, s'en va la porter sur un plat d'or aujourd'hui à Londres et demain, à n'en pas douter, à New York, à la prochaine élection présidentielle.

«*Il s'ensuit que les guerres entre pays capitalistes continuent à être inévitables. On dit qu'il faut considérer comme dépassée la thèse de Lénine selon laquelle l'impérialisme engendre inévitablement les guerres, du fait que de puissantes forces populaires se sont développées aujourd'hui et qu'elles agissent pour défendre la paix, contre une nouvelle guerre mondiale. Cela n'est pas vrai*».

Cela n'était pas vrai alors, **et cela ne l'est pas davantage aujourd'hui**. Cela à savoir ce que dit Kroutchev aujourd'hui: «*Les guerres ne sont plus inévitables, ni fatales parce qu'aujourd'hui... existent*

les partisans de la paix». Et ceux-ci, et d'autres choses de ce genre, n'existaient pas quand «fut élaborée une» thèse **marxiste-léniniste selon laquelle les guerres sont inévitables tant que l'impérialisme existe**.

Une thèse, misérables? – La thèse sans laquelle marxisme et léninisme sombreraient dans le néant!

VIVE STALINE, ALORS?

Nous avons montré dans le «Dialogue avec Staline» les graves faiblesses de l'argumentation de ce dernier. Il ne croyait pas encore possible de jeter par-dessus bord ce qui est, comme nous venons de le dire, non pas **UNE** thèse, mais **LA** thèse de Lénine. Il voulait cependant expliquer pourquoi la «coexistence», qui était déjà inventée, était possible. Il voulait pour cela se débarrasser de la thèse de Boukharine et la sienne, sur l'inévitabilité de la guerre **entre** les deux systèmes. C'est pourquoi il se mit à déclarer plus probable la guerre **entre** les états capitalistes; et ce n'est pas sans cohérence, qu'évoquant sa position de 1939, il répond à la question: pourquoi donc «la deuxième guerre mondiale n'a-t-elle pas commencé par la guerre contre l'U.R.S.S., mais par une guerre entre pays capitalistes?».

Staline montrait avoir encore quelques lueurs sur la dialectique, alors que le XXème Congrès a fait montre en cela d'une cécité absolue: c'est une chute continue dans les ténèbres, ce sont le soir et la nuit qui tombent sur les grandes journées historiques d'Octobre. C'est l'oeil fatigué de Staline qui en perçut les derniers rayons. Les Etats occidentaux ont aidé la réorganisation du capitalisme allemand après la catastrophe de 1918, pour pouvoir le lancer contre la révolution russe, affirmait-il. Et alors, bien que retombant dans la propagande de 1939 entre pays agresseurs et pays pacifiques, il expliquait, à la Lénine, le mouvement irrésistible de la revanche allemande par le motif économique du manque de marchés et de débouchés, et non par la criminologie historique des imbéciles.

La mollesse théorique de cet homme dont l'action était de fer, avait déjà été démontrée par la plume incomparable de Trotsky.

En effet le fragile édifice de ses positions contenait déjà tous les éléments de la dégringolade qui a suivi jusqu'aux derniers échelons de la contre-révolution dont le XXème Congrès a été l'aboutissement, prétendument à sa honte.

Comment, nous avons déjà été en mesure d'indiquer clairement comment il y a quatre ans. Continuant à affirmer que la guerre dérive de l'impérialisme et désignant ce dernier comme l'ennemi, Staline n'en préparait pas moins le travestissement complet de la «théorie» léniniste du «défaitisme» en disant que «le mouvement pour la paix» (dont il réduisait la portée au résultat bien mince de freiner et de retarder la guerre) «se distingue du mouvement qui existait lors de la première guerre mondiale, et qui, visant à transformer la guerre impérialiste en guerre civile, allait plus loin et poursuivait des buts socialistes» (13).

En 1952 donc, la thèse de Staline était mi-chèvre

mi-chou, alors que de 1848 à 1917, de la thèse de Marx contre les démocrates bourgeois de «paix et liberté» de l'époque à celle de Lénine contre les jusqu'aboutistes de la première guerre, la position était restée la même. C'est que nous, marxistes, nions qu'il y ait un but de **paix** distinct de celui du **socialisme** et de l'émancipation de la classe ouvrière. Nous attendrions plutôt la révolution de la guerre, que la paix du capitalisme. Nous ne connaissons pas d'autre voie pour «enterrer la guerre» que de détruire le système bourgeois.

Staline, lui, détachait déjà le mouvement pour la **paix** de l'action pour le **socialisme**, prétendant que **celle-là** était possible – mais pas certaine – avant celui-ci. Kroutchev et les siens, tombés encore plus bas, veulent la **paix sans** socialisme: revendication idiote en même temps qu'impossible.

Aujourd'hui comme hier, notre position permet de débrouiller immédiatement l'imbroglio et de dissiper la confusion. La Russie est tout aussi capitaliste que les Etats d'Occident et la guerre éclatera **aussi** entre elle et eux. Staline la voyait proche, mais préférait ne pas être le premier à tirer; il espérait qu'à l'aide du mouvement **populaire**, les choses iraient comme en 1939. Il attendait, assurant les Etats bourgeois que les contradictions qui existaient entre eux étaient plus fortes que celles qui opposaient les deux systèmes et leur souhaitant la crise intérieure et la guerre. Dernière illusion! Ses successeurs ne croient plus à la crise, ni à l'intérieur du système, ni entre les Etats capitalistes. Ils ont perdu les dernières lueurs d'espoir auxquelles Staline croyait encore devoir s'accrocher. C'est pourquoi ils offrent de renoncer à toute action perturbatrice et élèvent au rang de règle éternelle sa théorie qui prétend qu'on pourrait éviter les guerres grâce à la volonté et la conscience populaires, et à l'action de persuasion. Ils se débarrassent ainsi des dernières pudeurs que même un homme aussi impitoyablement résolu que Joseph Staline ressentait encore.

La grandeur et la petitesse des hommes, la dureté et la sensibilité des âmes n'ont rien à voir avec tout cela. Staline se trompait; il ne voyait pas que la troisième guerre était encore lointaine, il manoeuvrait comme si elle était proche. Pas plus que ses disciples et ses successeurs, il ne croyait pas à la seule force capable de barrer partout le chemin à la guerre: la Révolution. Comme eux, il vivait au jour le jour dans l'infâme et stupide longue paix bourgeoise, que nous aurons peut-être encore pour vingt ans.

CONCURRENCE ET EMULATION

Le puissant discours prophétique de Trotsky en 1926 se situait sur un plan si élevé qu'on lui coupa la parole. Peut-être par la suite ne compléta-t-il pas de manière adéquate son analyse, bien que ses textes furent écrits dans le même style admirable. Il insista sur

(13) Voir «Les problèmes économiques du Socialisme en U.R.S.S.» p. 33, 39.

d'autres aspects du drame russe, tels que l'avidité de la bureaucratie d'Etat et de parti et la férocité de Staline, choses secondaires par rapport aux thèmes qu'il avait traités dans son discours.

Aujourd'hui, pour se libérer des conditions auxquelles ce qu'il appelle «une» thèse de Lénine était liée, le pauvre Kroutchev affirme que si, en 1914, les facteurs agissants étaient économiques, en 1956, d'autres facteurs, relevant de la morale et de la volonté, joueraient **également**: ainsi disparaissent les dernières lueurs de marxisme qui soient jamais parvenues jusqu'à lui: «*La guerre n'est pas un phénomène exclusivement économique*» et «*Dans la question de savoir s'il doit y avoir ou non la guerre (en voilà une question!) les rapports de classes, les forces politiques, le degré d'organisation des hommes et leur volonté consciente revêtent une grande importance*».

Dans quel affreux méli-mélo on est tombé, pour retourner de Staline à Marx! Staline parcourait la bibliothèque des classiques le lance-flamme à la main: mais à la lueur de celui-ci, on pouvait encore déchiffrer quelque lambeau de page. Les Kroutchev et consorts, eux, y font irruption comme des taureaux auxquels on a bandé les yeux (mais ont-ils jamais appris à lire?) après avoir éteint toutes les lumières.

On serait marxiste, alors qu'on range d'un côté les facteurs économiques, de l'autre – selon un ordre révélateur – les *rapports de classe*, les *forces politiques*, l'*organisation*, la *conscience*, la *volonté*, en deux équipes rivales auxquelles on crie: «En ligne!», tandis qu'avec son sourire le plus photogénique, le maréchal Boulganine tire le coup du départ de cette nouvelle «lutte émulative»?

Trotsky, malheureux naïf dans notre genre, avait fondé son argumentation sur les «facteurs économiques» du moment. Il fut grand. Vous ne pouvez rien faire d'autre, dit-il, que de développer le passage de notre société pré-capitaliste au mercantilisme, que de vous rapprocher du modèle capitaliste. Plus vous aurez fait de pas pour le rejoindre, **plus les influences qu'il exercera sur vous seront irrésistibles**. La guerre n'est pas son seul moyen de vous soumettre. Ou nous irons le déloger de ses tanières d'Occident, ou c'est lui qui viendra ici nous régler notre compte. Ni militairement, ni économiquement, notre évolution ne peut se faire sans se croiser avec la sienne. A l'interruption de quelque imbécile, Trotsky répondit en lançant un regard de géant de la doctrine historique vers l'avenir le plus lointain: je crois à la révolution mondiale plus que n'importe qui, mais si nous regardons les choses en face, nous pourrions attendre même cinquante ans. La condition est que pendant tout ce temps nous ne **dissocions** pas la réalisation du socialisme en Russie du renversement de la société capitaliste en Occident.

L'internationalisme, poursuivit-il, reprenant les termes de la doctrine intangible, est fondé sur le caractère international des échanges que le capitalisme a introduits partout et dans le tourbillon duquel nous serons entraînés. Prétendre rester en dehors de cette influence ne serait qu'une vaine illusion. Ses adversaires le bâillonnèrent sans qu'il pût se défendre.

Il quitta la tribune pour la dernière fois en disant:

l'Internationale en discutera encore... Lui disparut, il nous revient de poursuivre aujourd'hui le «dialogue» par lequel son esprit lumineux réfutait avant a la lettre tous les Kroutchev à venir.

MARCHES ET COMMERCE

Coexistence signifie «pas de guerre», mais ne peut signifier pas de contact, pas d'échanges. Trotsky l'avait bien souligné, et l'histoire le confirme.

A l'époque de Staline, la formule était celle du double marché mondial. En démontrant qu'elle était fautive, nous l'avons rectifiée en la prétendue existence de deux marchés semi-mondiaux. La perspective de Staline était aussi naïve qu'audacieuse. La moitié du monde échappant désormais au capitalisme d'Occident, celui-ci va s'étouffer dans l'excès de production, se déchirer dans des guerres dix fois plus pernicieuses, alors que nous, nous serons toujours, nous continuerons. Mais qui est-ce **nous**? La seconde moitié du capitalisme, seulement douée de plus de vitalité que la première?

Aujourd'hui la théorie illusoire des deux marchés compartimentés et fixes est jetée résolument par-dessus bord: la **patrie socialiste** ne rend pas seulement ses armes, elle tombe résolument la ceinture. Avec Staline, ce sont ses dernières menaces de sortir un poignard mortel de dessous ses jupes qui ont disparu.

Il nous faut écouter ici ce que dit l'économiste de service, Mikoyan: «*Nous sommes fermement convaincus qu'une coexistence stable est inconcevable sans le commerce* (souligné dans le texte de *Rinascità*, de février 1956) *qui peut constituer la base de cette coexistence, même après la formation de deux marchés mondiaux. L'existence de deux marchés mondiaux – le marché socialiste et le marché capitaliste – non seulement n'exclut pas, mais présuppose au contraire le commerce à avantage réciproque entre tous tes pays. L'interprétation exacte de ce problème a, sous l'aspect de la coexistence entre les deux mondes, une valeur de principe, mais il a également une importance pratique, économique*». Citons encore ce passage dont la formulation extrêmement négligée, inconsciente, évoque l'image d'un homme courant en toute tranquillité sur une mince pellicule de glace; elle mériterait des italiques et des points d'exclamation dont nous nous abstenons: «*Nous pensons que notre commerce avec les pays capitalistes est avantageux pour les deux parties... Cela est imposé par la nécessité même de la division sociale du travail... par le fait qu'il n'est pas également avantageux de produire tous les types de marchandises dans tous les pays...*». Mikoyan s'est-il jamais douté (et même seulement un lecteur de *Rinascità* sur mille se doutera-t-il jamais?) qu'en **système socialiste** (outre le fait bien connu qu'il n'y a pas de commerce, pas de marché) la division sociale du travail tant par professions et par entreprises que par régions et par nations, sinon sa division technique dans l'usine, doit être dépassée? Se doute-t-il que toutes ces formes – et en premier lieu celle qui veut que «la production soit **avantageuse**» – sont indissolublement liées au type capitaliste des rapports de production? Avantage

et profit du capital sont deux termes qui veulent dire la même chose.

Toute cette critique, nous l'adressions déjà à Staline dont la vision sur le commerce et la **confrontation** entre les deux systèmes gardait encore quelque prudence et nous montrions que les économistes bourgeois de l'école libérale étaient d'accord pour que les deux productions soient écoulées sur les mêmes marchés et pour que celui qui aurait le plus gagné à la chose soit proclamé vainqueur (14). Mais alors, si l'on admet que par les canaux internationaux le profit du capital (capital d'autant plus avide qu'il est anonyme) traverse toutes les frontières, quel doute reste-t-il que l'argument selon lequel, en Russie, «les exploités ont été anéantis» et qu'il «n'y existe plus de bourgeois» perde toute valeur?

ECHANGE DE CAPITAUX

Cette terrible grêle de thèses qui admettent des rapports de plus en plus larges entre les prétendues **deux économies**, les prétendus **deux systèmes**, montre comment tout le sens de la manœuvre de la «coexistence» et de «l'émulation» a un contenu économique. La prétention de prévaloir sur le capitalisme occidental grâce à la pression des opinions «populaires» et à la diffusion de celles-ci dans la «conscience» des masses du monde entier et autres semblables homélies ne sont que des vantardises qui ne changent absolument rien au fait. Il y aurait, à la limite séparant deux systèmes, opposés et hétérogènes dans leur nature interne, une sorte de frange d'interférence? On ne peut en conclure qu'une seule chose: c'est que l'embrassade à laquelle la **persuasion** doit soi-disant conduire (en **alternative**, comme toujours, au conflit violent), est l'embrassade de systèmes identiques, de natures homosexuelles en quelque sorte. Ce n'est qu'une étape de la revendication idiote de **libéralisation** du commerce mondial, appuyée par tous les «opérateurs» de l'économie. En ce moment, même les milieux d'affaires américains réclament l'élimination des interdits frappant l'importation de produits étrangers. Si nous voulons que les Japonais, par exemple, nous achètent du coton grège, nous devons leur permettre, disent-ils, de «gagner des dollars» en vendant chez nous leurs cotonnades à bas prix. Dans la formule du «gain réciproque» lancée par le XXème Congrès et par Mikoyan, on peut lire **tout** le capitalisme, même si l'on n'en est qu'à l'A.B.C. du marxisme.

Dans la bouche des Nenni, celle-ci entraîne avec elle une avalanche de revendications: on doit établir avec la Russie jusqu'au «marché des capitaux». Il doit donc être permis d'exporter de Russie du capital «socialiste» et d'y importer du capital... capitaliste. Cela aussi est à mettre sur la conscience de Mikoyan et rend vraisemblable la nouvelle selon laquelle, entre deux tasses de thé, B. et K. auraient offert à la reine Elisabeth deux milliards de dollars d'or pour régler des achats de marchandises.

Naturellement, au moment de ces gigantesques exportations de capital financier, on continuera à dire qu'il ne **s'agit plus** du phénomène caractéristique du pire impérialisme, celui que Lénine a décrit. Pour sûr!

C'était alors l'époque des vulgaires **facteurs économiques**; aujourd'hui, c'est toute autre chose! Il y a les valeurs **morales**, les poussées **d'émulation à avantages** réciproques; enfin la conscience générale de notre aimable et charmante époque ne permet plus les manœuvres d'autrefois pour se rouler les uns les autres par-dessus les frontières: **la guerre est évitable !**

Il est évidemment absurde de qualifier de socialiste, ou même de semi-socialiste un monde tout entier constitué par un réseau de bourses des marchandises et de bourses des capitaux. Mais il l'est encore plus d'admettre la possibilité d'y empêcher l'éclatement d'une troisième guerre générale en militant pour le seul maintien de la paix et sans toucher au capitalisme, contrairement à la thèse de Lénine.

En 1947, les Etats-Unis auraient eu le monopole du marché des capitaux, mais ils l'auraient perdu (en même temps que celui des armes nucléaires: cela c'est l'Américain Lippman qui le dit). Il apparaîtrait donc toujours plus difficile pour les Etats-Unis d'exiger des accords militaires ou politiques en contrepartie de leur aide économique.

Bon, nous voilà donc en pleine idylle. En effet, il apparaît si facile pour la Russie d'exiger, en contrepartie de deux milliards bien comptés de dollars, un demi-sourire de Sa Gracieuse Majesté Britannique!

OUI, LA GUERRE EST EVITABLE

Nous considérons toujours comme pleinement valable la doctrine de Lénine sur la guerre. Elle n'est au reste pas autre chose que celle de Marx après la guerre franco-prussienne et la Commune de Paris, événements qui mirent fin à l'époque des guerres révolutionnaires pour la formation des nations et ouvrirent historiquement celle de l'impérialisme: **toutes les armées nationales sont désormais coalisées contre le Proletariat !**

Dès 1848, cependant, Marx avait démolé toutes les idéologies pacifistes et humanitaires qui prévoyaient de mettre fin aux guerres en «persuadant tout le monde» de leur inutilité. De 1848 à 1871, on assista à une série de guerres qui étaient encore utiles historiquement, en raison du radicalisme bourgeois des Mazzini, Blanc, Kossuth et autres, qui ne le comprenait pas. La guerre entre nations ne pouvait pas être supprimée par la Paix Universelle, mais par la révolution de classe supranationale.

Les marxistes de la Seconde Internationale avaient eux-mêmes cru sincèrement que le prolétariat pouvait empêcher la guerre, ce que Lénine leur rappelait depuis dix ans. Mais personne, pas même les réformistes les plus endurcis, ne pensait pouvoir arrêter la guerre par des forces «morales» et par la persuasion, et pourtant c'était alors une période d'évolution idyllique et pacifique où les votes socialistes s'accumulaient dans les Parlements. Empêcher la guerre, pour les socialistes de la IIème Internationale, signifiait empêcher la mobi-

(14) Voir «Dialogue avec Staline»

lisation générale par une grève générale illimitée dans tous les pays, par la prise du pouvoir en vue de fonder le socialisme dans l'Europe unie.

Lorsque Lénine établit que l'étape impérialiste du capitalisme conduit à la guerre, il ne croyait pas encore lui-même à une série de guerres mondiales successives. Il s'attendait à ce que, dès la première, le prolétariat se dresse, au moins en Europe, et l'arrête. Sa formule était «transformer la guerre impérialiste en guerre civile», ce qui comportait l'alternative suivante: ou la guerre civile dans les différents pays, le renversement des bourgeoisies et la guerre n'éclate pas, ou l'éclatement et le développement de la guerre entre nations. C'est donc en 1914 que fut perdue la grande **occasion** léniniste de «transformer la guerre impérialiste en guerre civile». La responsabilité en revient à tous ou presque tous les partis ouvriers, qui non seulement ne bloquèrent pas les chantiers ni les chemins de fer et n'immobilisèrent donc pas les corps d'armée, mais allèrent jusqu'à donner leur adhésion à la guerre nationale. Quant à la révolution russe, elle naquit de la rencontre de deux conditions particulières: la survivance d'un régime féodal et une série de défaites militaires. En Occident, le temps manqua pour que se déroule le cycle qui aurait dû avoir lieu en peu d'années: la condamnation et la défaite des partis traîtres, la reprise du prolétariat, le renversement des bourgeoisies des Etats victorieux ou vaincus. Et la révolution russe resta seule.

Aucune résistance de classe ne s'opposa au déclenchement de la seconde guerre mondiale, et aucune révolution ne la suivit. Les monstres impérialistes ne trouvèrent pas l'obstacle des partis prolétariens sur leur route: les partis communistes nés après 1914 s'étaient complètement dénaturés pendant les vingt ans qui séparent les deux guerres. Et leur pire défaite fut celle infligée par les répressions stalinienne.

Aujourd'hui, qui soutient toujours la thèse de Lénine, affirme qu'une fois reconstituées les conditions de type impérialiste y compris dans les pays vaincus, au bout d'un certain cycle, la menace de guerre se représentera à nouveau, avec une seule alternative (entièrement inenvisageable à l'heure actuelle): que la révolution prolétarienne la brise dès sa naissance.

La révolution pourrait naître d'une troisième guerre, à condition que le mouvement de classe ait resurgi avant son déclenchement que tout laisse penser encore lointain.

La première **condition** de ce difficile résultat est que le prétendu **caractère socialiste** de la Russie soit complètement réfuté.

A la thèse du XXème Congrès sur la possibilité actuelle d'éviter la guerre, nous répondons non pas que celle-ci est **inévitabile** dans un sens absolu, mais qu'elle ne peut être évitée grâce à un mouvement vaguement idéologique de prolétaires et de classes moyennes et pauvres, qui sont incapables de lui opposer une résistance sérieuse et qu'elle écraserait comme un bulldozer.

La guerre générale est donc **évitable** historiquement, mais à condition de lui opposer un mouvement provenant exclusivement de la classe salariée et que

celui-ci attende cette guerre, non pour **la surmonter par la paix**, mais pour la supprimer en supprimant le vieux et infâme capitalisme.

PALE UTOPIE

En conclusion, les objectifs historiques que le XXème Congrès s'est assignés: **paix stable** dans un monde capitaliste (et pire encore, dans un monde «moitié capitaliste et moitié socialiste»!), «choix» entre capitalisme et socialisme sur la base d'une comparaison entre les deux systèmes effectuée par la conscience générale des hommes représentent un **recul** bien plus grand par rapport à Lénine que celui de Staline. Au moment de sa mort, en effet, celui-ci laissait encore un espoir aux prolétaires du monde, dont la conscience et la volonté étaient plus manquantes que jamais: celui que, dans une prochaine conflagration, l'Armée Rouge tenta de submerger les frontières des Etats capitalistes en **persuadant** dans le langage du canon et des bombes.

Dans cette vaine espérance des ouvriers murmurant la vaine phrase: «Et pourtant, le Moustachu viendra!», il restait une dernière trace du marxisme, bien que la doctrine ait été obscurcie par les théories économiques dégénérées de l'époque stalinienne.

Du XIXème au XXème Congrès, on est tombé à une conception des luttes historiques qui non seulement est la négation de Marx et de Lénine, mais qui sous le prétexte des révélations apportées par les temps modernes, et des «créations» qu'imposerait la situation nouvelle dégringole au niveau des **utopies** antérieures au *Manifeste*.

L'idée selon laquelle le monde se déciderait entre deux **modèles** de société et d'économie à la suite d'une simple confrontation entre deux «maquettes» artificielles d'organisation de la vivante humanité ne peut en effet être comparée qu'aux premières tentatives du socialisme utopique. Ce dernier a pourtant cette supériorité énorme d'avoir représenté à son époque une anticipation audacieuse de certaines revendications historiques de l'avenir. L'utopie actuelle n'est, elle, que le résultat d'un incroyable recul.

Marx et Engels ont d'ailleurs parlé des utopistes sans aucun mépris et ils ont même eu pour certains d'entre eux, Saint-Simon, Fourier et Owen par exemple, une véritable admiration. Pourtant, toute leur théorie repose sur deux pierres angulaires: la critique de l'utopisme socialiste et celle de la démocratie bourgeoise, de la démocratie **en général**, comme disait Lénine. C'est sur elles que s'est constitué le socialisme européen des dernières décades du XIXème siècle et le communisme russe de Plekhanov et Lénine.

Historiquement, deux voies au socialisme de type **émulatif** et **persuasif** ont déjà été proposées. La première est celle des vieux utopistes à la Cabet qui pensaient qu'il suffisait de visiter les Icaries et les phalantères pour devenir socialiste. La seconde est celle de gens encore enivrés des *Lumières* du XVIIIème siècle et qui juraient que la justice, l'égalité et la liberté sociale étaient les corollaires de la civilisation pacifique issue de la glorieuse révolution que la bourgeoisie avait ac-

complie au nom de ces principes, et qu'il suffisait de consulter le peuple souverain par des élections pour qu'elles fussent appliquées.

Ce furent deux grandes conceptions de l'histoire. Pourtant, les socialistes des générations précédentes sont passés sur leurs ruines pour arriver au déterminisme scientifique de Marx et revendiquer, aux côtés de Lénine, sa théorie de la nouvelle Révolution et de la Dictature.

Dictature ou persuasion: ou l'un, ou l'autre. On doit «dicter» à ceux que l'on n'a ni le temps ni les moyens d'amener à consentir. Plus le capitalisme s'obstine, s'entête à vivre dans l'histoire, moins il est possible d'en venir à bout autrement que par la violence.

La **Raison**, dans les formes vraiment fortes et séduisantes qu'elle revêtait à son origine, nous l'a amené par la main. Mais alors que la bourgeoisie lui élevait des autels, les glorieux précurseurs de la Ligue des Egaux osaient déjà lui opposer la **Force**.

Une autre honte des proclamations du Congrès, c'est le passage au communisme non seulement à travers la **démocratie**, mais à travers l'**utopie** – sous le couvert du retour à Marx et à Lénine.

Au XXème Congrès, ils ont déchiré également le *Manifeste* de 1848. Dans ses pages sur la littérature socialiste et communiste d'autres tendances, il avait enregistré le détachement définitif de la lutte ouvrière de l'utopisme. Nous ne pouvons rapporter ici les textes théoriques de Marx et d'Engels sur ce point. Qu'il nous suffise de citer quelques passages qui dépeignent l'erreur naïve des utopistes.

*«Il suffit, selon eux, de **comprendre leur système** pour reconnaître qu'il constitue la meilleure des organisations possibles de la meilleure société possible».*

*«Ils désapprouvent donc toute activité politique, c'est-à-dire révolutionnaire; ils veulent rejoindre le but par des moyens **pacifiques**; c'est pourquoi ils cherchent à frayer un chemin au nouvel évangile social par des expériences limitées, et donc sans signification (reconnaissons que l'expérience russe a été, elle, une expérience en grand... de construire le capitalisme) et par la **puissance de l'exemple**».*

De temps à autre, nous trouvons en flagrant délit de faux éhonté ces «pionniers de l'avenir» qui, pour justifier leurs trahisons et leurs abjurations, bavardent de formes historiques de transition d'un système social à l'autre autrefois ignorées et que les plus récents événements auraient **créativement** forgées, déduisant des changements de situations la **révision** de formules soi-disant surpassées. Ces gens-là finissent invariablement de la même façon, convaincus d'anachronisme honteux et de réactionnarisme vermoulu.

Avec vos conclusions qui ont tant ému les amateurs de nouveautés de dernière heure, vous pouvez retourner à cent ans en arrière, au moins, Messieurs du XXème Congrès! Vos dernières trouvailles, la coexistence, l'émulation, la compétition qui, dans une entente «homosexuelle» avec le reste du capitalisme voudraient arrêter la féconde et vivante histoire, ne méritent qu'une chose: c'est d'être exposées au pilori avec toutes les idéologies rétrogrades.

Que reste-t-il donc de tout cet anti-stalinisme que le XXème Congrès a présenté au monde? Rien d'autre – et encore – que les points que nous avons traités au début: la condamnation du «culte de la personnalité» et des «manipulations infligées à l'histoire». Sur tout le reste, il a continué à descendre la même pente que Staline, et il est tombé à un niveau encore plus bas que lui. Sur ces deux points mêmes, la rectification a été tout autre qu'orthodoxe. Il nous faut y revenir avant de conclure notre chant funèbre pour tous ces gens enlisés dans le même marais.

Staline mentait, déclare-t-on, quand il qualifiait les «monstres» trotskystes *d'espions de l'étranger*. Ils ne l'étaient donc pas? Mais alors, qu'étaient-ils? La **réhabilitation** peut remédier à des jugements moraux ou à des sanctions pénales intéressant des particuliers, mais elle ne peut corriger un jugement historique et critique.

Selon des revues soviétiques (extrait de l'*Unità* du 15 avril), Staline aurait mal fait, non de mentir (on ne peut en effet affirmer en principe qu'aucune circonstance ne peut conduire le révolutionnaire à la nécessité de mentir), mais d'obscurcir la «lutte d'idées» menée contre le «trotskysme» par ses atroces calomnies.

Même là, Staline a été un marxiste plus conséquent que ses censeurs d'aujourd'hui! Que signifie «lutte idéologique»? Pour un marxiste, il ne peut y avoir de lutte idéologique sans lutte politique, c'est-à-dire sans lutte dérivant du jeu des forces de classe. Du moment que la formation de l'opposition russe ne s'explique pas par l'influence corruptrice d'Etats étrangers, son extermination qui ne fut pas celle de quelques «monstres», mais de larges couches du parti bolchevik, correspond à un heurt de forces sociales. Staline disait la seule chose qu'il pouvait dire s'il ne voulait pas admettre que les partisans du mouvement antirévolutionnaire, n'étaient autres que lui et ses partisans. Et puisqu'il n'avait manifestement pas à faire à des insurrections contre le pouvoir, il ne pouvait parler que d'espionnage, d'attentats et de sabotages de grand style. Il est donc faux de dire que *«la thèse de Staline, selon laquelle la lutte de classes devient plus aiguë à chaque pas en avant du socialisme, était erronée»*, et que *«c'est cette thèse établie en 1937, alors que les antagonismes de classes avaient déjà disparu, qui a porté à d'injustes répressions»*.

Une fois de plus, Staline ne mentait pas de façon aussi anti-marxiste que les gens d'aujourd'hui: car il s'agissait bien d'une phase de la lutte des classes, dans laquelle le gros du Parti et sa direction, Staline y compris, remportèrent la victoire.

Comment expliquer autrement que ces revues russes disent, ainsi que le rapporte l'*Unità*, *«les trotskystes, etc... exprimaient les intérêts des classes exploiteuses qui opposaient une résistance, et les tendances des couches petites bourgeoises de la population»*?

Les victimes de 1934 et 1937 exprimaient les intérêts des classes prolétariennes internationales contre la politique de l'Etat russe qui se détachait de la lutte prolétarienne mondiale et se dissimulait derrière le mensonge de la construction du socialisme. Dans tout ce qui reste de leurs déclarations, soigneusement étouf-

fées depuis 1926, ils revendiquaient la ligne de Lénine, affirmant qu'il s'agissait de passer à une longue lutte de la dictature prolétarienne contre les forces intérieures des classes petites-bourgeoises, soutenues par l'influence multiple du capitalisme international. C'est là, pour des marxistes, que réside **toute** la controverse qu'il s'agit de trancher.

Le grand tournant, le moment du retournement de la lutte révolutionnaire en Russie, fut celui où cette voix-là fut étouffée. Aussi ne peut-on expliquer cet épisode essentiel, dont les racines plongeaient dans le sous-sol de la société, comme une simple canaillerie, une erreur ou une distraction de Staline: ou alors le marxisme s'écroule. La lutte fut ce qu'elle fut, et il est juste de dire que c'était une lutte de classe, aussi bien sous sa forme idéologique que sous sa forme violente. Il faut rendre à Staline le rôle qu'il y joua, mais le **même rôle** revient à ses fossoyeurs du XXème Congrès qui se gardent bien aujourd'hui de justifier **idéolo-**

giquement les assassinats d'alors. Ce rôle commun au mort et aux vivants est celui de la contre-révolution capitaliste.

C'est précisément la contre-révolution qui est «créatrice» et on lui découvre, en vivant l'histoire, les formes et les manifestations les plus nouvelles, les plus inattendues. Un demi-siècle de trahison au prolétariat socialiste nous a appris beaucoup à cet égard.

La Révolution, elle, est **une**. Tout au long d'un arc historique immense qui se terminera comme il a commencé, et là où il se l'était promis, elle reste toujours identique à elle-même. Bien de ceux qui sont actuellement vivants seront peut-être au rendez-vous, et certainement ceux qui sont encore à naître et ceux qui sont morts; ces derniers savaient qu'elle ne manque jamais, qu'elle ne trompe jamais. A la lumière de la doctrine-marxiste, elle apparaît dès maintenant comme une chose tangible, une chose vivante.

Dialogue avec les Morts

TROISIEME JOURNÉE: Soirée

PHILOSOPHIE, TU T'EN VAS PAUVRE ET NUE!

Après des critiques corrosives à des dizaines d'années de travail des historiens et des économistes, le document de base du Congrès, c'est-à-dire le rapport de Kroutchev au Comité Central s'en est pris aux «philosophes» d'Etat. Que le marxisme soit considéré comme une «philosophie» parmi tant d'autres, c'est-à-dire **comme** tant d'autres, est une chose sur laquelle nous avons déjà fait d'amples réserves; c'est pourquoi ce **service** philosophique de gouvernement, dont d'ailleurs est proclamée la faillite complète, ne nous paraît pas une chose bien sérieuse.

Laissons cependant la parole à Kroutchev: *«Les tâches inhérentes à la préparation et à l'éducation de nos cadres dans les instituts d'enseignement supérieur et dans nos cercles d'étude de parti rendent la création d'un manuel d'étude sur les principes du marxisme-léninisme nécessaire. Celui-ci devra exposer de façon concise, simple et claire, les thèses les plus importantes du marxisme-léninisme. Il faudra, de même, préparer des livres illustrant de façon populaire les principes de la philosophie marxiste. De tels livres auraient une grande importance pour propager la conception scientifique du matérialisme et pour lutter contre la philosophie idéaliste réactionnaire».*

Il en résulte que pour éviter que les super-professeurs des académies philosophiques ne disent des bêtises, il faut les dégrossir à l'aide de petits manuels, «populaires» pourrions-nous dire, de propagande contre les philosophies ... **réactionnaires**.

Il y a longtemps que les bourgeois eux-mêmes ont aboli les cours de philosophie théorique pour les remplacer par des cours **d'histoire de la philosophie**, ou, si l'on veut, des philosophies. Dans tous les schémas, on entend par philosophie réactionnaire celle qui servait de superstructure aux formes féodales de production: le fidéisme. L'idéalisme est au contraire la philosophie de la révolution bourgeoise. C'est même la **philosophie populaire** par excellence, la seule philosophie populaire, et les prétendus matérialistes de Moscou qui lui lancent de haut l'épithète méprisante de réactionnaire et - horreur! - d'antipopulaire prouvent à chaque mot qu'ils en sont tout imbibés.

Au pays de Kroutchev, rien ne fonctionne : ni les écoles **populaires**, ni les Ecoles Normales, ni l'Académie suprême d'où sortent les pédagogues des pédagogues, ou mieux, les «entraîneurs» des **activistes** affectés à la propagande dans les masses. En tous cas, notre historique Congrès a affirmé que tout cet appareil avait **dévié**: essayons de voir dans quel sens.

C'est là un **quiz** (21) dont il est facile de trouver la réponse. Les fidèles élèves du petit instituteur de campagne Staline le dégomment de son rang de Commissaire à l'Instruction populaire, mais, sans le savoir peut-être, ils répètent les morceaux de littérature qu'il leur avait fait apprendre par coeur.

UN REFRAIN DE JOSEF: DOGMATIQUES, TALMUDISTES

Quiconque est un peu au courant sait que nous sommes tout sauf « trotskystes » ; pourtant nous rappellerons ici que tout le monde admet que Léon était le meilleur écrivain contemporain de la langue russe – du reste, pour les écrits révolutionnaires, la langue nationale n'est pas très importante, et on peut penser qu'est également retirée de la sacristie la « Linguistique » de Staline, selon laquelle la langue maternelle « *n'est pas une superstructure* » et reste immuable devant le changement des formes de production et des rapports de classe.

La forme d'écriture de Staline, sans être faible ou malhabile, est, d'une manière incontestable, plate. Il a un style d'école primaire qui évoque en fait une séance de «quitte ou double». Petites questions et petites réponses sèches, avec répétition en série digne de disques micro-gravés.

Si nous cherchons à extraire des longs discours de Kroutchev, Mikoyan, Souslov et Chepilov, le nouveau «Verbe» philosophique, nous ne trouverons que trois ou quatre des accusations favorites de Staline: dogmatisme, talmudisme, pédantisme, scolastique, etc... D'un ton le plus monotone ils

(15) Terme anglais, désignant ici les questions du «quitte ou double».

s'en sont servi non pas contre Staline lui-même, mais contre une foule innombrable de philosophes et d'hommes de science ainsi que de chefs politiques, tous fonctionnaires accusés de n'être bons qu'à manger le traitement alloué par l'Etat. Contre ce déplorable état de choses, tous nos orateurs ont brandi un drapeau bien connu et qui a traîné dans les mains de tous les véritables «confusionnistes»: le drapeau du réalisme, de la vie, du constructif, du concret. Si nous voulons à tout prix extraire de ces discours des thèses nouvelles, nous verrons qu'elles se réduisent à deux formules des plus frustes: le marxisme **créateur** (c'est-à-dire ce que l'on pourrait appeler le marxisme recréé) et **l'enrichissement** du marxisme, phénomènes qui se reproduiraient à chaque pas de l'évolution historique!

Soyons **clairs, simples et concis**, puisque c'est là la dernière directive imposée aux polémistes que les «cadres» russes recrutent en série.

Prenons pour notre compte le rôle des dogmatiques, des talmudistes, des scolastiques et même des pédants; assumons la défense d'un marxisme qui ne crée jamais rien de nouveau et qui est une constellation de thèses précises inébranlables; et le revendiquant tel qu'il est né, **rigide et pauvre**, non de la terrible misère de Marx, mais du sein de l'histoire, au moment précis où il devait naître, refusons *ungibus et rostro* de l'abandonner en proie à ceux qui veulent **l'enrichir**.

Les discours creux des tenants de la **créativité** et des prétendus créateurs coïncident toujours, en effet, avec les périodes de contre-révolution, de recul de classe et d'involution historique des formes sociales.

Tous ceux qui se vantent de découvertes inédites et fécondes ne font jamais que remâcher de misérables formules du genre de celles que, dans l'histoire de l'opportunisme, Staline a été le dernier à venir nous débiter. Celles-ci ne sont jamais que de mauvais travestissements des formules célèbres qui ont servi au marxisme à mener sa lutte acharnée successivement contre Proudhon, Lassalle, Bakounine, Dühring, Bernstein et Sorel; de ces formules dont Lénine, athlète de l'orthodoxie révolutionnaire, s'est armé, lors de la grande honte de 1914, pour faire mordre la poussière à tous ceux, innombrables, qui voulaient en **créer** les falsifications et les **enrichir** du prix de la trahison.

A VOUS, PETITS ECOLIERS!

Arrêtons-nous pour montrer que les élèves ont vraiment dans le sang le style, la phraséologie, la manière poussive de leur médiocre maître d'école.

Voyons d'abord Kroutchev: *«Luttant contre les manifestations de négligence dans l'élaboration ultérieure de la théorie marxiste (!) nous ne pouvons aborder cette théorie de façon dogmatique, en gens détachés de la vie... la théorie n'est pas un recueil de formules et de dogmes inertes... mais un guide d'action et de lutte... détachée de la pratique, la théorie n'est qu'une chose morte»*. **Aucun** des chefs ouvriers passés au service des gouvernements bourgeois de la guerre nationale, n'a jamais tenu un autre langage que celui-là, ni parlé sur un ton différent de celui des autres

citations que nous avons glanées dans les discours de Moscou. Mais aucun, non plus, ne phrasait de façon aussi triviale que nos gens d'aujourd'hui.

Plus loin: *«Ceux qui pensent que l'on peut construire le communisme uniquement par la propagande (l'imbécile est en réalité celui qui pense à une recette pour le construire dans un chantier, comme un produit bourgeois!) sans lutte pratique pour accroître la production (une carte du parti tout de suite aux garde-chiourmes des classiques galères!) et pour augmenter le bien-être (dix cartes pour l'école keynésienne), ceux-là s'engagent dans la voie du talmudisme et du dogmatisme»*.

A vous maintenant Mikoyan, démolisseur de Joseph: *«Le Parti, le Comité Central appliquent **créativement** la théorie du léninisme dans la phase actuelle du développement de la société et enrichissent en même temps le marxisme-léninisme»*.

Nous en savons déjà long sur cet «enrichissement»: passage démocratique du pouvoir aux «communistes»; impérialisme sans guerre; renonciation à l'usage de la violence; discipline constitutionnelle; imitation du capitalisme considéré comme une fabrique de bien-être; compétition honnête avec lui; promesse signée de ne pas le rouler, faite aujourd'hui à Londres, demain à Washington. **Enrichissez** encore un tout petit peu le marxisme de cette façon-là (au fait, quel est l'indice prévu pour le IVème Plan quinquennal à cet égard?), et vous l'aurez mis complètement en pièces!

Mikoyan est trop brillant pour qu'on puisse le citer sans interruptions ni commentaires: *«La majeure partie de nos théoriciens ne fait que répéter et travestir, sous des formes diverses, des citations, des formules et des thèses déjà connues»*. Scandale énorme! Mais enfin, que signifie théorie? Une suite ordonnée de conclusions; littéralement: un «cortège» de gens, dont chaque rang ne dépasse pas le précédent. On pourrait adresser à des poètes, mais non aux vulgarisateurs d'une doctrine constituée, le reproche de «répéter». Il est vrai que, comme le dit plus loin Mikoyan, les plus écoeurants de tous sont encore les artistes! Il continue:

*«Peut-il exister une science sans création? Non, sans **création**, on ne fait que de la scolastique, de l'exercice scolastique, non de la science, car la science est avant tout création, construction nouvelle et non répétition de choses anciennes»*.

S'il nous incombait à nous d'écrire le **manuel** demandé de philosophie marxiste (avec de telles prémisses, il est certain que de Moscou il ne sortira que des livres écrits... avec les pieds), nous y accueillerions cette heureuse formule: la **science est la répétition de choses anciennes**. Quant à la scolastique nous dirions que c'est la philosophie qui se fonde sur la «création», et que **sans création**, il n'y a plus de **scolastique**. La théorie de la création, voilà comment nous la faisons: nous doutons que Dieu ait créé Mikoyan; quant à lui, il n'a rien créé du tout, à moins qu'on lise ce qu'il dit à l'envers.

«Le XXème Congrès donnera une sérieuse impulsion aux militants du front idéologique (un front où même les caporaux sont invités à militer en improvi-

sant des mouvements de troupe) *pour qu'ils s'attellent à un travail créateur... enrichissent le patrimoine d'idées du marxisme-léninisme...* (et enfin, dans un troisième point, *créée... par ruminantion) pour assurer l'enrichissement créatif du marxisme*». Quelle fièvre d'originalité!

ET MAINTENANT, A CEUX DU FOND !

Cela suffit; appelons maintenant ceux des derniers bancs.

Souslov: *«Notre travail se développe... selon une répétition mécanique de formules et de thèses connues, avec pour résultat de former des pédants, des dogmatiques détachés de la vie. Notre propagande était surtout tournée vers le passé, vers l'histoire (!) au détriment de l'actualité»*. Nous y sommes, par tous les diables! Voici un émulateur authentique de la mode dégoûtante de ces parvenus bourgeois qui ne savent rien de rien, mais qui sont toujours en mesure de nous «coller» avec leur question idiote: ah, vous ne savez pas la dernière? Tenez-vous au courant!

«Le parti n'a jamais toléré le dogmatisme, mais la lutte contre lui revêt aujourd'hui une acuité particulière». Et voilà le cri du coeur, un cri où perce toute la misère du carriérisme, de la lutte de l'individu pour «enfoncer» le voisin: *«Il n'y a pas de doute que le culte de la personnalité a fortement contribué à la diffusion du dogmatisme et du pédantisme. Les fauteurs de ce culte ont attribué le développement de la théorie marxiste à quelques personnes qu'ils suivaient aveuglément. La seule tâche des autres mortels (mais qui étaient-ils donc?) était d'assimiler et de populariser les créations de ces quelques individus»*.

Magnifique! Ces Messieurs ont décidé de liquider ces «quelques individus». Mais ils ne savent que réciter la même leçon. Ah, qu'ils ont assimilé! Qu'ils ont popularisé! En attendant, ils déshonorent Staline dans la mesure où c'est ce qu'il a dit de pire qu'ils montrent gravé dans leurs petites cervelles quand, pris de délire, ils s'écrient: A nous! Nous aussi, nous voulons créer! Comme disait le diable classique d'Anatole France exilé sur la terre: *Jéhovah, tu n'es qu'un misérable demiurge!*

Ainsi, Chepilov se porte candidat aux créations nouvelles; mais quand donc ces «créateurs» impatients, tenus jusqu'à présent en laisse, nous apporteront-ils une poignée de farine de leur propre sac? Ils ne font que profiter du fait que leur maître a été embaumé et ne peut leur crier: Zéro, le devoir a été copié mot pour mot!

«Nous, communistes marxistes, nous ne sommes pas des gardiens passifs de l'héritage marxiste-léniniste, nous ne sommes pas des archivistes de l'idéologie». En somme, voilà des gens qui, pour ne pas être de vulgaires gardiens du patrimoine dont ils ont hérité, le mangent jusqu'au dernier sou; et c'est ce qu'ils appellent l'«enrichir»!

«Le travail idéologique qui n'est pas lié aux tâches vitales de l'édification économique et culturelle se transforme en une répétition talmudique et dogmatique de vérités et de thèses connues, ou en radotage et en encensement». Dans la Première Journée, nous

avons donné un modeste échantillon d'«encensement» à Staline: les auteurs étaient tous des disciples dont nous avons vu plus haut qu'ils appliquent à la lettre son **antitalmudisme** et son **antidogmatisme**.

La **saison du radotage** est-elle close, ou ne s'ouvre-t-elle pas, au contraire, plus fertile que jamais?

BRUITS EN DEHORS DE LA CLASSE

Ce n'est certainement pas sans raisons que tous ces fidèles élèves de Staline ont unanimement mis la main sur des extincteurs de la même marque et lancé des jets de la même trouble écume. C'est que tout n'est pas mort dans la Russie de la Révolution, et qu'une flamme y brûle encore! Il y a encore là-bas de vieux marxistes, compagnons de lutte de Lénine et de tous ceux que l'on «réhabilite» aujourd'hui d'un geste suprêmement pharisaïque; d'authentiques bolcheviks qui croient encore à ce **dogme** de la révolution pour lequel il n'est pas de frontières. La tradition ineffaçable de la dynamique de ce «passé» vit dans la jeune génération, et devant elle le présent tant vanté se montre sinistre, pâle et vil.

Il y a de pédantes, de fastidieuses **citations** de Marx, Engels et Lénine, même si depuis des années, il est illégal de citer d'autres théoriciens du calibre de Trotsky, Zinoviev et Boukharine. Il y a encore des camarades qui ont foi dans les «archives», et qui ne pensent pas «se détacher de la vie» en s'alimentant à l'histoire de la lutte des bolcheviks, quand celle-ci avait pour buts Berlin et Vienne, Paris et Rome, et qu'elle posait l'alternative léniniste: domination mondiale de la bourgeoisie ou domination mondiale du prolétariat! Pas de moyen terme!

Il y a encore, par bonheur et par loi historique, des **dogmatiques** qui croient à ce que Lénine écrivait et promettait; et même si ces formules étaient répétées naïvement, voire **aveuglément**, ils seraient encore bien au-dessus de la cuisine congressuelle d'attitudes sur commande, avec leurs écoeurantes recettes **modernes**.

Les «créatifs» se donnent beaucoup de mal pour sembler défendre un reste de fidélité à la doctrine et bien que cet effort sonne complètement faux, le fait qu'il existe prouve à lui seul que telle est bien la situation.

Kroutchev: *«Sauvegarder scrupuleusement la pureté de la théorie marxiste, mener une lutte décidée contre les survivances de l'idéologie bourgeoise dans la conscience des hommes»*. Souslov: *«Le marxisme-léninisme doit se développer... en respectant ses principes intangibles, en luttant de façon intransigeante contre toutes les tentatives de révision»*. Et les mêmes déclarations des autres bancs.

Après avoir tant déploré que l'on considère les textes comme sacrés, la tentative de se sauver en citant Lénine que l'on a truqué en lui imputant les «créations» funestes qui lui sont en réalité postérieures (on confesse aujourd'hui que c'est uniquement à cette fin qu'on a sélectionné ses écrits, et qu'on en a écarté un grand nombre dans la préparation de ses Oeuvres Complètes) sonne complètement faux.

Même là, les petits élèves laissent passer le bout (de

l'oreille). Leur système de citations, dont ils font plus qu'abuser, est **strictement copié** de Staline, et avec son procédé classique.

MALHONNÊTE UTILISATION DE LENINE

C'est le vrai système des brocanteurs de la doctrine: indiquer un volume de la série officielle, une page de ce volume, bien certain que purges et censures ont passé toute l'édition au crible, tout comme le catholique lorsqu'il cite le texte canonique des Evangiles. Et taire intentionnellement la date et le thème de l'écrit cité, c'est-à-dire son arrière-fond historique, l'orientation de la lutte conduite par son auteur, qui n'était pas un archiviste, mais un militant (lui, oui !) de l'action révolutionnaire. **Quand** donc Lénine a-t-il écrit (vol. II, p. 492 de l'édition russe) ces paroles (sous réserve de contrôle): «*Nous ne considérons pas, en effet, que la théorie de Marx soit quelque chose de complet et d'intangible; nous sommes convaincus qu'elle a seulement posé les pierres angulaires de cette science que les socialistes doivent faire progresser dans toutes les directions s'ils ne veulent pas rester en retard sur la vie. Nous pensons qu'il est particulièrement nécessaire pour les socialistes russes d'élaborer la théorie de Marx de façon indépendante, puisque cette théorie nous donne seulement les thèses directrices générales qui, en particulier, ne s'appliquent pas de la même façon à l'Angleterre qu'à la France, à la France qu'à l'Allemagne, à l'Allemagne qu'à la Russie*»?

Lénine était alors engagé dans une féroce lutte contre les deux ailes du mouvement anti-tsariste en Russie: les populistes, qui refusaient d'admettre le marxisme, prétendant qu'en Russie les tâches socialistes incombaient aux paysans propriétaires, et non aux ouvriers; les «marxistes légaux», avec leur habituelle version de l'Angleterre économique et de l'Europe politique, déduisaient du marxisme la conclusion que pour pouvoir lutter contre les entreprises capitalistes en Russie, il fallait respecter la légalité et maintenir la neutralité à l'égard du gouvernement autocratique. Contre eux, il fallait que Lénine construise la méthode révolutionnaire liant l'action armée immédiate aux buts suprêmes de la classe prolétarienne; c'est contre ces deux tendances qu'il posa les bases de l'édifice monumental de sa doctrine historique de la révolution russe.

Lénine jeune ne pouvait encore savoir que, comme nous l'avons appris de Lénine adulte, la théorie est «*complète et intangible*» dès son origine, justement, et que lui retrancher une seule lettre est la perdre. De toutes façons, même dans cette formule de jeunesse, l'accent est mis sur les *pierres angulaires* et les *directives générales* de la théorie de Marx, valables en tous lieux. Quelles sont-elles? Ce ne sont pas deux phrases qui peuvent fournir la réponse, mais toute l'oeuvre et la vie de Lénine.

Quels sont donc les «principes intangibles» même pour la **créativité** et l'**enrichissement**, faudrait-il le demander à son très lointain descendant Chepilov? Qu'est-il resté des «pierres angulaires» de Lénine, aux yeux du XXème Congrès?

A cette façon déloyale de citer Lénine, nous avons opposé l'étude de ses écrits selon l'ordre historique, au

cours du développement de la lutte révolutionnaire en Russie; les lecteurs y trouveront le nécessaire à propos, par exemple, des plaisanteries typiquement staliennes que les Mikoyan et compagnie nous débitent sur la position de Lénine en 1917 pour la conquête pacifique du pouvoir.

Qu'il nous suffise ici de dire une chose: de même que toutes les citations manipulées au XXème Congrès sont reprises en seconde main au maître Staline (alors que c'est soi-disant en s'appuyant sur elles qu'ils prétendent abandonner Staline pour retourner à Lénine!), de même, celle que nous venons de faire, nous l'avons empruntée à un discours de Staline au XVIIIème Congrès du 10 mars 1939.

QUE RESTE-T-IL D'INTANGIBLE?

Nous sommes en droit de compter Lénine parmi les «dogmatiques», car toute sa vie il a considéré ce terme comme un titre d'honneur, comme l'opposé d'**opportunisme** et de «libre critique».

Le premier chapitre de son classique «*Que faire?*», qui est de 1902, s'intitule précisément: *Dogmatisme et liberté de critique*. Il est tout entier une attaque contre le révisionnisme russe et international, et la note au bas de la première page dit exactement: «*De nos jours, les fabiens anglais, les socialistes ministériels de France, les bernsteiniens allemands mènent campagne en commun contre le marxisme dogmatique. C'est la première bataille vraiment internationale avec l'opportunisme socialiste*».

En exposant la question agraire et en montrant l'orthodoxie marxiste de Lénine en cette matière, nous avons reproduit le passage initial de «*La question agraire et les critiques de Marx*», 1901, et son invective contre Tchernov qui se vantait d'avoir délogé le «marxisme dogmatique» du domaine des questions agraires. Ce **marxisme dogmatique**, dit Lénine, a une propriété bizarre: les hommes de science le donnent continuellement pour mort, et puis le tir de barrage contre lui reprend toujours...

Par la suite, la vieille bombarde est passée aux mains de Staline (qui a génialement créé un supplément de son cru: le marxisme talmudique) puis à celles du XXème Congrès qui, en dépit de l'hystérie d'enrichissement, n'a rien créé du tout.

Ce que nous tenons pour notre part à établir, c'est qu'en faisant nôtre le drapeau du **dogmatisme**, nous ne nous attribuons le mérite d'aucune **création**, et à plus forte raison d'aucun **enrichissement** de la théorie, même pas de la théorie et de l'histoire de l'opportunisme, maladie incurable.

Avec ses pattes d'ours, Staline avait encore épargné quelques-unes des «pierres angulaires» de Lénine et laissé encore intacts quelques **principes**. Les commis-voyageurs en gants beurre frais du XXème Congrès n'ont rien laissé d'intangible, si, comme l'affirmait le titre d'un article de l'*Unità*, Eden leur a dignement «donné la réplique» sur la coexistence pacifique par ces paroles historiques: «*Aujourd'hui, le monde peut se sentir plus en sécurité!*»

En effet, toujours dans son discours de 1939, Staline n'avait pas pu ne pas citer une nouvelle fois les

paroles suivantes de Lénine (Oeuvres-presque-Complètes, XXI, 393): «*Les formes des Etats bourgeois sont extraordinairement variées, mais leur substance est unique: tous ces Etats sont, d'une façon ou d'une autre, mais, en dernière analyse, de façon obligatoire, une dictature de la bourgeoisie* (ici, ce n'est pas nous, mais lui, ou Staline en personne, qui souligne). *Le passage du capitalisme au communisme ne peut naturellement donner qu'une abondance et une variété énorme de formes politiques; mais la substance sera inévitablement la même: la dictature du prolétariat* (même remarque que ci-dessus.)»

Donc, c'est avec une infâme mauvaise foi que l'on a prétendu au XXème Congrès qu'il restait quelque chose que l'on ne voulait pas toucher, réviser, recréer, enrichir. Et savez-vous qui devait se montrer le plus bête et dire: «*la voie que vous, Russes, avez suivie, fidèles aux enseignements de Lénine, n'est pas obligatoire pour les autres pays?*» Question très facile; une lire pour la réponse exacte: le délégué du parti italien.

COMMENT ILS ONT ENRICHI MARX

Les camarades de France nous ont procuré un exemplaire, sauvé *in extremis*, de la seconde édition du *Manuel d'Economie politique* achevé d'imprimer le 17 mars 1956, par les soins de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., Institut d'Economie, «pour vivre l'espace d'un matin»

Texte stalinien typique, dont la moitié est consacrée à «l'économie politique du mode socialiste de production». Il se peut d'ailleurs que tout cela reste officiel, sauf, à coup sûr, ce que nous allons en tirer pour clore cette question de **l'évolution de la théorie**.

Préface: après avoir rendu, bien ou mal, à Marx et à Engels ce qui leur revient, on attribue à Lénine **l'enrichissement** de la science économique du marxisme par la théorie de l'impérialisme, qui aurait fourni «les premiers éléments de la loi économique fondamentale du capitalisme moderne». Quelle est-elle donc? Une loi dont n'avait même pas rêvé Marx et qu'il laissa le soin de découvrir en plein... à Staline. Plus loin, Lénine est présenté comme l'auteur d'une théorie **nouvelle** complète, de la révolution socialiste (naturellement, sous réserve d'une plus **nouvelle** de Staline et des Kroutchev-Togliatti). Il aurait par ailleurs donné une solution scientifique aux problèmes de **l'édification** du socialisme et du communisme. Après cela, ne nous étonnons pas de trouver notre Chepilov parmi les académiciens de haut vol qui ont compilé le Manuel!

En effet, pour éviter tout *encensement*, il a été ajouté à la fin que «*Staline, le grand compagnon d'armes de Lénine, a formulé et développé un certain nombre de nouvelles thèses*» (!).

Quant aux suivantes, nous croyons que l'Académie les mettra au concours par décret international.

Naturellement, il y a (p. 287 et suivantes) un chapitre sur la loi du *développement inégal*. On y trouve cet énorme mensonge que «*Marx et Engels, étudiant le capitalisme pré-monopoliste du milieu du XIXème siècle* (16) *furent conduits à conclure que la révolution socialiste ne pouvait vaincre que simultanément dans tous les pays ou dans la plupart des pays civilisés*».

Plus tard, Lénine serait arrivé à la conclusion que la *vieille formule de Marx et Engels ne répondait plus* aux conditions historiques, et que non seulement la révolution socialiste pouvait triompher dans un seul pays, mais même (écoutez-nous ça!) que la victoire dans tous les pays ou dans le plus grand nombre d'entre eux **ÉTAIT IMPOSSIBLE** (!!!).

Eh bien, qu'est-ce qu'il nous aurait raconté comme blagues, cette gros farceur de Vladimir Lénine, après cette année 1918 ou c'est tout juste s'il ne nous prenait pas à coups de pied au derrière parce que nous ne lui apportions pas la révolution dans toute l'Europe... Mais il aurait par la suite découvert scientifiquement que c'était IMPOSSIBLE? Du fait de la loi du développement inégal?!

(Au fait, connaissez-vous la loi du développement inégal des académies? Staline ne devait pas la connaître, car on la trouve dans une pièce italienne du brave Ferrari, qui date d'un siècle: on fonde des académies, ou on n'en fonde pas!).

C'est encore de la prose académique qu'il nous faut avaler. Le passage du *Manuel* dont nous venons de parler est suivi d'une véritable salade d'où il ressort que Lénine aurait découvert qu'à l'époque impérialiste, les pays capitalistes forment une chaîne **plus serrée** dont la révolution peut saisir l'anneau **le plus faible**. Bien, mais à quelles fins? Pour déclarer aux autres qu'il est impossible de les briser? Pour cela, il fallait un Staline, et pire que Staline, des Kroutchev, des Chepilov, des Togliatti ou des Thorez. Une autre palinodie attribuée à Lénine une vision du développement de la révolution mondiale qu'on veut nous faire passer pour une anticipation de la méthode qui consiste à **détacher** des pays du «camp impérialiste» pour en faire des satellites de la Russie. Mais à en juger par l'exemple de la Yougoslavie de Tito, il semble que ces satellites ne sont plus destinés aujourd'hui qu'à servir de lest.

De toutes façons, on joue encore une fois ici sur l'équivoque entre triomphe de la révolution politique et transformation économique-sociale; et l'on avance en catimini la fausse carte de l'édification socialiste, du socialisme «préfabriqué»

CONTRIBUTIONS REJETEES DE STALINE

A la fin de la partie traitant de l'économie capitaliste, le *Manuel* fait siennes les thèses de Staline qui ont porté sur les nerfs de Mikoyan. Pour Staline, la crise historique finale du capitalisme s'est rouverte après la seconde guerre mondiale, et il rappelle la formule de la surproduction chronique des entreprises capitalistes et du chômage permanent; thèses imprudentes, que le XXème Congrès, tendant la main à la science économique d'Occident, a ravalées résolument, tout en se gardant bien de toucher aux autres.

La conséquence en est que le *Manuel* sera retiré de

(16) Cf.: Notre citation ci-dessus de Lénine sur le capitalisme unique, dont l'impérialisme n'est qu'une superstructure **politique, militaire, dictatoriale** que Marx avait parfaitement prévue.

la circulation et refait, comme cela a été annoncé au XXème Congrès, et que le Programme du Parti Russe subira le même sort.

Nous retenons que la fausse théorie économique stalinienne, c'est-à-dire la description de l'économie russe comme type d'économie socialiste restera sur pied et sera encore aggravée, ainsi que la nouvelle théorie apocryphe de Lénine sur la révolution socialiste et celle de Staline sur l'économie, où prolétariat et paysans apparaissent comme des classes **alliées à tout jamais**, dans la lutte politique, comme dans «l'édification» économique.

L'aspect le plus insidieux du tournant dessiné au XXème Congrès consiste à prétendre qu'il a resserré le lien avec la doctrine de Marx et de Lénine qui s'était relâché au temps de Staline. Mais cette doctrine, on continue à la traiter comme sous Staline et de la façon que non seulement lui, mais toute sa bande ont introduite. Il n'y a aucun doute que, demain, on présentera le pas accompli par le XXème Congrès vers ce que depuis des années nous appelons la Grande Confession, c'est-à-dire vers l'aveu de l'identité de l'idéologie et du programme social de la Russie avec ceux des pays capitalistes avec des arguments théoriques empruntés à l'école marxiste: et on reconnaîtra alors en effet un rapport authentique. Mais, historiquement et politiquement, passer de la déclaration de guerre au capitalisme de tous les pays sur le front de classe à la coexistence avec lui sur le front des Etats (tout en retenant que l'impérialisme le conduira à la guerre et à l'écroulement); puis passer de cette position à celle de l'émulation pacifique et du rapprochement, dans la perspective d'une paix définitive entre les Etats), puis de celle-ci à celle de la paix démocratique des classes au sein de chaque Etat, ont été deux démarches dans la même direction.

L'un et l'autre de ces tournants donnent pour nous **raison** à Marx et à Lénine. Mais il est inévitable - bien qu'horripilant - que dans tout cela les pages grandioses de Lénine et même de Marx servent encore (et pour longtemps) de feuilles de vigne à la maladie honteuse d'un opportunisme nouveau, mais plus infâme encore que le précédent; d'un opportunisme qui, grâce à la fascination que ces grands noms exercent sur le prolétariat mondial tentera, une fois encore, d'entraîner celui-ci à l'abîme.

LA FONCTION DU PARTI

A lire les discours de Moscou, il semblerait qu'on ait laissé intacte au moins une des pierres angulaires de Marx et de Lénine: la nécessité et la fonction de premier plan du parti politique de classe.

Cette question du parti et de ses rapports avec l'Etat avait été au centre de la lutte impitoyable avec l'Opposition russe. L'Opposition, qui considérait le parti communiste comme le support de la dictature dans l'Etat et le «véritable sujet de la souveraineté», s'insurgeait contre le fait que l'appareil d'Etat et la police servent à en frapper et à en mettre hors de combat les membres. De l'autre bord, c'est au nom du Parti et de son unité qu'étaient insultés couramment Trotsky et Zinoviev. Aux accusations d'être des «diviseurs» et

des «saboteurs», ils répondirent fièrement en revendiquant la doctrine de Marx et de Lénine sur la nature et la fonction du parti de classe, à laquelle ils avaient toujours été fidèles.

Dans les congrès précédents, peu fréquents, il est vrai, Staline avait encore affronté le problème. Aujourd'hui, on ne dit plus rien sur la question de l'Etat et sur sa permanence massive en Russie. On prétend être arrivé à une société sans classes destinées à disparaître et «objet de souveraineté»; mais on répète comme des perroquets - ce qui est contradictoire - que le parti doit continuer à être l'organe suprême et à guider l'appareil d'Etat selon ses directives programmatiques et ses décisions. Il est pourtant clair que même cette position est en train de s'altérer complètement. On découvrira facilement les symptômes du fait chez les suivistes de l'étranger. Comment, en effet, rester ferme sur ce point quand on lance par ailleurs au-delà des frontières le mot d'ordre de réparer les scissions léninistes du premier après-guerre en reconstituant l'unité des partis «ouvriers» et en entraînant sur le même front ceux des classes **moyennes**? La faiblesse des formulations de Moscou même sur ce point ressort clairement de l'attitude de leurs partisans les plus cyniques. Le pire exemple vient, comme d'habitude, d'Italie: Nenni en a dit de dures sur ce qui, pour sa courte vision, constitue le cours nouveau; mais, dans sa trivialité même, il a dit la vérité. Il est trop au-dessous du niveau de ses compères «communistes» pour avoir leurs scrupules théoriques, et il ne sait pas non plus feindre d'en avoir.

On envoie promener à coups de pieds la vigoureuse conception du rapport entre parti et Etat, qui se trouve contenue tout entière dans les textes marxistes et dans l'histoire de la lutte de classe depuis le *Manifeste*.

«*La conception léniniste de la fonction dirigeante du Parti dans l'Etat est-elle encore valable? Le Parti est-il encore l'instrument adéquat*» pour diriger l'action créative des masses, tant vantée? «*Le Parti doit-il se placer, comme il le fait, au-dessus de l'Etat, et, même du point de vue hiérarchique*» (voyez un peu où l'on tombe!) «*le secrétaire du parti doit-il passer avant le Président du Conseil?*»

La réponse est donnée sans hésiter: le parti doit cesser d'être unique; il doit, comme tout autre, se subordonner à nouveau à l'Etat parlementaire; et, bien plus qu'à la loi **démocratique** de succession des partis, se soumettre à l'autorité supérieure d'une **magistrature en toge**.

Ces stupidités «magistrales» sont le comble du ridicule dont le laborieux tournant russe éclabousse les positions sur le parti, l'Etat, la dictature conquises par le prolétariat et qui resplendissaient brillamment il y a trente ans, alors qu'il suffit aujourd'hui des braiements de quelques ânes pour n'y plus rien comprendre.

MANUEL DES PRINCIPES

Il n'est pas juste de dire que cette bouillie idéologique ne vient que d'au-delà du rideau de fer. Toute cette misère théorique est insérée dans le passage proclamé par le XXème Congrès de la direction personnelle de Staline, soutenue par le culte de la personnalité, à la

nouvelle direction **collégiale**, liée, on ne sait d'ailleurs pas comment, à une nouvelle **légalité communiste** dans l'Etat et à la **démocratie interne** dans le parti. Ici, il n'y a pas un seul mot qui soit à sa place; aussi cette lutte contre le culte de la personnalité ne nous donnerait-elle aucun motif de satisfaction, même si elle ne se réduisait pas à une écoeurante comédie, comme nous l'avons démontré dès le début.

Que peut bien signifier «culte de la personnalité» et qui donc l'a instauré et affermi, en Russie et ailleurs? Ce super-pouvoir individuel a-t-il jamais existé? C'est une plaisanterie, un roman qui n'ont été inventés que pour diffamer le concept vigoureux et sain de la dictature, et le réduire à l'idée philistine de contrainte autoritaire. Le croyant réserve le culte à des entités situées en dehors de la nature et au-delà de la vie: il ne divinise pas le chef social. Le rationaliste de l'ère des lumières et l'idéaliste critique démolissent la notion de l'origine divine du pouvoir: le roi de droit divin, même si c'est un roi-soliveau, personnifie une institution dépassée. Ils mettent tous les individus sur le même plan de départ, et s'ils divinisent quelque chose, c'est la volonté populaire, l'équivoque «Demos». Le marxisme (ici nos congressistes auraient bien besoin du petit traité historico-philosophique dont il a été question plus haut!) ne considère comme sujets de la décision historique ni la Personne, ni une collectivité de personnes. Il fait dériver les rapports historiques et les causes des événements des rapports des hommes avec les choses, et dans ces rapports, ce sont les **résultats communs à tous les individus** qu'il met en évidence, négligeant les caractéristiques personnelles et individuelles.

Le marxisme nie qu'une quelconque formulation «constitutionnelle» et «juridique» transcendant le cours concret de l'histoire puisse représenter une solution de la «question sociale». C'est pourquoi il considère comme mal posée la question de savoir si c'est un homme, un collège d'hommes, tout le **corpus** du parti ou tout le corpus de la classe qui doit décider. Il n'a pas de réponse pour une pareille question et ne marque aucune préférence entre ces formules. Tout d'abord, personne ne décide si ce n'est le champ des rapports économique-productifs communs aux grands groupes humains. Il s'agit non de piloter, mais de déchiffrer l'histoire, d'en découvrir les courants, et le seul moyen de participer à leur dynamique est d'en avoir à un certain degré la science, chose possible seulement de façon très diverse selon les phases historiques.

Qui donc alors est le plus à même de déchiffrer l'histoire, d'en faire la science, d'en expliquer les nécessités? Cela dépend. Il se peut qu'un individu le fasse mieux que le comité, le parti, la classe. Consulter «tous les travailleurs» n'avance pas plus que de consulter tous les citoyens comme dans cette comptabilité insensée que la démocratie bourgeoise fait des opinions. Le marxisme combat le labourisme, l'ouvriérisme, parce qu'il sait que, dans bien des cas, les résultats d'une pareille consultation seraient en majeure partie contre-révolutionnaires et opportunistes. On ne sait si, aujourd'hui, le vote serait favorable à la peste ou au choléra, c'est-à-dire à Staline ou aux anti-Staline; il est même difficile d'exclure que la dernière solution soit la pire. En ce qui concerne le Parti, la solution du problè-

me de son fonctionnement n'est pas non plus donnée par la formule selon laquelle «la base a toujours raison»; le fait que ceux qui nient les «principes intangibles» l'aient choisie pour dernière pierre angulaire n'y changera rien! Le parti est une unité historique réelle, non une colonie de microbes-hommes. A la formule du «centralisme démocratique» attribuée à Lénine, la Gauche communiste a toujours proposé de substituer celle de centralisme **organique**. Quant aux **comités**, nombreux sont les cas historiques où la direction collégiale a été dans son tort: nous ne développerons pas ici les rapports entre Lénine et le Parti en avril 1917 et Lénine et le Comité central en octobre 1917 (17).

En conclusion: dans certains rapports sociaux et productifs, le meilleur détecteur des influences révolutionnaires peut être la masse, la foule, la consultation de plusieurs personnes, ou un seul homme; le critère discriminant est ailleurs.

PETIT SCHEMA ELEMENTAIRE

Il est bien connu que nous sommes schématiques: que l'on se réfère à cet égard aux thèses soutenues par la Gauche à l'époque de l'Internationale Communiste dans les congrès communistes italiens et mondiaux. On a assisté, certes, à des révoltes très saines des partis contre les comités, comme par exemple, à cette Conférence illégale du Parti Communiste d'Italie qui fut tenue dans les Alpes en 1924, alors que le courant de centre détenait la direction depuis un an. Non seulement la grande majorité des inscrits, mais également celle de l'appareil central, vota pour l'opposition de gauche. Personne ne s'en étonna ni d'un côté ni de l'autre, mais le comité ne «tomba» pas pour autant. S'il est «tombé», c'est dans un tout autre sens: il a dégénéré. Mais c'est encore lui qui commande, avec ou sans Staline!

La question de l'**action** et des facteurs qui la guident (?) peut être ramenée à trois principaux moments.

Premier stade: apparition d'un nouveau mode

(17) Avril 1917: Lénine rentre en Russie et présente «*en son nom personnel*» les positions connues sous le nom de «Thèses d'Avril» qui font l'effet d'une bombe au Comité Central et parmi les «vieux bolcheviks». Elles se résument ainsi: 1° Aucune concession à la «défense nationale révolutionnaire» (cette position était, depuis février, celle de la Pravda!) 2°. Aucun soutien au Gouvernement Provisoire. 3°. République des Soviets et non république parlementaire. 4°. Contrôle de la production et de la répartition, et non «introduction» du socialisme comme tâche directe. 5°. Rénovation de l'internationale.

Octobre 1917: Lénine est de nouveau seul à reconnaître que «*la situation internationale, la situation militaire, la conquête de la majorité dans les Soviets par le parti du prolétariat, tout cela joint au soulèvement paysan met l'insurrection armée à l'ordre du jour*». Il menace de s'adresser au Parti par-dessus la tête du Comité Central si celui-ci ne prend pas une résolution et n'oriente pas son action dans ce sens.

de production, tel le capitalisme industriel. Révolution politique par laquelle la classe qui, dans ce système, contrôle les moyens de production, accède au pouvoir et fonde son Etat. Apparition de la classe qui, dans cette nouvelle forme de société donne son travail sans participer au contrôle social: le prolétariat. Pour Marx, le concept de **classe** ne réside pas dans cette constatation et cette description, mais dans l'apparition historique d'actions communes déterminées par des conditions communes, actions qui, dans un premier temps, ne sont ni voulues, ni décidées par personne. Formation d'une nouvelle théorie-programme de la société qui s'oppose à celles qui font l'apologie de la classe dominante. C'est seulement à ce moment (avec, naturellement, des complications infinies, des avances et des reculs) que l'on a la «constitution du prolétariat en parti politique»; seulement à ce moment, une **classe historique**. Donc, les conditions historiques pour qu'agisse une nouvelle classe sont: théorie-organisation politique de classe.

Second stade: Dans ces conditions, la nouvelle classe mène la lutte pour chasser l'autre du pouvoir. Dans le cas que nous examinons: constitution du prolétariat en classe dominante. Destruction de l'ancien Etat. Nouvel Etat. Dictature de classe, dont le sujet est le parti. Terreur. La révolution bourgeoise elle-même a connu ces phases, comme toutes les révolutions.

Troisième stade. Il est transitoire à l'échelle historique, mais long et complexe. Sous la dictature du prolétariat, les rapports de production défendus par la vieille classe et qui barraient le chemin à de nouvelles forces productives sont anéantis les uns après les autres. L'influence des idéologies, et des coutumes de toutes natures auxquelles la classe ouvrière était soumise sont graduellement extirpées. Après la révolution du prolétariat moderne, les classes disparaissent, mais avant de le faire, elles continuent à lutter, dans un rapport inversé. Avec elles, l'appareil de coercition de l'Etat disparaît.

Tout ceci peut sembler une répétition bien inutile. Si nous nous sommes attardés à remettre en place ces éléments de la doctrine, c'est pour qu'on nous pose la vieille question: où prendrons-nous la conscience, la volonté, la «direction» de l'action? Et, si vous voulez, l'**autorité**? Nous n'avons laissé aucune pièce hors de l'échiquier.

Citant Lénine, nos congressistes ne se sont pas avisés d'un magnifique passage qui conduit à bien autre chose qu'au... Comité central (vol. II, p. 374-375, *Pravda*, 28-3-56):

«La classe ouvrière... dans sa lutte dans le monde entier... a besoin d'une autorité... dans la mesure où le jeune ouvrier a besoin de l'expérience de ceux qui luttent depuis plus longtemps contre l'oppression et l'exploitation... de militants qui ont pris part à de nombreuses grèves et à diverses révolutions, à qui les traditions révolutionnaires ont donné de la sagesse et qui ont donc une ample vision politique. L'autorité de la lutte mondiale du prolétariat est nécessaire aux prolétaires de chaque pays... Le corps collectif des ouvriers de chaque pays qui mènent directement la lutte sera toujours l'autorité suprême sur toutes les

questions».

Au centre de ce passage on trouve les concepts de **temps** et d'**espace**, portés à leur extension maximale: tradition historique et arène internationale de la lutte. Nous ajouterons à la tradition l'**avenir**, le programme de la lutte de demain. Comment convoquera-t-on, de tous les continents et de toutes les époques, ce **corpus** dont parlait Lénine, auquel nous donnons le pouvoir suprême dans le parti? Il est fait de vivants, de morts, d'hommes encore à naître; cette formule, nous ne l'avons pas «créée», puisque la voilà dans Lénine, dans le marxisme.

Qu'a-t-on alors à bavarder de pouvoirs et d'autorité confiées à un chef, un comité directeur, une consultation de groupes contingents, dans des territoires contingents? Toute décision sera bonne à nos yeux si elle est dans la ligne de cette **ample vision mondiale**; mais celle-ci peut tomber dans un oeil ou dans des millions d'yeux.

C'est Marx et Engels qui érigèrent cette théorie lorsque, dans leur lutte contre les libertaires, ils expliquèrent dans quels sens sont **autoritaires** les processus de la révolution de classe, dans laquelle l'individu, et ses caprices d'autonomie, disparaît comme une **quantité négligeable** mais ne se subordonne pas à un chef, un héros ou une hiérarchie d'institutions.

C'est là bien autre chose que l'histoire stupide et mesquine des ordres féroces donnés par Staline et du respect qu'il fallait lui témoigner, facteurs dont seuls des imbéciles peuvent croire qu'ils ont déterminé des dizaines d'années d'histoire.

SENS DU DETERMINISME

Pour le déterminisme, la conscience et la volonté d'un individu ne comptent pour rien: son action est déterminée par ses besoins et ses intérêts, et peu importe la façon dont il formule l'impulsion dont il croit après coup qu'elle a éveillé sa volonté, dont il s'aperçoit avec retard. Cela vaut aussi bien pour ceux d'en bas que pour ceux d'en haut, pour les pauvres et les riches, les humbles et les puissants. Nous marxistes, nous n'avons donc rien à chercher dans la personne, ni dans les personnes; et dans la «personnalité», pauvre marionnette de l'histoire, encore bien moins, car plus elle est connue, plus nombreux sont les fils par lesquels elle est manoeuvrée. Dans notre jeu grandiose, elle ne représente même pas un **pion**. Mais dira-t-on, aux échecs, il y a un **roi**? Oui, mais sa seule fonction est de se faire mettre mat!

Dans la **classe**, l'uniformité et le parallélisme des situations crée une force, constitue une cause de développement historique. Mais là aussi, l'**action** précède la **volonté**, et à plus forte raison la **conscience** de classe.

La classe devient sujet de conscience (c'est-à-dire de buts programmatiques) quand s'est formé le parti, quand s'est formée la doctrine. C'est dans la collectivité plus restreinte constituée par le parti que l'on commence, en tant qu'il est organe unitaire, à trouver un sujet d'interprétation de l'histoire, de ses possibilités et de ses voies. Non à tout moment, mais seulement dans de rares situations dues à la complète maturation des

contrastes de la base productive, le parti est non seulement un sujet de science, mais aussi, nous l'admettons, de **volonté** dans le sens où il peut choisir entre divers actes, choix influant sur les événements. Pour la première fois apparaît la **liberté**, qui est liberté du parti, non la **dignité** des personnes. La classe trouve dans l'histoire un guide, dans la mesure où les facteurs matériels qui la meuvent se cristallisent dans le parti, et où il possède une théorie complète et continue, une organisation elle aussi universelle et continue qui ne se fait ni ne se défait à chaque tournant par des agrégations et des scissions. Ces scissions sont cependant la fièvre, c'est-à-dire la réaction de l'organisme du parti à ses crises pathologiques.

OU SONT LES GARANTIES?

Où trouverons-nous donc les **garanties** contre le dévoiement du mouvement et la dégénérescence du parti? Dans un homme? Mais l'homme est peu de chose: il est mortel et les ennemis peuvent l'abattre. Même si l'on pouvait croire un instant qu'il est susceptible d'en représenter une, ce serait une garantie bien fragile, surtout s'il était seul.

Faut-il donc croire sérieusement qu'avec la direction collégiale on a découvert, après la disparition du chef qui pratiquait l'arbitraire personnel, la garantie cherchée? C'est ce dont Moscou se vante, mais tout cela n'est qu'une plaisanterie. En Russie, il ne reste plus rien à sauver, puisque tout a déjà été perdu. Le tournant effectué par rapport à Staline se présente sous des dehors pires encore que la dégénérescence stalinienne, dont il n'a corrigé - ni ne pouvait corriger - aucune des tares.

Nos **garanties** à nous sont bien connues et fort simples:

1. **Théorie.** Comme nous l'avons déjà dit, la théorie ne surgit pas à n'importe quel moment de l'histoire - et elle n'attend pas non plus pour le faire la venue du Grand Homme, du Génie. Elle naît à certains tournants du développement de la société humaine; on connaît dans ses généralités la date de cette naissance, pas sa paternité.

Notre théorie **devait** naître après 1830, sur la base de l'économie anglaise. Même si l'on admet qu'il est vain de se donner pour but la vérité et la science intégrales, et que tout ce que l'on peut faire est de progresser dans la lutte contre la **grandeur de l'erreur**, elle constitue une garantie, mais à condition qu'on la maintienne fermement sur **les lignes directrices qui font d'elle un système complet**. Historiquement, elle est placée devant **une** alternative: ou se réaliser ou disparaître. La théorie du parti est le système des lois qui régissent l'histoire passée et future. La garantie que nous proposons est donc la suivante: interdiction de revoir et même d'enrichir la théorie. Pas de **créativité**.

2. **Organisation.** Elle doit être continue au cours de l'histoire, c'est-à-dire à la fois rester fidèle à sa propre théorie et ne pas laisser se rompre le fil des expériences de lutte du prolétariat. Les grandes victoires ne viennent que lorsque cette condition est réalisée dans de vastes espaces du globe et pour de lon-

gues périodes. Contre le centre du parti, la garantie consiste à lui dénier tout droit de créer, et à ne lui obéir qu'autant que ses directives rentrent dans les limites précises de la doctrine et de la perspective historique du mouvement, qui a été établie pour de longs cycles et pour le monde entier. Il faut donc réprimer toute tendance à exploiter les situations locales ou nationales «spéciales», des événements imprévus, des contingences particulières. En effet, où il est possible d'établir que dans l'histoire certains phénomènes généraux se reproduisent d'un lieu et d'une époque à l'autre, aussi éloignés qu'ils soient dans l'espace et le temps, ou bien il est inutile de parler d'un parti révolutionnaire luttant pour une forme nouvelle de société. Comme nous l'avons souvent développé, il existe de grandes subdivisions historiques et «géographiques» qui déterminent les cycles fondamentaux de l'action prolétarienne, cycles qui s'étendent à des moitiés de continents et à des cinquantaines d'années et qu'aucune direction de parti n'a le droit de proclamer changés d'une année à l'autre. Nous avons un théorème, qui s'appuie sur mille vérifications expérimentales: annonciateur de «cours nouveau» égale traître.

Contre la base, la garantie est l'action unitaire et centrale, la fameuse «discipline»: on l'obtient quand la direction est bien attachée aux règles théoriques et pratiques dont il vient d'être question et quand les groupes locaux se voient interdire de «créer» pour leur compte des programmes, des perspectives et des mouvements autonomes.

Cette relation dialectique entre la base et le sommet de la *pyramide* est la clef qui assure à l'organe impersonnel et unique qu'est le parti la faculté exclusive de déchiffrer l'histoire, la possibilité d'y intervenir et la capacité de signaler celle-ci lorsqu'elle apparaît. **De Staline au comité de sous-staliniens, rien n'a changé.**

3. **Tactique.** Le mécanisme du parti interdit les «créations» stratégiques. Le plan des opérations est public et notoire, ainsi que les limites précises de celles-ci dans l'histoire et dans l'espace. Un exemple facile: en Europe, depuis 1871, le parti ne soutient plus aucune guerre d'Etat. En Europe, depuis 1919, le parti ne participe pas (ou n'aurait pas dû participer) aux élections. En Asie et en Orient; aujourd'hui encore, le parti appuie dans la lutte les mouvements révolutionnaires démocratiques et nationaux et l'alliance du prolétariat avec d'autres classes, y compris la bourgeoisie locale elle-même. Nous donnons ces exemples pour qu'on ne puisse pas parler de la rigidité d'un schéma qui soi-disant resterait le même en tout temps et en tous lieux, et pour éviter l'accusation courante selon laquelle notre construction doctrinale dériverait de postulats immuables d'ordre éthique, esthétique ou même mystique, alors qu'elle est intégralement matérialiste et historique. La dictature de classe et de parti ne dégènera pas en des formes diffamées comme «oligarchiques» à condition d'être ouvertement une dictature, de se déclarer publiquement liée à un ample arc historique prévu, et enfin de ne pas conditionner hypocritement son existence à des contrôles majoritaires, mais seulement à l'épreu-

ve de force avec l'ennemi. Le parti marxiste ne rougit pas des conclusions tranchantes de sa doctrine matérialiste et aucune position d'ordre sentimental ou décoratif ne peut l'arrêter.

Le programme doit contenir de façon nette les grandes lignes de la société future comme négation de toute l'ossature de la société présente et déclarer qu'elle constitue le point d'arrivée de toute l'histoire, pour tous les pays. Décrire la société présente n'est qu'une partie des tâches révolutionnaires. Ce n'est pas notre affaire d'en déplorer l'existence ou de la diffamer, non plus que de construire dans ses flancs la société future. Mais les rapports de production actuels devront être impitoyablement brisés selon un programme clair qui prévoit scientifiquement comment apparaîtront sur leurs ruines les nouvelles formes d'organisation sociale parfaitement connues par la doctrine du parti.

MECHANCETE DE L'HOMME?

Que, dans l'avenir, des partis prolétariens révolutionnaires resurgis de la crise actuelle aient à subir de nouvelles régressions, de nouvelles dégénérescences, non seulement nous ne le nions pas, mais nous affirmons qu'il n'y aura jamais aucune recette pour l'empêcher.

Mais nous ne doutons pas qu'après avoir proposé à nouveau ces **garanties** que nous n'avons appelées ainsi que pour répondre à des invites polémiques courantes et que dans un avenir non proche elles soient constituées, la plupart de ceux de l'autre bord et beaucoup de ceux qui se croient nôtres concluront avec un hochement de tête: *«Inutile! Aucune mesure ne peut remédier à la soif de pouvoir de l'homme. L'Etat, le Parti, l'organisation finissent toujours, partout et dans toutes les situations par consolider les privilèges de la hiérarchie suprême, attachée à la richesse, au bien-être et aux satisfactions d'une vanité inépuisable. L'homme est une canaille. Il cherche le plaisir et la puissance, et pour les conquérir il passe sur le corps de son semblable et se moque de sa faim»*.

Un tel argument ne mérite pas une seule ligne de réponse. Si l'on croit cela, si cela est tant soit peu vrai, si l'homme n'est pas virtuellement aussi bon que son ancêtre si diffamé la «bête»; si la «canaille» n'est pas, justement, l'organisation sociale qui naît dialectiquement d'une série de phases historiquement nécessaires de «canailleries», alors nous sommes fichus et tout est fini; Marx, Engels, Lénine et nous, nous nous effondrons, et l'on peut faire un feu de joie de toute notre littérature, illustre ou ignorée.

Ceux qui propagent par le monde la nouvelle légende de la théorie **criminologiste** de l'histoire en prétendant que «les erreurs de Staline étaient évitables, qu'il aurait suffi qu'il fût moins dur, moins féroce», ceux-là remporteront un facile succès. Ils ont beau continuer à placarder de façon aussi stupide qu'hypocrite les portraits de Marx et de Lénine à tous les carrefours où ils sont allés prostituer l'ancienne foi, l'histoire de la révolution communiste et des dures voies qui y mènent écrira que cela est la pire insulte qu'ils ne leur aient

jamais lancée.

Ces gens-là espèrent battre monnaie pendant quelques années encore avec le truc de la «créativité» et l'«enrichissement» à laquelle ils veulent lier la grande figure de Lénine: celui-ci aurait été le premier à affirmer qu'il était juste de se soustraire aux fermes principes de la doctrine pour donner libre cours à cette «créativité». Mais ce n'est qu'en éliminant ce mensonge originel que le mouvement parviendra vraiment à se libérer des besogneux du culte de la personne et, pire encore du culte et de courtoisie à l'égard de la foule, de la masse.

Le vieux marxiste qui, depuis des décennies, travaille et apprend dans la grande oeuvre de Lénine, dans sa parole et son action toujours vivante, prouve la profondeur de son effort dans la mesure où il débarrasse la figure de Lénine du faux mythe dont on l'a entourée, et en particulier de la légende qui lui attribue la **recréation** de l'**enrichissement** d'une doctrine dont il a magnifiquement défendu chaque ligne jusqu'à son dernier soupir.

Mais quand il voit maintenant que la tâche de «re-créer» et d'«enrichir», droit que dénié même aux géants, même à Joseph Staline qui n'était tout de même pas un pygmée, reviendrait-aux homuncules de notre époque pourrissante, de cette époque de décadence de la théorie, de la science, de l'art qui, aux époques fertiles de l'histoire, dont l'épopée russe et mondiale de 1917 fut la dernière et la plus haute, aux temps des renaissances et des luttes bourgeoises de libération, parlaient par des voix dont les échos retentissaient... alors, le simple militant d'une doctrine intangible sent les armes dialectiques lui tomber des mains; et il les abaisse peu héroïquement pour se tenir le ventre et conjurer le risque de se pisser dessus...

BOUFFEE D'OXYGENE

Les «provocateurs» devaient nécessairement avoir beau jeu sur le terrain alléchant de la philosophie et nous croyons leur avoir trouvé quelque chose à se mettre sous la dent en nous dressant contre la manie stupide de chercher à résoudre le problème d'aujourd'hui par cette question inquiète: qui sera le patron demain? Et de donner des noms au drame présenté sur la scène de Moscou, auquel, pour notre part, nous avons trouvé une signification fondamentale et tout autre.

Pour clore cette journée, revenons enfin sur notre terrain, sur la terre ferme des faits économiques et de la lutte corps à corps des intérêts matériels de classe. C'est au point suprême de leur conflit que notre école a trouvé la clef du présent, du passé et du futur, unis dans une seule vision que, si nous ne sommes pas incurablement aveugles, nous devons avoir acquise dans sa totalité.

La colossale «théorie» de l'émulation, selon laquelle le rythme d'augmentation de la production du **système** russe bat le rythme du **système** capitaliste occidental et au bout d'un certain temps, le dépassera en chiffre absolu, remettant à cette confrontation platonique le soin de décider des destinées du monde, s'appuie sur

une thèse absurde: ce serait la **première fois** dans l'histoire du monde que l'on voit un pareil rythme et les indices numériques seraient la preuve qu'un principe nouveau a remplacé les anciens.

C'est là une immense mystification qui sert à merveille la défense et la conservation de ce système capitaliste que l'on affecte de vouloir battre. Comment expliquer autrement que les publications les plus franchement occidentales lui fassent écho?

Il existe en Amérique un Institut de Recherche (le *Research Institute, Inc., de New-York*) qui a adressé un *rapport spécial*, suggestivement intitulé «*The toughest challenge*» (c'est-à-dire «*Le défi suprême*») à «*trente mille firmes appartenant pour la plupart aux corporations industrielles dont l'Institut est le conseiller en matière d'économie, de législation, de direction (management), de relations industrielles et humaines, de technique de vente et de conquête des marchés*» (Sales and Marketing).

Ce rapport débute par une déclaration significative: la recherche qu'il a conduite se développe sur la base des faits, en dehors de toute adhésion à une *doctrine économique* et à une *politique gouvernementale* quelconque.

Tout le matériel que nous avons examiné ici en partant de tout autres prémisses s'y trouve exposé comme une chose extrêmement sérieuse et fondée, et les chiffres de Kroutchev et Boulganine y sont soupesés avec un extrême respect. Ces experts du capitalisme concluent en admettant que la palme pourrait bien revenir au système soviétique. Ils ne réclament contre lui ni répression ni guerre; ils se bornent à étudier à fond la ressource que des commandes d'armes en série représenteraient pour les firmes; ils finissent par conseiller d'accepter ouvertement l'invitation des terribles rouges au «marketing» commun. Ils se mettent à calculer eux aussi en combien d'années l'U.R.S.S. pourrait, grâce à ses plans, dépasser les indices occidentaux de production globale et par tête d'habitant. Ils ne dissimulent pas les points faibles du système oriental, surtout dans l'agriculture, mais ils exposent également ceux de l'Occident, et ils évaluent la marche du rythme économique dans l'avenir et les possibilités de crise, se plaçant avec décision sur le plan de la «détente». Ces conseillers du grand capitalisme disent donc qu'il faut accueillir l'invitation russe à l'émulation en raison du parallélisme des deux systèmes et que, pour les deux impérialismes, il y a beaucoup à faire avant de combattre.

Dans ce rapport qui mérite attention, une chose nous a frappés: c'est que sa perspective coïncide avec la nôtre en ce qui concerne la durée de la paix, évaluée à une vingtaine d'années. Partant de calculs sur le volume des matières premières disponibles dans les deux camps et sur l'importance de l'industrialisation à réaliser dans les zones sous-développées du monde, le rapport admet en effet que la double accumulation capitaliste des U.S.A. et de l'U.R.S.S. trouvera certainement des débouchés pendant vingt ans encore.

Qui l'emportera en 1975, de la guerre ou de la révolution? D'ici là, la lutte théorique aura tranché entre l'économie de l'**explosion** et celle du **bien-être**

croissant. Mais les deux adversaires **progressistes** qui se mettent en ligne dans le «challenge» combattent théoriquement côte à côte!

EXPERTS DU MARCHÉ

Les économistes et les instituts offrent leurs services contre argent sonnante aux deux parties en cause. Nous ne croyons pas que ceux du *Research Institute* envoient leur note à Moscou également, mais les auteurs des opinions qui sont rapportées dans l'*Unità* du 12 avril 1956 au milieu des chiffres sempiternels et fastidieux ne manquent certainement pas de le faire. Les éditeurs de la revue française *La Nef* qui y est citée sont sans doute suspects, mais peu nous importe ici. Ce que nous voulons relever, c'est le mensonge économique énorme qu'il y a à inscrire sous le tableau évaluant à 10 % et plus l'augmentation annuelle de la *production industrielle* et du *revenu national* russes (le triple des chiffres américains, prétend-on) que «*rien de semblable ne s'est jamais vérifié dans l'histoire des économies capitalistes*». Selon ces experts, les économistes bourgeois ont perdu la partie, car tout ce qui pouvait les sauver était de prouver que les chiffres russes étaient faux et les rythmes plus bas.

Si tout le vilain monde qui compile et accueille un pareil matériel n'avait jamais ouvert - ne serait-ce que par hasard - le premier volume du *Capital*, il saurait deux choses. Primo: *Des choses absolument semblables se sont vérifiées dans l'histoire de toutes les économies capitalistes.*

Secondo: *Quand elles se sont vérifiées pour la première fois, nous en avons déduit que l'économie capitaliste était destinée à sauter, et le marxisme prolétarien lui a déclaré une guerre à mort.*

LA PREMIERE INTERNATIONALE

Y a-t-il des marxistes qui ignorent l'*Adresse Inaugurale de l'Association Internationale des Travailleurs* écrite de la main de Marx?

Le premier congrès de celle-ci se tint à Martin's Hall le 28 septembre 1864. Le texte de Marx commence ainsi: «*C'est une grande vérité de fait que la misère des classes travailleuses n'a aucunement diminué dans les années qui vont de 1848 à 1864, bien qu'il s'agisse précisément d'une période sans précédents dans les annales de l'histoire en ce qui concerne le développement de l'industrie et l'augmentation du commerce de ses produits. En 1850, un organe conservateur de la bourgeoisie britannique, doté de connaissances plus qu'ordinaires à ce qu'il semble, a prophétisé que si le commerce anglais d'importation et d'exportation avait augmenté de 50 %, le paupérisme serait tombé à zéro en Angleterre.*»

«*Mais, le 7 avril 1864, M. Gladstone, Chancelier de l'Echiquier anglais, souleva l'émotion de son auditoire en démontrant que le montant total des exportations et des importations anglaises s'était élevé à 443.955.000 livres sterling, c'est-à-dire avait triplé par rapport à 1843, date relativement récente. Malgré tout cela, il fut obligé de s'occuper encore de la misère sociale.*»

Arrêtons-nous là. Une augmentation du triple en vingt ans, cela fait une **moyenne** annuelle de 5,7 % si l'on calcule comme nous l'avons indiqué plus haut et si l'on s'abstient du jeu auquel l'aulique Varga se livre de temps à autre et qui consiste à diviser 200 par vingt, obtenant ainsi une moyenne annuelle de 10 %.

Ces 5,7 % ne représentent pas encore l'indice le plus haut, mais ils nous permettent d'établir comment le capitalisme se développe rapidement au début, selon le **type russe** actuel, puis fatalement ralentit.

Les conseillers économiques de l'*Unità* jouent un jeu inutile quand ils donnent les rythmes des pays capitalistes à partir de 1870. Ils ne peuvent eux-mêmes pas dissimuler que dans certaines périodes, qu'ils appellent de «montée cyclique», on a pu constater, et ceci encore récemment, un progrès annuel d'environ 8 % Ce fut le cas de la Grande-Bretagne en 1946-50 (après-guerre); du Japon, 1907-1913 (après la guerre contre la Russie; mais nous verrons qu'aujourd'hui, où le Japon est non plus vainqueur, mais vaincu, il court encore plus vite, dépassant même la Russie); des Etats-Unis 1880-85. Et - voyez un peu! - de la Russie 1890-1900, en système... tsariste!

A quoi sert d'établir que dans des périodes ultérieures et «à long terme» le capitalisme occidental s'entient au rythme de 3 à 5 %? La Russie en fera autant si, en vingt ans, sa production par tête d'habitant rejoint celle de l'Amérique, de l'Angleterre et de l'Allemagne et... s'il n'y a pas de complications; l'**émulation** ne peut pas aller plus loin.

Ce que nous voulons montrer ici, c'est la mystification contenue dans la partie inférieure du tableau de l'*Unità* qui, se référant «au stade initial de l'industrie» choisit indifféremment pour la Russie, la Suède, les Etats-Unis et l'Allemagne les dates de 1855-1913 (!) et trouve 5 % d'augmentation annuelle.

LA REVOLUTION INDUSTRIELLE ANGLAISE

Notre parallèle entre la Russie d'aujourd'hui et l'Angleterre nous reporte à l'étonnante période qui va de 1830 à 1860, pendant laquelle la Grande-Bretagne était la première et presque la seule à déverser les produits de l'industrie mécanique dans le reste du monde. L'Europe continentale était alors pour elle ce qu'est aujourd'hui pour l'U.R.S.S. l'immense Asie. La révolution politique antiféodale s'était produite au siècle précédent et avait été suivie de périodes de grandes guerres; la crise internationale qui leur avait succédé en 1843 avait été surmontée. Les analogies sont remarquables: le révolutionnaire cherche les *constantes* des fonctions historiques parce qu'elles lui confirment - et d'autant mieux qu'il s'agit de périodes plus longues et même de siècles entiers - que l'histoire peut être ramenée à des lignes générales uniformes correspondant à des tournants uniformes dans l'économie qui en est la base. L'opportuniste, lui, cherche au contraire les discordances afin de justifier ses écarts; et le conservateur se réjouit avec lui s'il voit s'affaiblir les fondements de la prévision selon laquelle une nouvelle et puissante révolution sociale fera suite à l'épanouissement de la

grande industrie.

Marx savait fort bien qu'il fallait considérer les rythmes et les indices d'augmentation. Tenons-nous en aux indices du commerce extérieur, baromètre certain d'une industrialisation impétueuse. Marx traite la question dans le premier volume du *Capital*, au paragraphe 5 du XIIIème chapitre: *Illustration de la loi générale de l'accumulation capitaliste: l'Angleterre de 1846 à 1866*. Que voulez-vous de plus basique?

A la page 620 de l'édition italienne, on trouve que le montant des importations et des exportations s'est élevé en 1854 à 268 millions de livres sterling, et en 1865 à 490 millions. Le petit calcul habituel nous dira que de 1854 à 1865 le rythme de l'augmentation annuelle moyenne fut de 6,2 %. Si l'on consulte maintenant les chiffres concernant uniquement l'exportation pendant cette même période, on y trouve des rythmes de type... russe. De 1849 à 1856, elle passe en effet de 66 à 116 millions de livres sterling: soit une augmentation annuelle de 9,1 %. De 1865 à 1866 on a un bond formidable: 14 % en une seule année (de 167 à 189 millions de livres sterling). Engels observe que c'était là le prélude de la crise qui devait éclater immédiatement après. Nous savons que la crise précédente remontait à 1856, et, avant encore, à 1846. Les chiffres le confirment, et les rythmes oscillent en liaison avec ces crises, mais ils ne fléchissent pas quand on considère l'ensemble de la période.

Demandons-nous ce qui s'est passé entre la date à laquelle Marx établissait son tableau et aujourd'hui. En 1953, le commerce britannique total s'est élevé à 5 milliards 925 millions de livres sterling; c'est-à-dire qu'il est devenu plus de treize fois ce qu'il était au temps de Gladstone, en 1863. Il en a parcouru du chemin, le système capitaliste! Mais si nous cherchons comme il se doit le rythme moyen, c'est celui d'un capitalisme adulte: **trois pour cent**.

Dans la même page, Marx étudiait les chiffres concernant la production du charbon et du fer, et la longueur des voies ferrées. Pour la période de 1855-1864, il obtient des chiffres qu'il serait trop long de rapporter ici, mais qui donnent des rythmes de 4 à 5 %.

Marx détermine ensuite lui-même (selon le procédé correct, naturellement) les rythmes globaux et annuels de l'augmentation du revenu de diverses industries pendant la même période: maisons, 3,5 %; carrières: 7,7; mines de charbon: 6,3; mines de fer: 3,6; pêcheries: 5,2; gaz: 11,5; voies ferrées: 7,6. Miracles, mais non du système «socialiste»!

Il montre ensuite qu'en partant des impôts enregistrés, ce qui, comme toujours donne un résultat inférieur à la réalité, on trouve que les revenus ont augmenté de 9,30 % par an entre 1861 et 1864.

Marx ne traite pas à cet endroit des chiffres propres à la période initiale du capitalisme anglais, qui commence en 1830 et peut-être même avant et dont il parle pourtant de façon diffuse dans toute son oeuvre, ainsi qu'Engels. Mais on peut les trouver dans tous les livres d'histoire, chez le vieux marxiste Barbagallo, par exemple, et pour ne pas chercher plus loin. Donnons-en quelques-uns.

Coton, 1796-1800: 11,2 %. Laine, 1829-30: 11,5 %. Machines exportées, 1855-65: 8,5 %. Et ainsi de suite.

LES AUTRES CAPITALISMES

Le phénomène auquel on n'aurait assisté qu'en Russie un siècle plus tard est général. Les capitaux investis aux Etats-Unis dans l'industrie lainière à ses débuts se sont accrus au rythme de 31 % par an: celui qui copie la technique d'autrui (technique qui, à l'époque bourgeoise, est du domaine international) dépasse la vitesse du premier exemple historique. L'extraction du charbon passe d'un demi-million de tonnes en 1835 à 6,266 millions en 1850, soit une augmentation de 12 fois et demie en 15 ans, c'est-à-dire un **rythme annuel de 18 %**. Si nous remontions même aux pauvres 365 tonnes de 1820, nous trouverions un rythme ahurissant: 1.500 fois plus en 15 ans. Et aujourd'hui? Nous le savons: 465 millions de tonnes, c'est-à-dire une augmentation de plus d'un million de fois. Cela ne donne, sur 140 ans, qu'une moyenne annuelle de **dix pour cent**. On voit à quoi on s'amuse à Moscou: on prend pour années de départ celles où l'industrie venait de naître.

En France, entre 1830 et 1860, la production de fonte augmente 8 fois, soit 7 % d'augmentation annuelle, et celle de l'énergie en chevaux-vapeur de 58 fois, soit 15 %.

En Allemagne, de 1871 à 1913, la production de charbon augmente de 7,5 fois; rythme de l'ensemble de la période: 4,5 %. Si nous voulons un chiffre plus grand, il suffit de reculer dans le temps: la production de sucre en Prusse en 1831 fut d'environ mille tonnes, en 1843 de 9.000 environ. Une augmentation de 9 fois en douze ans donne le rythme de 19 %.

Nous avons vu que l'invention balourde de l'émulation est tirée des «phénomènes nouveaux» des toutes dernières années qui justifieraient soi-disant la vaniteuse prétention de **créer** un marxisme nouveau et **d'enrichir** l'ancien. Mais il suffit de la traiter avec la science marxiste d'il y a cent ans, et voilà l'émulation réduite à rien et ridiculisée!

Revenons au Japon; déjà avant la guerre avec la Russie, pendant les quatorze années qui vont de 1893 à 1907, il commence à déverser dans le monde sa magnifique soie, dont l'exportation passe de 38 à 450 millions de yen, soit 12 fois plus, ce qui donne un rythme annuel de 19 %. D'autres indices sont encore plus spectaculaires. Le Mikado pensait-il dès cette époque à **édifier la société socialiste**?

LOI DE L'ACCUMULATION

La loi fondamentale du marxisme apparaît plus **intangible** que jamais. Plus les pays considérés sont différents, plus éloignées les époques historiques, et plus aussi la relation entre les causes et les effets apparaît précise et uniforme.

Lorsque l'industrie capitaliste apparaît, le rythme annuel d'accumulation est maximum; ensuite, il va en décroissant.

Le rythme n'étant pas uniforme, mais progressant

par bonds nombreux, il apparaît plus bas pour de longues périodes, s'accéléralant à nouveau après les crises économiques, les guerres et surtout les défaites et les dévastations du pays considéré.

A égalité d'**âge** de la forme capitaliste, le rythme est le plus élevé pour les pays qui ont été industrialisés et mécanisés les derniers. Cela est dû au fait que la technique qui est immédiatement à leur disposition est plus évoluée et que, par suite, la **composition organique** du capital est changée: plus de matières transformées pour un même emploi de main-d'oeuvre.

Selon la source américaine plus haut citée, on s'attend à un rythme super-russe en Amérique du Sud dans les années à venir, toujours si ce sont bien vingt années de **paix**.

La petite histoire selon laquelle le miracle de l'accumulation rapide serait dû à la planification, c'est-à-dire à la forme monopoliste et impérialiste du capitalisme et à l'industrialisme d'Etat lui-même est de marque stalinienne. On trouve d'ailleurs dans le discours-rapport de Staline les tableaux de chiffres habituels.

Pour confirmer nos vieilles thèses marxistes bien connues, nous avons fondu en un tableau unique les chiffres de Staline, ceux de Boulganine et d'autres, présentés par Varga. Ce tableau inclut différents pays et concerne les périodes suivantes: 1880-1890, paix; 1900-1913, impérialisme; 1913-1920, première guerre mondiale; 1920-1929, première «reconstruction»; 1929-1932, crise générale; 1932-1937, reprise; 1937-1946, seconde guerre mondiale; 1946-1955, seconde reconstruction.

Suivons la courbe des différents pays dans ces phases, en donnant toujours les rythmes annuels.

Grande-Bretagne: 1880-1900, 3,5 %; 1900-1913, 3,0 %; première guerre: 0 (la production n'augmente pas); première reconstruction: **idem**. Crise de 1929-1932: chute au rythme de 11 %! Reprise de 1932-1937: augmentation annuelle de 10 %! Deuxième guerre: stase, augmentation nulle ou plus exactement diminution de 0,6 %. Phase actuelle: augmentation de 4,8 %.

France: avant-guerre: 6,5 et 6 %; première guerre: chute à 6,6 %; après-guerre: remontée à 9,5 %! Crise 1929-32: chute au rythme de 11,6 %; reprise 1932-37, montée lente avec 1 %; seconde guerre: nouvelle chute avec 3 %; dernière phase: remontée au rythme de 8 %.

Allemagne: premier avant-guerre, 7,5 et 7. Première guerre: chute au rythme de 8,2 %; première reconstruction: reprise avec 7,3 %; crise 1929-1932: chute en flèche à 13,8 %! ; reprise: remontée à 13,4 %! ; seconde guerre: chute à 12,2 %! ; phase actuelle: reprise au rythme record de 22,2 % sans aucun socialisme et peu de **dirigisme**.

Etats-Unis: premier avant-guerre: 8,5 et 7; première guerre: **augmentation** au rythme de 3,4 % (ah, pauvre vieille idiote d'Europe!). Après-guerre: l'augmentation continue à 3,6 %; **grave** crise en 1929 dégringolade avec 18,5 %! ; reprise à 11; seconde guerre: nouvelle reprise (voir au contraire l'Europe!) à 4,8 %; phase présente: avance impassible au même rythme!

Japon: violente avance jusqu'à la première guerre; au cours de celle-ci, **avance** à environ 7 % (voir l'Eu-

ropel); après-guerre: même rythme; pause pendant la crise, rythme de 12 % pendant la reprise; seconde guerre: chute à 12,5 %; phase actuelle: reprise marquée à 18,8 %; rythme russe.

Russie: 1880-1913: rythmes de grande industrialisation initiale; 1913-1920: guerre, décomposition de l'industrie. De 1920 à 1929, industrialisation intense au rythme de 34 % (du fait que l'on est parti de très bas); de 1929 à 1937, pas d'influence de la crise extérieure et montée à 20 %; seconde guerre: pratiquement, stase; phase actuelle: 18 %, comme le Japon, mais beaucoup moins que l'Allemagne.

Italie: limitons-nous à dire que de la crise de 1929 à la seconde guerre, elle reste stationnaire (chute, puis remontée); dans la guerre, elle descend au rythme de 3 %; aujourd'hui elle monte dans la gentille proportion de 12 % annuels. En 1955, le nombre des véhicules produits en plus est de 69 %; pétrole (phase initiale), 83 %; le capital de la Fiat est accru aujourd'hui de 19 milliards, soit 32 %.

Nous insérons page 131, hors texte, le tableau contenant tous ces chiffres.

Dans ce tableau, qui pourra trouver un avantage quelconque du système socialiste (russe) sur les autres? Personne; et pourtant toutes les données sont de source russe et peuvent donc être comparées entre elles. Elles réduisent pour toujours à néant l'odieux expédient de l'**émulation** et confirment la **coexistence** de formes capitalistes analogues, mais d'âges et d'origines historiques différents.

Le tableau est éloquent par lui-même comme plateforme de l'évolution ultérieure. Les trois clefs qui permettront de le déchiffrer sont la Crise, la Guerre, la Révolution.

Notre travail est maintenant à son terme, et la thèse à laquelle il aboutit est la débâcle de l'émulation. Plus les compétiteurs se dépassent les uns les autres, plus la révolution, avec sa consigne de **blocage de la production**, corollaire de la théorie originelle, devient possible.

Dans un domaine plus large, nous ne nous hasardons pas à une prophétie, mais à un simple présage.

La progression de la production capitaliste mondiale pendant les dix années d'après-guerre continue encore quelques années. Arrive ensuite la crise d'entre-deux guerres, analogue à celle qui éclata en Amérique en 1929. Massacre social des classes moyennes et des travailleurs embourgeoisés. Reprise d'un mouvement mondial de la classe ouvrière, qui aura rejeté tout allié. Nouvelle victoire théorique de ses vieilles thèses. Parti communiste unique pour tous les Etats du monde.

Au terme d'une vingtaine d'années, l'alternative de ce siècle difficile: troisième guerre des monstres impérialistes - ou révolution communiste internationale. C'est seulement si la guerre ne passe pas que les «émulateurs» mourront!

MARX ET GLADSTONE

Nous avons réduit toute la vantardise statistique russe à un phénomène de capitalisme en plein essor, comme celui dont l'Angleterre d'il y a un siècle offrait à Marx le spectacle.

Comment Marx le considérait-il alors, ce phénomène?

Dès cette époque, il savait fort bien qu'il n'y a pas à crier à l'enfer capitaliste un «*vade retro Satanas*», mais à prévoir qu'il conquerra le monde. Marx s'attendait à ce que, dans son développement démesuré, l'industrialisme britannique mît le feu à l'Europe. Nous sommes de même en droit d'attendre que la fournée de la production russe enflamme tout l'Orient. Nous ne souhaitons pas aux plans quinquennaux de faire faillite: ce que nous voulons, c'est que ce système cesse de se **déclarer socialiste**.

Les rythmes d'augmentation de la production anglaise permirent à Marx, qui voyait à longue échéance, de reconnaître l'ennemi direct; contre lui il déclara la guerre mondiale de classe dont il entendait déjà retentir les rudes accents dans les chiffres.

Son discours de 1864, qu'on pourrait appeler *Dialogue avec Gladstone*, ne se réduit pas en effet à ce que nous en avons dit plus haut. Marx y oppose à la folle augmentation des chiffres du commerce extérieur les données concernant l'infâme exploitation du prolétariat anglais, modèle des prolétariats modernes. Il y écrit l'équation qui lie l'esclavage du salarié à la croissance du Capital, et il y brandit l'excommunication du tribun contre le cynique Chancelier de l'Echiquier.

«*Ebloui par le «progrès de la nation», illusionné par les chiffres de la statistique, le chancelier s'exclame avec une émotion sauvage: dans les années 1842-1852, le revenu (income) imposable du pays s'est accru de 6%: pendant les huit années qui vont de 1853 à 1861, il a augmenté de 20% par rapport au chiffre de 1853. Ce fait est tellement stupéfiant qu'il en devient presque incroyable.*»

On retrouve la même chose en 1866 dans le *Capital*, sauf que Marx pouvait alors relever un bond de plus de 10 % du revenu dans la seule année du 7 avril 1864 au 7 avril 1865! Dans l'*Adresse* de 1864, il continuait ainsi: «*Cette enivrante augmentation de force et de puissance, ajoute Monsieur Gladstone, est limitée aux classes possédantes.*» Il concluait sa description des privations imposées au prolétariat anglais et de ses luttes malheureuses par cette thèse vigoureuse: «*Dans tous les pays d'Europe, c'est désormais une vérité irréfutable que... sur la fausse base du présent, tout nouveau développement de la force productive du travail tend seulement à approfondir les contrastes, à aiguïser le conflit social.*»

Dans les pages du *Capital* dont nous avons parlé plus haut, Marx citait à nouveau le discours du 16 avril 1863 de Gladstone: «*L'augmentation de la richesse... est indirectement à l'avantage de la population ouvrière, puisqu'elle entraîne la baisse des prix des objets de consommation courante. Tandis que les riches deviennent plus riches encore, les pauvres deviennent moins pauvres. Je ne veux pourtant pas affirmer que, dans ses formes extrêmes, la pauvreté soit devenue moindre*», et il accablait de durs sarcasmes l'hypocrisie de cette étrange déclaration. Le chapitre se terminait par une note demandant que l'étude faite par Engels en 1845 sur les conditions de vie des classes travailleuses en Angleterre soit poursuivie. Engels enleva plus tard cette note, indiquant au bas du manus-

crit que cela avait été fait par Marx dans le premier volume du *Capital*.

Mais vous qui prétendez, en camouflet à Staline, retourner au «marxisme», avez-vous jamais su quoi que ce soit de tout cela?

LES EXTREMES D'UN SIECLE

Tout ministre de la première bourgeoisie du monde qu'il était, Gladstone accusa les coups du pauvre et obscur émigré qui avait été presque le seul à reprendre, à la fin de son Adresse inaugurale enflammée, le cri de 1848: *travailleurs de tous les pays, unissez-vous!* et que la presse anglaise appelait le «docteur de la terreur rouge» (*red terror doctor*).

La polémique devint fameuse et dura pendant plusieurs années, après la mort de Marx. Un jour, l'antisocialiste allemand Brentano, qui s'était mis en contact épistolaire avec le ministre anglais, insinua dans une de ses publications que Marx avait commis un délit de «fausse citation». Selon lui, Gladstone aurait dit que les chiffres du revenu imposable (ce que nous appelons la **richesse mobilière**) concernaient les seules classes possédantes, du simple fait que les revenus-salaires ne sont pas imposés: ils ne regardaient donc pas ce que l'on appelle aujourd'hui le «revenu national», mais seulement les revenus et les profits dérivant de la propriété et de l'entreprise. Il en résultait que, contrairement à ce que Marx avait affirmé, Gladstone n'avait fait aucune concession à la thèse de la misère croissante des classes travailleuses. Mais la démonstration de Marx n'avait pas besoin des *aveux* de Gladstone: elle s'appliquait et elle s'applique à toute forme de salariat. Misère ne veut pas dire bas salaire, mais absence de réserves pour des hommes qui ont engendré la richesse croissante en peinant dans le sombre baignoire des entreprises industrielles. Les chiffres de Marx retraçaient le rythme de l'accumulation et de la concentration du capital dans les mains de personnes de moins en moins nombreuses, jusqu'à la dépersonnalisation qui domine aujourd'hui partout.

Mais à l'époque, l'accusation de faux n'était pas peu de chose! Eleanor, la fille de Marx, publia une réponse indignée, et Brentano un nouvel article. Finalement, Engels résuma toute l'affaire dans un article qu'il lui consacra spécialement, en rapportant toutes

les allégations opposées, les fac-similés des textes anglais et allemands et des pages du *Times* invoquées par les deux parties, ainsi que des *Actes* de la Chambre des Communes et de différentes feuilles de presse. Quel pédant, ce Frédéric Engels, diraient aujourd'hui, encouragés par le mot d'ordre stalinien de «guerre au pédantisme», les chefaillons qui, au Congrès, se sont dit extrêmement choqués du rabâchage de vieilles histoires pratiqué dans les cercles du parti et qui ont mis l'Assemblée en joie par des phrases de goût existentialiste comme: «Le *Bund*, qu'est-ce que cela peut bien nous faire aujourd'hui? Et les populistes?»

Les journaux ont publié les photos de la tombe de Marx au cimetière de Highgate. Les Russes en ont recouvert la nudité d'un lourd monument, n'ayant sans doute pas assez de celui qui fut infligé à Vladimir Lénine, qui, de son vivant, avait pourtant été un modèle de simplicité et qui répugnait profondément à toute pompe. A côté de cette tombe, Messieurs Boulganine et Kroutchev semblaient convaincus de réaffirmer ainsi le rapprochement historique avec Marx depuis le XXème Congrès. Ils n'avaient pas l'air de se douter le moins du monde d'avoir vanté aux assises de cette assemblée les mêmes gloires que Marx avait fait rentrer dans la gorge au premier ministre anglais, lors de l'apogée d'une révolution industrielle qui fut la première de l'histoire et qui servit de modèle à toutes les autres, y compris à celle de Russie.

Marx avait alors riposté à la folle orgie de la superproduction industrielle en fondant la Première Internationale révolutionnaire, tandis que les deux individus qui se sont inclinés à Londres devant sa tombe venaient d'enterrer les ultimes misérables vestiges de la Troisième Internationale, de l'Internationale fondée par Lénine.

Tandis que nous terminons cet ouvrage hâtif de modestes disciples d'une magnifique école qui seule a le droit de se réclamer des grands noms de Marx et de Lénine, la radio diffuse de Moscou les déclarations des deux voyageurs à peine rentrés de Londres: ils se félicitent de l'accueil amical et extrêmement **cordial** qui leur a été réservé par M. Eden, impeccable ministre de Sa Gracieuse Majesté Britannique et disciple avoué, lui, de son prédécesseur de l'époque classique, Gladstone.

Bien différemment que les vivants **émulateurs** contemporains, les Morts dialoguent...

La Russie dans la grande révolution et dans la société contemporaine

Compléments au «Dialogue avec les Morts»

(Les deux textes présentés ci-dessous, Première et Deuxième séance, sont tirés du compte rendu de la réunion interfédérale de Turin du 19-20 mai 1956, paru dans «Il programma comunista» n° 12 du 5-12 juin 1956 et n° 13 du 15-29 juin 56, sous de titre général de «Russia nella grande rivoluzione e nella società contemporanea»)

Première séance

REPLI ET DECLIN DE LA REVOLUTION BOLCHEVIQUE

1. LA LUTTE INTERNE DANS LE PARTI RUSSE

L'histoire n'entre pas dans l'homme par la tête; ce n'est pas par cette voie qu'elle le conduit à agir. Et pourtant, le malheureux s'imagine que c'est lui qui la dirige à son gré. C'est pourquoi nous ne pouvons pas, quand nous goûtons et digérons les leçons de l'histoire, résister à la démangeaison de changer en pensée ce qui pourtant devait inexorablement se produire: personne n'y échappe. Et ce n'est qu'après des ruminations répétées que l'on réussit à tirer cette conclusion que ce qui est arrivé devait arriver.

Les événements écrasants du drame social ne sont pas comme ces productions de Pirandello et comme certains films qui ont un double dénouement pour permettre aux snobs et aux snobinettes, souvent d'âge mûr, du public de choisir celui qui fait le mieux vibrer leur hystérie.

Cela n'a donc pas grand sens de se demander comment «il aurait fallu faire» pour empêcher Staline et le stalinisme de gagner la partie; le parti qui avait remporté la victoire d'Octobre et l'Etat qu'il avait fondé, de faire la triste fin que nous avons dite. Et pourtant, la chose est encore plus dure à supporter aujourd'hui que, ne pouvant plus prétendre que tout était allé pour le mieux dans la meilleure révolution possible, les apologistes de la solution qui a historiquement prévalu sont contraints d'avouer eux-mêmes que tout le chemin parcouru a été jalonné d'une kyrielle d'erreurs, d'infâmies, de calomnies et d'inutiles (!?) et hallucinants massacres.

Il est plus raisonnable de rechercher quelles causes ont, à ce grand tournant de l'histoire, poussé le mouvement sur une voie nouvelle. La principale nous apparaîtra dans les défaites répétées par lesquelles le prolétariat des pays occidentaux a montré clairement qu'il n'était pas en mesure de gagner la bataille du pouvoir. Lorsqu'au sortir de la difficile période d'après-guerre,

la bourgeoisie européenne parvint à consolider son pouvoir, la situation était en effet défavorable aux partis communistes depuis plusieurs années déjà et ne faisait qu'empirer dans ce sens. La bourgeoisie avait accepté l'alternative: sa propre dictature ou la dictature ouvrière, et elle avait employé sans hésiter, dans certains pays les moyens de répression «fascistes» auxquels aucun pays, sans exception, n'aurait manqué de recourir en présence d'une menace de révolution communiste. Cette stase de la révolution extérieure devait faire ressortir toutes les difficultés du problème russe, mais, pour les comprendre, il n'est pas nécessaire de modifier le moins du monde la claire perspective défendue par Lénine au cours des longues étapes que nous avons retracées. Cette difficulté, elle dérivait d'un fait essentiel: la révolution russe était à cheval sur deux forces, le prolétariat et la paysannerie. Or la première, déjà faible numériquement, avait subi une grave diminution quantitative du fait de la décomposition dans laquelle la guerre impérialiste et la guerre civile avaient laissé l'industrie. Quant à la seconde - la paysannerie - intacte quantitativement, elle devait perdre qualitativement sa potentialité révolutionnaire sitôt terminée la phase de transition dans laquelle on pouvait encore poursuivre la réalisation de postulats non-socialistes, postulats propres à une révolution bourgeoise, radicale sans doute, mais bourgeoise tout de même. Dès lors, comme on l'avait toujours dit (nous avons rappelé quand et comment), l'allié paysan devenait inévitablement un ennemi. Ce n'est donc pas la paysannerie russe qui pouvait remplacer l'allié *naturel* de la révolution bolchévique: la classe ouvrière de l'extérieur. Elle n'en était qu'un substitut inférieur, utile seulement le temps de reprendre haleine pour rendre ensuite la prééminence de masse aux prolétaires authentiques.

2. LE GRAND CONFLIT DE 1926

Pour soutenir les forces du prolétariat des cités, il

fallait reconstituer l'industrie et la développer. Avant la mort de Lénine (que, pour notre part, nous ne rangeons pas parmi les «causes» de ce qui advint), tout le monde était d'accord là-dessus. Mais si l'on voulait avoir l'appui militaire et économique des paysans, on était contraint, en substance, à ne pas procéder dans la voie d'une prolétarianisation des campagnes. C'est pourquoi le parti s'était arrêté, pour reprendre haleine, au programme des socialistes révolutionnaires qu'il avait pourtant battus aussi bien en doctrine que sur le terrain de la lutte sociale. Lénine ne s'y était pas résigné de gaieté de coeur: car cela signifiait agir de façon à augmenter dans les campagnes le nombre des travailleurs ayant la disposition personnelle et familiale de la terre cultivée et du produit. Mais cette disposition arrachée aux maîtres mi-féodaux, mi-bourgeois de la terre allait modifier le rapport des forces et libérer l'énorme potentiel révolutionnaire sans lequel on n'aurait pas gagné la guerre civile. Pas de place pour le remords, donc.

Il est vrai qu'on avait décrété en même temps la nationalisation de la terre, qui devenait théoriquement propriété de l'Etat ouvrier; mais nous avons montré que la mesure n'était que d'un faible remède car ce n'est pas la propriété juridique, mais la dure réalité de la gestion économique et des rapports qu'elle entraîne, qui détermine l'activité politique et la lutte sociale des masses.

Lénine n'avait pas caché non plus, qu'une fois repoussées les incursions armées du capitalisme, il faudrait obtenir de l'industrie étrangère qu'elle fournisse des machines, des experts, des techniciens et même, sous diverses formes, du capital, afin d'accélérer la reconstruction, oxygène de vie pour la Révolution: toutes choses impossibles à obtenir sans offrir des contreparties (concessions), qui ne pouvaient consister qu'en forces de travail et en matières premières russes.

La partie saine et prolétarienne du parti russe (que nous appellerons la *gauche* pour des raisons de brièveté), fidèle aux traditions de classe, posa la question dans les discours de Zinoviev, Trotsky et Kamenev que nous avons cités plusieurs fois et qui furent tenus à la session de décembre 1926 de l'Exécutif Elargi de l'Internationale Communiste.

Ces grands camarades (Kamenev fut lui aussi particulièrement décidé et explicite, et il affronta très courageusement les hurlements de rage de l'assemblée) prouvèrent, avec des citations décisives sur la question de la révolution internationale, que jusqu'à la victoire de la dictature ouvrière dans quelques pays capitalistes développés au moins, la révolution russe ne pouvait qu'en rester dans une phase caractérisée par des tâches de simple transition au socialisme, et ceci, pour une durée plus ou moins longue. Cela ne signifiait pas seulement le rejet de la formule de Staline de «*construction du socialisme dans un seul pays*», et qui pis est, dans un pays tel que la Russie. En effet, étant donné le retard politique du prolétariat d'Europe, ce n'était pas seulement l'apparition d'une forme *socialiste* de production en Russie qui était exclue: c'étaient les rapports de classe eux-mêmes qui ne pouvaient être ceux d'une dictature prolétarienne

pure, c'est-à-dire dirigée contre *toutes* les classes bourgeoises et semi-bourgeoises survivantes. L'Etat ouvrier et communiste avait donc pour tâche d'édifier un capitalisme d'Etat industriel - chose indispensable même seulement pour défendre militairement le territoire - et d'appliquer dans les campagnes une politique sociale propre à assurer aux villes les denrées de première nécessité et susceptible, grâce à la lutte contre le péril d'une accumulation capitaliste rurale privée, d'évoluer vers une industrie agraire d'Etat qui étaient encore dans l'enfance en 1926.

3. LES CINQUANTE ANS DE TROTSKY

Le discours tronqué de Trotsky montra avec une magnifique clarté (ce n'est pas la première fois que nous insistons sur la hauteur de sa vision révolutionnaire) comment l'évolution de l'économie capitaliste primitive de la Russie vers des formes plus modernes aurait renforcé de façon terrible les influences économiques et politiques du capitalisme mondial, faisant peser sur la Russie rouge une menace toujours susceptible d'attenter à son existence même, tant que le prolétariat mondial n'aurait pas battu celui-ci sur quelques fronts.

Insistons-y encore: lorsque, dans leurs discours, Boukharine et Staline affirmaient possible l'avènement du socialisme intégral dans une Russie encerclée par le monde bourgeois, ils n'excluaient nullement l'hypothèse d'une guerre à mort entre la Russie socialiste et l'Occident bourgeois, et ils la considéraient même comme certaine, suivant en cela la doctrine de Lénine. La ligne à suivre dans un tel cas restait chez eux: guerres de classe et guerres d'Etats, et elle aboutissait à la révolution mondiale. Staline s'y référait encore - comme nous l'avons montré - à la veille de la seconde guerre impérialiste en 1939, ainsi que dans son «testament» de 1953, que le XXe Congrès a jeté aux orties avec tout le reste.

Trotsky et ses compagnons (Kamenev, en particulier) montrèrent sans hésiter que se vanter de construire le socialisme en Russie ne signifiait rien moins que retourner au pire opportunisme. Ils prévoyaient ce qui arriva, c'est-à-dire que ceux qui levalaient le drapeau du socialisme dans un seul pays (Staline et les antistaliniens d'aujourd'hui), finiraient dans les bras du capitalisme impérialiste. Placés devant la question insidieuse de ce qu'«ils auraient fait» dans le cas d'une longue stabilisation du capitalisme, ils répondirent que dans une pareille situation, le parti pouvait fort bien résister virilement sur la ligne de la révolution communiste pendant des dizaines d'années, tout en reconnaissant sans hypocrisie qu'il dirigerait, au moyen de son Etat politique, une économie encore capitaliste et mercantile.

Trotsky parlait à ce sujet de cinquante ans, ce qui nous aurait conduits en 1976, date approximative de la prochaine grande crise générale du système capitaliste que nous prévoyons. Nous avons accepté cette prévision, mais un camarade crut se souvenir que Lénine n'avait parlé que d'une vingtaine d'années, ce qui nous a obligé à donner les citations relatives à ce point. Mais le fait que le révolutionnaire voie la révolution plus pro-

che qu'elle ne l'est n'a rien de grave; notre école l'a attendue bien des fois en vain: en 1848, en 1870, en 1919 et même, dans certaines visions déformées en 1945. Ce qui est grave, c'est quand on fixe un **terme limite** à l'histoire pour confirmer les prévisions de la doctrine: l'opportunisme n'a jamais eu d'autre origine et n'a jamais conduit sur une autre base ses campagnes de sophismes, dont celle du socialisme en Russie a été la plus pernicieuse.

A la XV^e Conférence du Parti Communiste bolchévique, Trotsky avait défendu la thèse de l'opposition. A la Session de l'Exécutif Elargi, Staline répondit à son discours d'alors, mais comme Trotsky lui répliquait sur ce point, la parole lui fut impitoyablement retirée. Nous sommes donc contraints de retrouver sa thèse dans les paroles de son adversaire.

4. LA POSITION DE STALINE

Dans ce débat, comme nous le savons, Staline avait cherché à atténuer sa thèse économique en disant que la formule de construction du socialisme signifiait victoire sur la bourgeoisie et édification ultérieure des **bases économiques** du socialisme: le fait démontre que cette thèse était dès le départ purement démagogique. Ses adversaires prouvèrent abondamment que, ne pouvant nier que sa formule était introuvable chez Lénine - et même chez Staline ou chez quiconque avant 1924 - le Staline de 1926 parlait en... «molotovien» masqué, dirions-nous aujourd'hui (1).

Comme de coutume, Staline se mit alors à diffamer son contradicteur par des arguments aussi banaux que d'un effet facile sur le public: les opposants, selon lui, non seulement ne croyaient pas au socialisme en Russie, mais même pas à la révolution pourtant proche dans les pays capitalistes; ils étaient **donc** des pessimistes et des liquidateurs; ils affirmaient que le développement économique en Russie était capitaliste; ils sympathisaient **donc** avec le capitalisme étranger.

Un Trotsky ne pouvait pas lui répondre comme un bouffon. En grand dialecticien qu'il était, il rétorqua qu'il aurait volontiers cru à une révolution européenne même proche, et lutté pour elle, mais que si celle-ci ne se produisait pas - ou ne remportait pas la victoire - la Russie bolchévique pouvait résister même pendant **cinquante ans** sans falsifier les traditions, la doctrine et le programme révolutionnaires.

Lors de la réunion de Gênes, nous avons rappelé, sous les rires de l'auditoire, que parmi ceux qui stigmatisaient fièrement le «pessimisme» de Trotsky à l'égard de la révolution, on trouvait alors, avec d'autres pharisiens, l'italien Ercoli, qui, pour son compte, se portait garant de la proximité de la révolution. Il y a de quoi rire, puisque Ercoli n'est autre que Togliatti (2) qui, l'année dernière déjà, mais plus plate-ment encore aujourd'hui depuis qu'il a craché sur Staline lui-même, dresse des plans historiques constitutionnels et légalitaires au sein de la république actuelle et en collaboration avec la démocratie chrétienne! Or l'échéance de ces plans, comptée à partir d'aujourd'hui, est bien plus lointaine encore que les cinquante ans de Trotsky! Que disons-nous là? Ils assurent, en accord parfait avec la bande de Moscou,

une existence **illimitée** au monde bourgeois, dans la coexistence pacifique et émulative!

Citons les paroles de Trotsky telles que Staline les rapporte: «*La sixième question concerne le problème des perspectives de la révolution prolétarienne. Dans son discours à la XV^e Conférence, le camarade Trotsky a dit: «Lénine estimait qu'étant donné l'état arriéré de notre pays paysan, nous ne parviendrions pas à construire le socialisme en vingt ans, ni même en trente. Admettons donc un minimum de trente à cinquante ans».*

Je dois dire, camarades, que cette perspective inventée par Trotsky n'a rien de commun avec celle de Lénine sur la révolution en Union Soviétique. D'ailleurs, quelques minutes plus tard, Trotsky s'est mis lui-même à combattre sa propre perspective. C'est son affaire».

Naturellement, Trotsky ne s'était nullement contredit: il avait seulement exprimé l'espoir que la révolution extérieure éclate rapidement, ajoutant que son retard ne devait pas empêcher le parti de maintenir intégralement ses positions. Il détruisait ainsi la stupide alternative posée par Staline; ou réaliser immédiatement le programme socialiste maximum, ou abandonner le pouvoir et rentrer dans l'opposition en vue d'une nouvelle révolution. Contre cette façon insidieuse de poser le problème, il se servit de l'autorité de Lénine qui, tout en déclarant sans se lasser que seule la révolution ouvrière en Europe (et même seulement en Allemagne) aurait permis une transformation rapide de la société russe, avait formulé clairement l'hypothèse d'un isolement de la Russie et prévu que dans ce cas, il aurait fallu des dizaines d'années, non pas pour **construire le socialisme, mais pour quelque chose de beaucoup plus modeste et préliminaire** (3).

Nous ne pouvions pas lire en entier à la réunion le discours à la XV^e Conférence et nous nous limitons à donner comme exemple le passage de Lénine que Sta-

(1) En février 1955, Molotov avait affirmé, avant d'être obligé de se rétracter, qu'«en URSS étaient déjà construites les bases du socialisme», donc pas le socialisme. Voir à ce sujet l'article «*Deretano di piombo - cervello marxista*» («Derrière de plomb - cerveau marxiste») sur «Il programma comunista» n°19/1955 (4/11/55).

(2) Togliatti était le secrétaire général du Parti Communiste Italien.

(3) «Lénine parlait de 10-20 années de justes rapports entre prolétariat et paysans. Cela signifie que, selon Lénine, d'ici à ces vingt ans, nous n'aurons pas édifié le socialisme. Pourquoi? Parce que par socialisme on doit comprendre un régime où n'existent ni prolétariat, ni paysannerie, où n'existent pas de classes. Le socialisme fait disparaître l'antagonisme entre ville et campagne (...) et nous sommes encore bien loin de cet objectif. Nous pouvons être fier des résultats obtenus, mais nous n'avons pas le droit de fausser la perspective historique. Notre développement n'est pas un véritable développement de la société socialiste: ce ne sont que les premiers pas sérieux sur le pont im-

line lui-même cite tout de suite après.

5. LES «VINGT ANS » DE LENINE

Voici les paroles de Lénine, telles qu'on les trouve dans le sténogramme du discours du 2 décembre 1926 de Staline. Il n'est pas nécessaire d'aller les relire dans le texte original, tant elles sont éloquentes dans la citation et propres à dissiper les doutes et les hésitations de quiconque (4):

«Dix - vingt ans de bons rapports avec les paysans, et la victoire est assurée dans le monde entier (nous nous permettons de lire: face ou contre le monde entier), même avec un retard des révolutions prolétariennes qui mûrissent; sinon, vingt ou quarante ans de souffrances sous la terreur blanche».

Nous ne voudrions pas le moins du monde être aussi indélicats que les gens du XXe Congrès, preuve en est que nous n'avons pas jeté ses textes à la corbeille, mais ici nous prions Staline d'aller se cacher avec le ridicule commentaire dont il fait suivre la citation. Il prétend en effet que ces vingt ans représentent le laps de temps nécessaire pour réaliser le socialisme intégral. *Oh, que nenni!*

Lénine dit ceci: il est nécessaire d'avoir de bons rapports avec les paysans, et pendant longtemps. Mais cela ne change évidemment rien au fait que lorsqu'il y a des paysans, des rapports avec les paysans, et, pis encore, de bons rapports, ni le socialisme, ni même une base complète pour le socialisme n'existent encore. Pourtant, la seule voie pour s'assurer l'appui militaire des paysans contre les tentatives d'encerclement et d'agression du monde capitaliste, tant que celui-ci n'aura pas été bouleversé par la révolution occidentale, est de les respecter dans leurs *intérêts bourgeois*.

On ne peut faire autrement; si l'on refusait par scrupule doctrinal ou sentimental de s'allier à une paysannerie promise dans l'avenir à un rôle contre-révolutionnaire (cela Lénine le répète dans cent passages que nous avons cités), nos forces armées seraient battues par la réaction bourgeoise et tsariste, et il nous faudrait subir quarante ans de terreur blanche.

Après vingt ans, Lénine admet que l'intervention armée de l'ennemi extérieur et intérieur cesse d'être le danger n°1. Alors, dit Staline, c'est la réalisation du socialisme. Mais non, pauvre idole brisée! Alors, on passe à une autre phase que l'on ne peut pas non plus appeler *socialiste*, du moins si la révolution en Occident continue à tarder. On dénonce tout bon rapport avec les paysans. Ils participaient en alliés à la dictature? Désormais, on les *soumet* à la dictature, et sur la base d'une puissante industrie urbaine d'Etat, on passe à une extension du capitalisme d'Etat aux campagnes, c'est-à-dire à un capitalisme d'Etat intégral. En d'autres termes, on exproprie jusqu'aux entre-prises agricoles, transformant les paysans en authentiques prolétaires. C'est ce que la nouvelle de *l'Associated Press* croyait être l'intention du régime soviétique d'aujourd'hui; en théorie, ce serait juste, puisque les quarante ans sont désormais passés; mais, en même temps, étant devenu bourgeois, le pouvoir soviétique est tombé si bas qu'il n'est même plus capable de réaliser l'étatisation bourgeoise des campagnes!

Là comme toujours, la position de Lénine en impose par sa vigueur et son courage. Elle se rattache à l'ancienne perspective de dictature démocratique du prolétariat et des paysans, c'est-à-dire qu'elle affirme: si la révolution ne survient pas en Europe, nous ne verrons pas le socialisme en Russie. Nous n'abandonnerons pas pour autant le pouvoir, ni ne dirons (comme la formule effrontément menchévique de 1903 et, tout autant, celle - purement polémique - de Staline en 1926): «Bourgeoisie, gouverne donc! Nous, nous passerons gentiment dans l'opposition!» Non, dit Lénine, nous suivrons au contraire notre voie: quelques dizaines d'années d'alliance avec les paysans (que nous dénoncerons en quatrième vitesse si entre temps l'allié prolétarien de l'extérieur entre en scène); lutte, sous la direction du prolétariat, pour briser les révoltes dirigées contre le nouvel Etat et les attaques extérieures, en vue de jeter les bases industrielles du futur socialisme. Après cette première phase de transition, mais sans nouvelles révolutions politiques, phase de capitalisme d'Etat total, à la fois urbain et rural. Et c'est seulement aux côtés des travailleurs victorieux de l'Europe entière qu'un jour on pourra passer de ce dernier stade (dont nous devons la définition à Lénine) à l'économie non-mercantile, au socialisme; du rébus des «échanges» entre industrie et agriculture à une collaboration entre deux branches industrielles dans le cadre d'un plan social général.

Nous attendons *cinquante ans*, s'il le faut, concluait brillamment Trotsky parce que, même en un demi-siècle, on ne nous verra jamais abdiquer le pouvoir conquis par une génération de martyrs prolétaires - et paysans -, si ce n'est vaincus les armes à la main; ni, chose plus vile encore, baisser le drapeau de la dictature et du communisme!

C'est là ce qui arrive aujourd'hui quand, après avoir renié Staline, Moscou fait sa honteuse offre de paix au capitalisme universel.

6. DES RÉVOLUTIONS QUI RÉGENT DES TÂCHES ANCIENNES

Dans le cours de l'exposé le rapporteur donne quelques exemples historiques destinés à lever les éventuelles dernières incertitudes dialectiques à propos de la logique de la solution embrassée: pouvoir prolétarien, socialiste, communiste, qui vit et lutte avec son parti et dans l'Etat révolutionnaire, alors que toutes les tâches sont d'un contenu inférieur, capitaliste et même précapitaliste.

(Suite de la note 3)

mense qui relie le capitalisme au socialisme» (Trotsky, discours à la XVe Conférence, n° spécial des «Cahiers du Bolchévisme», 20/12/26, pp 2258, 2262). Ce pont, le prolétariat russe n'aurait pu le parcourir entièrement qu'avec l'aide de ses frères de classe victorieux dans les pays capitalistes développés.

(4) On peut retrouver la citation dans le «*Plan de la brochure «L'impôt en nature»*», Lénine, Oeuvres, Tome XXXII, page 344.

Cette question doit être distinguée de la suivante, bien naturelle, à laquelle nous avons répondu depuis de nombreuses années par des exemples de nature historique: étant donné que le pouvoir de classe aujourd'hui en Russie n'est plus un pouvoir prolétarien, ni même une alliance entre prolétariat et paysans pauvres, mais un pouvoir bourgeois et capitaliste (en dépit de la destruction physique des composants d'une classe bourgeoise), comment se fait-il qu'il n'y ait pas eu à un moment une lutte ouverte pour la conquête et la possession du pouvoir, ce qui évidemment ne pouvait se réaliser que les armes à la main? A cette dernière question nous avons répondu (outre le fait que la destruction de l'opposition au sein du parti au pouvoir fut sanglante et massive, même si elle ne rencontra pas une résistance collective à la répression) par la méthode historique; nous avons cité des cas où des classes ont perdu le pouvoir sans que ce soit le résultat d'une lutte, comme par exemple le cas des Communes italiennes, premier exemple de la domination de la bourgeoisie en tant que classe, qui disparurent sans lutte générale, cédant le pouvoir aux Seigneuries de type féodal et à une noblesse terrienne venue des campagnes dans les villes. C'est par une voie bien différente que la classe bourgeoise, des siècles plus tard, devait revenir au pouvoir, cette fois par des insurrections et des guerres véritables (5).

Aujourd'hui nous voulons prouver non seulement que l'épisode historique examiné - la dégénérescence du pouvoir social - ne contredit pas notre théorie générale; mais qu'il en est aussi de même pour l'autre hypothèse historique, posée théoriquement mais dont les circonstances connues n'ont pas permis la réalisation: le maintien d'un pouvoir de classe qui pour toute une longue phase est contraint par des déterminations historiques à mettre en oeuvre, non ses formes sociales caractéristiques, mais d'autres plus anciennes relevant d'une période historique antérieure. Car admettre un cas exceptionnel pour un pays particulier - la Russie - ou une phase historique particulière - la destruction du système tsariste au début du siècle actuel - serait incompatible avec notre conception de la défense de la validité d'une doctrine de l'histoire née avec le marxisme matérialiste.

Nous affirmons que d'autres classes, autres que le prolétariat, et dans d'autres pays que la Russie, ont dû assumer des tâches analogues, qui leur étaient imposées par des causes économiques et sociales et par l'évolution des rapports de production. Nous nous sommes référés pour cela aux Etats-Unis d'Amérique et à la guerre civile de 1866.

7. RÉVOLUTION AMÉRICAINE ANTI-ESCLAVAGISTE

Nous avons eu à parler pour d'autres raisons de la révolution nationale américaine du XVIIIe siècle. Marx traçait un parallèle entre cette guerre d'indépendance qu'il appelait un *signal* à la révolution franco-européenne du tournant du siècle, et la guerre de sécession entre les Etats du Nord et du Sud, d'où il attendait un nouveau signal pour le mouvement social prolétarien d'Europe, qui ne se déclen-

cha pas au moment des guerres nationales de ces années 1866-1871.

La guerre de libération des colons de la Nouvelle-Angleterre contre les anglais fut une guerre d'indépendance, mais ce ne fut pas à proprement parler une guerre-révolution nationale comme celles d'Europe, en Italie, Allemagne, etc. Il y manquait l'élément de race puisque les colons étaient de nationalité mixte et pratiquement identique à celle de l'Etat métropolitain; mais surtout ce sont les facteurs économiques et commerciaux qui hissèrent cette guerre jusqu'au terrain de l'émancipation politique.

Une telle guerre peut encore moins être qualifiée de révolution bourgeoise, dans la mesure où en Amérique le capitalisme ne naissait pas de formes féodales ou dynastiques locales - il n'y avait pas d'aristocratie ni de véritable clergé - et d'autre part l'Angleterre contre laquelle se dressait l'insurrection était complètement bourgeoise depuis le XVI-XVIIe siècles, moment où le féodalisme avait été radicalement abattu.

La théorie de la lutte entre les classes, et la théorie de la série historique des modes de production parcourue de façon analogue par toutes les sociétés humaines, ne doivent jamais être comprises comme formellement et banalement symétriques; on ne peut les appliquer sans un entraînement *engelsien* à la dialectique. Toujours à propos de l'indépendance nord-américaine, l'école marxiste a noté à plusieurs reprises comment la France encore féodale d'avant 1789 sympathisa activement avec les insurgés, contre l'Angleterre capitaliste; ce que cette dernière devait par la suite faire payer avec les coalitions antirévolutionnaires, et finalement en remportant la victoire à Waterloo avec la Sainte Alliance féodale.

Dans l'exemple de la guerre civile de 1866, ce ne sont pas des facteurs de liberté nationale, ni même, au fond, un facteur racial, qui sont en jeu. Les Etats du Nord combattaient pour abolir l'esclavage répandu et défendu dans le Sud; mais il ne s'agissait pas d'une révolte des noirs qui combattirent en règle générale dans les formations sudistes aux côtés de leurs maîtres. Ce n'était pas une révolution des esclaves pour abolir le mode esclavagiste de production auquel aurait succédé la forme aristocratique et le servage dans les campagnes, l'artisanat libre dans les villes. Rien de comparable au grand passage entre ces deux modes de production qui eut lieu à la chute de l'Empire romain, avec l'avènement du christianisme et les invasions barbares, tous ces facteurs qui conduisirent à l'abolition, sur le plan des normes juridiques, de la propriété sur la personne humaine.

En Amérique la bourgeoisie industrielle du Nord mena une guerre sociale et révolutionnaire non pas pour arracher le pouvoir à une aristocratie féodale qui n'y a jamais existé, mais pour procéder à un changement dans les rapports de production plutôt tardif par rapport à celui avec lequel naît historique-

(5) Voir à ce sujet les «*Leçons des contre-révolutions*» (compte-rendu de la Réunion de Naples du 1/9/51), «Programme Communiste» n° 63.

ment la société bourgeoise: le remplacement de la production basée sur l'esclavage par la production basée sur le salariat ou les artisans et paysans libres. Les bourgeoisies européennes, elles, avaient seulement dû lutter pour éliminer le servage de la glèbe, forme beaucoup plus moderne, beaucoup moins arriérée de l'esclavage.

Ceci démontre qu'une classe n'est pas «prédestinée» à assumer une seule tâche de passage entre formes sociales. La bourgeoisie américaine n'avait pas la tâche d'abolir les privilèges féodaux et le servage, il lui fallait revenir en arrière et libérer la société de l'esclavagisme.

8. PARALLÈLE DIALECTIQUE

Cet exemple nous fournit une analogie avec la tâche de la classe prolétarienne russe, qui ne fut pas le passage de la forme capitaliste à la forme socialiste, mais la régurgitation historique antérieure du *saut* du despotisme féodal au capitalisme mercantile; sans que cela entre le moins du monde en contradiction avec la doctrine de la lutte de classe entre salariés et capitalistes, et de la succession de la forme capitaliste à la forme socialiste sous l'action de la classe salariée moderne.

Les propriétaires terriens du Sud furent battus par la bourgeoisie industrielle lors de la révolution de 1866, bien qu'ils aient été, en tant que propriétaires d'esclaves, plus retardataires du point de vue historique que les nobles féodaux mais plus en avance qu'eux dans la mesure où existait déjà une trame sociale mercantile. La bourgeoisie industrielle n'hésita pas à assumer la tâche régurgitée par l'histoire et qui ailleurs fut accomplie par de toutes autres classes - par les chevaliers féodaux et germaniques ou par les apôtres de Judée - : libérer les esclaves.

On peut objecter que ce travail de nettoyage historique ne laissa pas d'autres tâches révolutionnaires au capitalisme du Nord. Mais si le Sud avait gagné la guerre civile, chose qui n'était pas impossible, d'une part cette tâche serait restée pour l'avenir et d'autre part l'expansion du capitalisme américain lancé à la première place dans le monde aurait été bien différente.

En Russie, la tâche de détruire l'ultime féodalisme n'était pas une petite affaire pour une classe ouvrière victorieuse au milieu de terribles épreuves, alors que la tâche que Staline faisait semblant d'attendre d'elle, le renversement du capitalisme de tous les pays, était sans aucun doute beaucoup trop lourde: c'était là en réalité et c'est toujours la tâche de la classe ouvrière des grands Etats industriels les plus avancés du monde.

9. POURQUOI N'A-T-ON PAS RECOURU AUX ARMES?

Trotsky qui, avec quelques autres bolchéviks de valeur, disposa des forces armées jusqu'à la mort de Lénine et même après, eut à se poser cette question. Mais ni lui, ni aucun des autres représentants du courant qui se solidarisaient avec lui ne recoururent à la

force, ni alors ni plus tard, ni ne pensèrent même seulement à se servir des institutions étatiques pour déclencher l'épreuve de force ou à en organiser de nouvelles. La police officielle, et l'armée dont Trotsky avait le contrôle total permirent au courant qui l'avait emporté dans le parti de battre ses adversaires et de procéder par la suite à une véritable extermination contre eux: ceux qui passèrent par les pelotons d'exécution sont en effet loin de se limiter aux victimes illustres des grands procès; ils se comptent par dizaines de milliers, travailleurs et bolchéviks, jeunes et vieux.

Ce furent donc bien les armes qui décidèrent, mais cette fois elles étaient dirigées dans une seule direction. Staline dit - et il ne pouvait pas ne pas dire - que c'était une direction de classe. Mais aujourd'hui, en 1956, la preuve que les vaincus militaient pour le compte de la bourgeoisie étrangère claqua dans les mains de ceux qui étaient alors solidaires avec lui. Cela confirme la démonstration de Kamenev, puissant orateur, à savoir que c'est la droite opportuniste qui l'avait emporté; que la lutte sanglante avait été gagnée, avec le stalinisme, par le parti «solo-russe», aujourd'hui plus que jamais rivé à cette origine, au service du capitalisme international.

Staline jouait gros lorsque, avec le malheureux Boukharine, il soutenait que l'opposition manquait d'une ligne ferme et n'était qu'un bloc informe de saboteurs.

Boukharine paya son erreur non par des repentirs d'imbécile ou de lâche, mais en passant plus tard à ce qui, en réalité, n'était pas un *bloc*, mais le seul parti de la révolution en ajoutant sa fière tête à tant d'autres déjà tombées; et il fut celui qui ne la baissa pas d'un centimètre sous les inquisitions les plus féroces.

Il est pourtant exact que la ligne des oppositions russes n'était pas *continue*. Au temps de Lénine, de Kollontai, de la paix de Brest-Litovsk (toujours Boukharine!) (6), de la résistance à la NEP de Lénine et enfin de l'obscur révolte de Cronstadt, il y avait dans les motifs d'opposition aux premiers actes de gouvernement du parti bolchévik, outre de naïves et généreuses illusions, des erreurs graves de type anarchisant, syndicaliste et labouriste et des répugnances à l'égard des principes fondamentaux: dictature, centralisme, rapports entre classe et parti.

Dans la première opposition de Trotsky, celle de 1924, où Zinoviev et Kamenev menèrent avec Staline la lutte qui le dépouilla de ses commandements militaires, les positions n'étaient pas complètes. Ce n'est qu'en 1926 en effet que fut dénoncé, magnifiquement d'ailleurs, le péril de droite dans le parti et qu'on reconnut dans la théorie selon laquelle il était possible d'édifier le socialisme en Russie en tournant le dos à la révolution internationale, un danger mortel pour le parti. Certes, sa réaction aux mesures prises par l'Etat con-

(6) Boukharine faisait alors partie des communistes «de gauche» opposés à la paix de Brest-Litovsk et partisans de la guerre révolutionnaire. Voir «*Les grandes questions historiques de la révolution russe*», PC n°96

tre les militants en désaccord avec la direction était saine: c'est un fait que dans la dictature révolutionnaire le parti est souverain par rapport à l'Etat; mais sa condamnation des violences staliniennes a prêté à de regrettables confusions avec les banales revendications de «démocratie».

10. UNE FAUSSE CIBLE: LA BUREAUCRATIE

C'est à la même époque que fut énoncée cette théorie erronée et dangereuse selon laquelle si le pouvoir avait été arraché à la bourgeoisie en Russie et était désormais pleinement prolétarien, il était en train de tomber dans les mains d'une nouvelle et troisième classe, la *bureaucratie* de l'Etat et même du Parti.

Nous avons déjà consacré beaucoup d'efforts à démontrer que la bureaucratie *n'est pas une classe* et ne peut pas plus devenir un sujet de pouvoir que le chef, le tyran, la clique, l'oligarchie ne le sont aux yeux du marxiste! La bureaucratie est un instrument de pouvoir de toutes les classes historiques, et elle est la première à entrer en décomposition quand celles-ci sont décrépites, comme les pharisiens et les scribes de Judée, les prétoriens et les affranchis de Rome. Il était difficile sans un vaste appareil bureaucratique plein de faiblesses et de dangers d'administrer le passage du tsarisme à une économie mêlant capitalisme industriel et agriculture libre. Un parti centralisé et doté de solides traditions n'a pas à craindre la bureaucratie en elle-même, puisqu'il peut l'affronter avec les mesures de la Commune que Marx et Lénine ont exaltées: gouvernement à bon marché, rotation des charges et non plus carrière, salaire de niveau ouvrier. En Russie toutes les innombrables dégénérescences ont été l'effet, et non pas la cause, d'un renversement des rapports de force politiques.

Ce n'est pas le socialisme qui pourra craindre le poids de la bureaucratie; c'est l'économie fondée sur des entreprises nationalisées, mais isolées du point de vue comptable, le capitalisme d'Etat plongé dans les eaux du mercantilisme.

Cet étatisme, ce dirigisme mercantile n'échappe pas à toutes les opérations anarchiques inutiles découlant de la comptabilité recettes-dépenses et des droits individuels des personnes physiques et juridiques. Dans l'ambiance mercantile, l'encombrant appareil public ne se meut que sur des initiatives particulières et privées: tout se fait sur des demandes qui vont de la péri-phérie au centre, qui entrent en concurrence, et qui exigent des comparaisons et des calculs laborieux, même pour être seulement repoussées. Dans la gestion socialiste, tout est réglé par le centre sans discussions; le mécanisme est autant simplifié par rapport au précédent que le prélèvement de six cents rations par le fourrier d'une compagnie l'est par rapport à six cents achats différents en qualité et en quantité, avec tout le fatras des délibérations, enregistrement, encaissement, réclamations, acceptation ou refus et remplacement qui les accompagnent.

Mais si un tel système monétaire et capitaliste peut craindre la bureaucratie, c'est comme mal social, non comme une troisième force de classe. Un socialisme

même du stade inférieur, c'est-à-dire dans lequel le rationnement des produits de consommation se substitue à la monnaie et au marché, met la bureaucratie à la ferraille, de même qu'il le fera, selon Engels, de l'Etat.

Pour revenir à l'opposition russe, elle ne sut pas identifier immédiatement son ennemi et c'est pourquoi elle succomba avant d'avoir pu mener une lutte adéquate. En 1926, elle ne pouvait plus que consigner à l'histoire ses armes doctrinales et tomber héroïquement. Mais cela suffit pour qu'à plusieurs années de distance, nous assistions à la mort de plusieurs de ses bourreaux et à la liquidation du condottiere Staline qui, pour s'être mal tiré de la dernière joute théorique de 1926, n'en avait pas moins triomphé sur les cadavres de ses adversaires, d'une façon que le monde n'avait pas seulement trouvée féroce, mais avait cru sans appel.

11. POURQUOI N'A-T-ON PAS FAIT APPEL AU PROLETARIAT?

On peut rapporter cette question naïve au prolétariat mondial comme au prolétariat russe. Le groupe de Trotsky fut précisément accusé d'en appeler à l'Internationale Communiste contre les décisions du parti; il avait été averti par le parti qu'il ne devait pas le faire et il fut accusé d'avoir manqué à sa promesse. Nous avons rapporté ailleurs comment dès février 1926, lors du précédent Exécutif élargi, la lutte dans le parti russe était devenue ouverte, et comment elle fut portée devant une commission, mais non pas devant le *Plenum*. C'était la dernière fois avant les arrestations en masses, que les délégués de la Gauche italienne étaient présents. On ne parlait pas encore du «bloc» avec Trotsky, et nous fûmes les seuls à le prévoir, ou mieux à montrer que les positions de Trotsky, Zinoviev et Kamenev étaient identiques, raillé en cela par ceux qui étaient initiés aux secrets des bolchéviks.

Les délégués italiens de la Gauche furent les seuls à soutenir contre Staline que le problème de l'orientation de la Russie était un problème international. Eh bien, ils furent mis au défi de soulever la question au *Plenum*, avec cet argument très «politique» qu'ils en avaient sans doute le droit, mais que la discussion (qui eut d'ailleurs lieu au mois de décembre suivant) aurait entraîné *les plus sévères* mesures disciplinaires contre les camarades russes appartenant à l'opposition. Bien que paralysés par cette responsabilité, les délégués de la Gauche italienne montèrent à la tribune, mais leur intervention au congrès provoqua seulement un tumulte et la clôture de la discussion, sous le prétexte que dans le parti russe majorité et opposition étaient unanimes à la réclamer! (7).

(7) Amadeo Bordiga fut alors en effet le seul à soulever le problème d'une large discussion des questions russes et à proposer qu'on les mette à l'ordre du jour d'un Congrès mondial, à réunir à brève échéance: «*Le problème de la politique russe ne peut être résolu dans les limites étroites du mouvement russe, la contribu-*

C'est pendant ces mêmes mois que les opposants allemands (parmi les-quels, cependant, les tendances anarchisantes et syndicalistes ne manquaient pas) proposèrent aux Italiens de sortir de l'Internationale qu'ils dénonçaient comme non-révolutionnaire, pour fonder un nouveau mouvement (plus tard, les trotskystes devaient lancer la *Quatrième Internationale*).

La Gauche italienne qui avait dénoncé depuis des années le péril opportuniste dont, sur la base de sa ligne rigoureusement marxiste, elle prévoyait l'extension, bien qu'il ne soit pas alors aussi manifeste qu'aujourd'hui, ne se crut pas en condition d'accepter une semblable invitation, non plus que celle des trotskystes, un peu plus tard.

Quant à renvoyer le jugement sur le grave problème historique posé, à une consultation non de la masse du parti, mais de celle du prolétariat russe, c'est une proposition qui peut paraître évidente, mais qui n'a aucun contenu solide. A partir de 1926 en effet, et toujours plus nettement, les Congrès du parti et des soviets adressèrent des hymnes à Staline et à ses méthodes, qui n'étaient nullement des fantaisies personnelles, mais l'orientation de forces historiques collectives capables de prévaloir en la circonstance. Ce point qui

fait référence au nord magnétique de l'histoire, à la boussole qui devrait guider la révolution et qui est résolu de façon opportuniste et antirévolutionnaire par l'ouvriérisme de tout genre, a été mieux traité dans la troisième séance de la réunion (8).

Dès 1926 la victoire du stalinisme, forme moderne et aggravée de la trahison à la révolution et au communisme, était prévisible. Dès ce moment, en effet, il était clair pour l'opposition communiste internationale que le salut ne pouvait venir qu'au terme, encore lointain, du cycle de la dégénérescence de l'Etat et du parti russes, et des vestiges de l'Internationale. C'est dire que ce salut était impossible avant qu'on ait pu faire le bilan théorique (déjà esquissé alors), du reniement de tous les principes cardinaux de la révolution formulés par Marx et Lénine.

La honte de la deuxième guerre mondiale, où la Russie forniqua avec les deux impérialismes bourgeois, a été suivie d'une honte plus grande encore: la trêve et la paix qu'elle leur propose aujourd'hui, son identification ouverte avec eux, demain. Après de si longs et amers tourments, le fait ne saurait provoquer immédiatement la grande insurrection, mais il la rapprochera certainement.

Deuxième séance

L'OPPOSITION MENSONGÈRE ENTRE LES FORMES SOCIALES DE RUSSIE ET D'OCCIDENT / LE SYSTÈME SOCIALISTE A LA FIAT

Nous passerons outre aux exigences de l'équilibre entre les différentes parties d'un discours bien construit. Ce qui suit répète en effet sous une autre forme le contenu de la «Soirée» de la Troisième Journée du présent Dialogue. Nous nous contentons de rectifier quelques chiffres arithmétiquement non rigoureux et de les mettre en accord entre eux. La répétition, le bis in idem n'a pas d'importance; c'est même un avantage. Dans notre réunion de mai 1956 à Turin, nous avons repris certains points de ce Dialogue sur la demande des lecteurs du périodique dans lequel il est paru, suivant de près dans son bruyant développement ce que des imbéciles ont appelé la crise du communisme, alors que c'est celle de l'anticommunisme.

Il ne s'agit pas ici d'une oeuvre d'auteur, mais d'un travail impersonnel, que nous n'appellerons pas «collégial» pour ne pas nous servir, même tant soit peu, de la terminologie des pharisiens de notre époque. Nous pouvons donc violer sans hésitations les normes de la Rhétorique, qui fut une discipline scientifique en des temps plus dignes, mais qui n'est plus qu'une pratique malsaine, à laquelle la classe dominante en agonie s'adonne dans les temples, tel celui de Rome qui portait en épigraphe à son fronton ce titre expressif: «l'Egout».

Que l'ombre de Cicéron nous pardonne, lui dont on fait traduire aux bacheliers ce passage solennel: «Hoc in omnibus item partibus orationes evenit, ut utilitatem et prope necessitatem suavitas quaedam

et Iepos consequatur». Ce qui pourrait se traduire ainsi: «Celui-ci (c'est-à-dire le lien entre la valeur décorative d'une oeuvre et son adaptation à des buts pratiques, à sa fonctionnalité dirait-on aujourd'hui, dont il avait été question plus haut) existe également pour les diverses parties d'un discours de sorte que de l'efficacité et du caractère presque nécessaire de sa construction résulte une certaine élégance agréable et savoureuse».

Ici, nous sommes de robustes ouvriers qui battons sur des clous que nous n'avons pas nous-mêmes forgés. Nous pouvons donc violer les «modules» esthétiques qui règlent les rapports des diffé-

(Suite de la note 7)

tion directe de toute l'Internationale communiste est absolument nécessaire», car «il est nécessaire de lier le plus étroitement possible toute la politique russe à la politique révolutionnaire générale du prolétariat» cf. «Interventions d'A. Bordiga au VIe Exécutif élargi de l'Internationale communiste (février-mars 1926)», «Programme Communiste» n° 69-70, p. 68. Pour la réunion en commission des délégués italiens avec Staline, voir les extraits du procès-verbal de cette curieuse réunion publiés dans «Programme Communiste» n° 55, pp. 78-79.

(8) Voir «Marxisme et autorité», complément au «Dialogue avec les morts»

rentes parties du discours, mais non pas renoncer à revenir sur le principal point: celui de la nature capitaliste de la société russe. Allons, camarades, enfonçons ce clou-là!

12. LE RYTHME DE L'INDUSTRIALISATION

Le centre de la question réside dans l'affirmation suivante des Russes: ce qui démontre que le système **soviétique** est **différent** du système capitaliste et de plus lui est **supérieur**, c'est que, en Russie, la production industrielle augmente toujours d'année en année, et chaque fois d'un pourcentage plus grand par rapport au produit total de l'année précédente que dans aucun pays du monde et à aucune autre époque de l'histoire.

Nous avons démontré ce qui suit: 1) Il est faux que ces rythmes élevés soient propres à la Russie. 2) Il est faux qu'on n'y ait jamais assisté dans l'histoire avant **aujourd'hui**. 3) Même si la Russie connaissait le rythme maximum, et un rythme supérieur à celui de tout autre cas historique, il est faux que cela prouverait qu'elle n'est pas capitaliste. Mais ceux à qui nous avons fait cette démonstration sont bien trop affairés pour répondre, et il n'y a d'ailleurs rien à répondre à cela.

Les faits et les chiffres une fois rétablis, la conclusion est certaine: la structure économique et sociale de la Russie est purement capitaliste.

Dans la partie finale de ce *Dialogue*, nous nous sommes appuyés sur la froide statistique pour tirer cette ardente conclusion: c'est justement parce que le capitalisme anglais, le premier du monde, le capitalisme-modèle, a présenté les mêmes phénomènes que ceux qui se manifestent aujourd'hui en Russie et qui ont été exaltés avec la même conviction à l'époque où Staline était un demi-dieu et à celle où il n'est plus que la moitié d'un homme; c'est justement à cause d'eux qu'en 1866 Karl Marx lança son impétueux assaut historique à l'ivresse satanique de la bourgeoisie et du chancelier de Sa Majesté le Capital, le sieur William Ewart Gladstone, précurseur des maîtres actuels du Kremlin.

De son vieil et principal ennemi, Marx écrit ce qui suit dans la note 185/a du Premier Volume du Capital: «Menacés de se voir soumis à la législation sur les fabriques et de «perdre la liberté» d'exploiter sans limites les femmes et les enfants, les capitalistes ont trouvé dans le ministre libéral anglais Gladstone un serviteur de bonne volonté».

Vanter les merveilles d'une production industrielle en plein essor prouve historiquement non que l'on soit socialiste, mais que l'on sert avec dévouement le capitalisme; le changement de lieux - Londres ou Moscou - et de dates - 1856 ou 1956 - ne change rien à l'affaire!

13. DANTESQUE VISION D'AVENIR DE L'ENFER BOURGEOIS

Le lecteur a pu consulter le tableau groupant les chiffres publiés dans *Programma Comunista*, 1956, n° 13. Rappelons qu'ils sont de source exclusivement

russe, et donnons un seul avertissement: en général, nous n'avons pas reproduit les indices annuels des tableaux dont nous sommes partis, mais seulement les augmentations relatives. Par exemple dans le tableau que l'on trouve au début du rapport Kroutchev, l'indice de la production industrielle russe est fixé à 100 pour 1929. Nous trouvons, pour 1946, 466 et 2.049 pour 1955. Nous ne rapportons pas ces chiffres, nous contentant de donner l'augmentation de la production au cours de ces neuf ans, soit 340 % (en d'autres termes, en 1955, on a produit 4,4 fois le produit de 1946) et d'en déduire l'augmentation annuelle moyenne, qui est de 18 % (ce qui n'empêche pas, répétons-le pour la millième fois, que neuf fois dix-huit fasse 162 et non pas 340).

La méthode employée pour élaborer ce simple tableau n'a nul besoin d'être défendue par un brevet déposé au nom d'un imbécile quelconque. Nous avons simplement distingué, du point de vue chronologique, des périodes caractéristiques, surtout, dans le but de montrer qu'outre le fait (et non pas la loi) du développement inégal, elles prouvent le caractère international du processus découvert par le marxisme.

Avec ce système parfaitement clair, nous avons débarrassé le terrain des petits jeux auxquels Moscou et ses services annexes se livrent avec rage, entremêlant les différentes périodes. Par exemple: la production russe est vingt fois supérieure à celle de 1929, tandis que la production américaine l'est seulement 2,34 fois. Si l'on se réfère à 1913, le rapport est de 36 pour la Russie, et seulement de 3,5 pour l'Amérique. La différence n'est pas trop grande. Mais si l'on part des époques de plus grandes dépressions, de 1920, pour la Russie, l'augmentation est encore plus spectaculaire: 160 fois (!) en 35 ans. De 1932, pour l'Amérique, on a également un fort bond: 4,4 fois en 23 ans seulement (de 54 à 234).

Dans le tableau de Kroutchev (cf. le bulletin supprimé depuis, «*Pour une paix durable*», 1956, n° 7), nous trouvons un autre sommet de la production américaine: 215, en 1943 (c'est-à-dire en pleine guerre, quand on produisait là-bas des armes pour les faire employer par les prolétaires russes) chiffre qui, rapproché de celui de 1932, donne une augmentation de 4 fois en 11 ans seulement. Pendant le même laps de temps, la Russie passe de 185 à 573. Voilà les rapports inversés: Russie: 3,1; Amérique: 4.

Enfin, à consulter seulement le tout récent tableau de Kroutchev, pour la période de 1937 à 1943, on trouve que la production russe passe de 428 à 573, soit 1,33 fois plus en six ans, tandis qu'on a, pour les Etats-Unis, respectivement 103 et 215, soit 2,1 fois plus, rapport bien supérieur au russe. La thèse à sensation se renverse!

Les jeux malhonnêtes, dont nous nous sommes débarrassés en établissant notre tableau, fondé tout entier sur des données de source russe, sont le propre de tout ce qui émane officiellement des centres politiques, qu'ils soient de l'Est ou de l'Ouest. Voilà tout.

14. LOIS DE L'ACCUMULATION

Dans les indications placées au bas de notre ta-

**Accroissements totaux et moyens annuels de la production industrielle
dans les pays typiques du développement historique du capitalisme.**

(Exprimés en % du produit annuel précédent)

- Tableau paru dans *Il programma comunista* n° 13, 1956,
voir chapitre «Loi de l'accumulation»

	Accroissement en % (1)	1880 à 1900 (20 ans) Paix	1900 à 1913 (13 ans) Impérialisme	1913 à 1920 (7ans) 1ère guerre	1920 à 1932 (9ans) Reconstruction	1929 à 1932 (3 ans) Crise	1932 à 1937 (5 ans) Reprise	1937 à 1946 (9 ans) 2ème guerre	1946 à 1955 (9 ans) Reconstruction
Grande-Bretagne	A	100.0	40.0	0.0	0.0	-30.0	55.0	-5.0	53.0
	B	3.5	3.0	0.0	0.0	-11.0	10.0	-0.6	4.8
France	A	250.0	130.0	-38.0	126.0	-31.0	5.0	-23.0	98.0
	B	6.5	6.0	-6.6	9.5	-11.6	1.0	-3.0	8.0
Allemagne	A	300.0	150.0	-45.0	87.0	-36.0	90.0	-69.0	510.0
	B	7.5	7.0	-8.2	7.3	-13.8	13.4	-12.2	22.2
Etats-Unis	A	400.0	150.0	26.0	37.0	-46.0	69.0	51.0	53.0
	B	8.5	7.0	3.4	3.6	-18.5	11.0	4.8	4.8
Japon	A	800.0	250.0	57.0	89.0	0.0	75.0	-70.0	370.0
	B	11.5	10.0	7.0	7.0	0.0	12.0	-12.5	18.8
Russie	A	environ	environ	-87.0	1'300.0	85.0	150.0	0.0	340.0
	B	13.0	10.0	-20.0	34.0	22.8	20.0	0.0	18.0

(1) Ligne A: accroissement durant la période
Ligne B: accroissement annuel moyen.

Le présent tableau a été élaboré uniquement à partir de données de source russe (Varga, Staline, Kroutchev). Les indices des deux premières périodes sont tirés de chiffres relatifs aux industries de base, fournis par Varga.

Des colonnes **verticales** il résulte, les Etats y étant disposés de haut en bas en fonction de l'**âge** de la forme industrielle, que le capitalisme a un taux d'accroissement moyen plus rapide lorsqu'il est plus jeune.

Des colonnes **horizontales**, il résulte qu'en phase **normale** le taux du rythme d'accroissement de chaque pays décroît avec le temps.

Des phases de **guerre** et de **crise**, il résulte que les capitalismes mûrs et vainqueurs **résistent** bien **aux guerres** (Impérialisme) et progressent même; mais ils sont plus sensibles **aux crises**.

Des phases d'**après-guerre** et d'**après-crise**, il résulte que la reprise est d'autant plus forte que le capitalisme est plus jeune et que la baisse de la production a été plus violente.

L'horizontale russe confirme tous les développements des autres formules capitalistes.

bleau, on trouvera les conclusions que peut normalement en tirer le lecteur qui le consulte avec un oeil sur la carte du monde et un autre sur les 60-70 années d'histoire qui ont passé sur les carcasses vigoureuses ou fragiles de la génération qui est sur le point de disparaître.

De telles correspondances répètent, en d'autres termes, la loi générale de l'accumulation capitaliste que le marxisme a établie au début de tout le cycle.

Cette loi simple a été dénaturée par la plupart de ceux qui l'invoquent, et elle l'a été de façon particulièrement monstrueuse par Staline dans son écrit économique de jeunesse *Les Problèmes économiques du Socialisme en U.R.S.S.*, nullement rectifié par le XXème Congrès qui, tout au contraire, a marqué une nouvelle déviation par rapport à la ligne de Marx. Cette loi peut être formulée de la façon suivante: la production capitaliste accroît la «richesse» sous forme d'une masse toujours plus grande de marchandises à cause de l'augmentation continue de la production. Mais cette augmentation donne non pas la mesure des avantages que la société en retire (si l'on n'entend pas par société la seule classe minoritaire), mais celle de l'accroissement des risques de ruine et de misère. La course à l'accumulation s'accompagne d'une concentration de la richesse dans «un nombre toujours plus réduit de mains» et, à la fin, (Marx) dans une seule main qui n'est plus celle d'un homme (Russie). Les ex-possesseurs d'une fraction de la richesse vont grossir l'armée du travail, c'est-à-dire de ceux qui vivent seulement en vendant leur force de travail si et quand ils travaillent, et qui (avec le temps) améliorent leur sort si **et quand ils travaillent**. Voilà dans quel sens la misère est croissante en régime capitaliste.

L'allure de l'accumulation comporte des avances et des reculs. Par suite soit des crises de surproduction, soit des guerres sanglantes de concurrence mercantile (impérialisme), elle se transforme en recul, avec d'immenses destructions de produits et d'instruments de travail.

Le **secret** de cette marche de l'accumulation sur laquelle se sont successivement excités les Gladstone et les Staline-Kroutchev, est le suivant. Rythme positif: le capital se concentre et, du fait que de nouvelles masses ont été expropriées (artisans, paysans, petits entrepreneurs), la **misère** croît en même temps que la **richesse** (Marx parle de «Die Masse des Elends», littéralement la «masse de la misère»). Voyons maintenant le rythme négatif: la diminution de la production signifie chômage; la crise commerciale entraîne la faillite des entreprises les plus faibles et la chute des revenus les plus bas: tous dévorent leurs ultimes réserves. La richesse n'augmente pas, elle baisse. Grâce au capitalisme, dans un cas comme dans l'autre, la misère **grandit** partout et toujours!

L'enthousiasme pour les périodes de croissance de la production ne convient donc, quels que soient le lieu et l'époque, qu'aux seuls amis et serviteurs du Capital.

Si l'on fait abstraction des crises générales cycliques du marché et de leurs effets, ainsi que des guerres mondiales, la loi de la progression géométrique de la production chère à Staline et à Boulganine (mais qui, quand on passe du domaine industriel à celui de l'agri-

culture, se tord comme une vipère entre leurs mains, de même que jadis entre celles de Bentham-Gladstone !) conduirait à une montagne de marchandises inconsumables tellement fabuleuse que seule sa loi interne de **baisse historique du taux moyen du profit** évite au capitalisme de sauter.

Pour l'économie marxiste, le taux du profit est proportionnel à celui de l'accumulation. Nous appelons profit la part du produit total restant au capitaliste, qu'elle soit destinée à la consommation de la classe dominante ou à de nouveaux investissements de capital. Il est clair que c'est la seconde destination qui prévaut tout au long de l'évolution. Le **taux** du profit est chez Marx le rapport de cette part patronale à la totalité du produit (pour nous: capital; pour les bourgeois: chiffre d'affaires) et non pas à la valeur réelle ou nominale des instruments de production (installations de l'entreprise productrice) que les bourgeois confondent tantôt avec le **patrimoine**, tantôt avec le **capital** de l'entreprise lui-même. Dans les sociétés anonymes, ce capital s'exprime dans l'ensemble des **actions**, qui, pourtant, donnent des chiffres différents selon que l'on considère leur valeur nominale d'émission ou celle qui est cotée en Bourse.

De toutes façons, le profit retiré par une entreprise et la partie qui en est distribuée varie comme le produit annuel défalqué de tous les frais (chez Marx: le capital variable et constant.)

La loi générale du ralentissement historique de la croissance productive est donc en principe l'expression d'une autre loi fondamentale: la tendance à la baisse du taux moyen du profit que, par une erreur énorme. Staline et Fils croient remplacée par **une loi du profit maximum**. Il est vrai qu'ils ont prétendu lire cette stupidité dans l'histoire léniniste de l'impérialisme, du surprofit et du profit de monopole; mais la bourde est encore plus énorme, car dans cette théorie de Lénine, aucun des théorèmes de l'économie de Marx ne peut paraître ébranlé ou même seulement tant soit peu touché à quiconque est à jeun et dans tout son bon sens.

Ces économistes, qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre, n'ont pas su lire dans Marx comment, loin de trouver son salut dans l'éternité d'une Libre Concurrence angélique, le Capitalisme est condamné à tomber sous les coups de la divinité vengeresse du Monopole. C'est là un processus que, dans la science économique, la seule loi du profit ne permet pas de découvrir: il faut pour cela lui ajouter la Théorie de la Rente.

15. EN PARCOURANT LE TABLEAU

Les indications données à propos du tableau n'ont pas besoin d'un commentaire plus ample; un tableau est un instrument dont chacun peut se servir.

Dans le nôtre ne figurent évidemment pas les chiffres concernant les premiers pas des capitalismes les plus vieux, le capitalisme anglais surtout. Ce dernier n'apparaît dans notre tableau qu'à un moment où son rythme d'accumulation est déjà lent (environ 3 %) et même inférieur à celui de tous ses concurrents. Les guerres n'ont pas renversé ce rythme: c'est ici l'occasion de nous désespérer une nouvelle fois de l'invuln-

rabilité militaire de cette île. Si nous croyions aux si en histoire, nous dirions que le fait que Bonaparte ait misé une mauvaise carte nous coûte un siècle de socialisme!

La première guerre a ruiné tous les belligérants européens, même la France victorieuse; mais ceux d'Outre-Mer font mieux que l'Angleterre: au lieu de rester stationnaires, ils avancent à un rythme modéré, mais positif: Amérique, Japon.

Saturé de richesse et de puissance, le capitalisme anglais, lui, dort pendant 17 ans sur les lauriers du temps de Gladstone. Vers 1860, Marx calculait des augmentations de 7-8 % et même plus, c'est-à-dire des indices égaux à ceux qui caractérisent l'entrée en scène de la France et de l'Allemagne vers la fin du siècle. Mais nous avons montré comment, plus tôt encore, dans les années 1830-1860, les rythmes étaient plus élevés en Grande-Bretagne même, égalant ceux que les Etats-Unis, le Japon et la Russie atteindront à la fin du siècle.

Les Etats-Unis ont traversé la seconde guerre avec un avantage encore marqué, et ils ont conservé celui-ci même au cours de la présente phase de reconstruction, avec un rythme plus bas cependant qu'au début du XX^{ème} siècle.

L'Angleterre, elle, a connu un léger fléchissement pendant ce second conflit dont elle s'est tirée avec moins de gloire et elle réagit dans la phase actuelle par une accélération relative de la production dont le rythme rejoint, ou presque, celui des Etats-Unis.

La France, une nouvelle fois victorieuse, mais durement éprouvée, a connu une diminution de la production pendant la guerre, mais aussi une reprise exceptionnelle par la suite, tout comme dans la reconstruction de 1920.

Dotée d'un équipement modèle, la puissante Allemagne a subi un chute vertigineuse au cours des deux guerres, mais elle est remontée d'autant plus audacieusement. Dans ce second après-guerre, elle bat tout le monde, la Russie y compris avec 22,2 % d'augmentation annuelle moyenne contre 18 à cette dernière. Mais il y a plus: en 1955, la Russie en est à 12 et se contente d'atteindre 11,5 % avec son nouveau plan quinquennal. En 1955, l'Allemagne atteint au contraire son rythme maximum, plus de 23 %. Aujourd'hui, l'Allemagne de Bonn industrialise à une vitesse double de celle de la Russie. Dans la production agricole, elle va quatre fois plus vite, pour être modeste. Eh bien, où est le socialisme? Ni chez l'une, ni chez l'autre mais il viendra d'abord en Allemagne!

L'effet de la seconde guerre sur le Japon a été inverse de celui de la première (-12,5 contre + 7,0). La chute a été aussi précipitée qu'en Allemagne. La reprise actuelle est inférieure à la reprise allemande, mais égale à la russe; avec la même différence qu'entre ces deux dernières, c'est-à-dire qu'elle s'accroît dans les dernières années et que cela continuera. En Russie, au contraire, le rythme d'augmentation s'abaisse: il s'abaisse, comme notre tableau l'indique, c'est-à-dire comme les dirigeants russes le disent, par rapport à 1920, année où le pays commença à sortir du précipice où le premier conflit impérialiste et la guerre civile terrible, quoique victorieuse, l'avait jeté (-20 contre +34). Le plus grand rythme de dimi-

nution de la production que l'on constate pour les deux guerres est un -12: pendant le premier conflit, la Russie tomba à -20, c'est-à-dire qu'en dix ans, la production passa de 100 à 12,5, soit à un huitième de ce qu'elle était.

16. LES CRISES SONT PIRES QUE LES GUERRES

Notre tableau comporte une chute verticale de la production plus impressionnante que celles des guerres. Elle est relative au **vendredi noir** américain de 1929 qui provoqua un recul catastrophique de la production de 1930 à 1932 avec tout un cortège de faillites, de fermetures d'entreprises et de chômage général.

La crise eut son effet maximum aux Etats-Unis et donna le seul indice négatif de production de leur histoire. Mais quel indice: une moyenne annuelle de -18,4%! Quelle en est l'explication? Pour nous, elle est claire: le seul pays qui, non seulement a vaincu dans la guerre, mais a continué à développer l'appareil industriel de production est condamné par la loi de Dante-Marx à tomber dans le cercle le plus profond de l'Enfer. Qu'il en soit ainsi!

L'Allemagne qui avait déjà subi une chute pendant la guerre, est durement touchée par la crise et voit sa production diminuer au rythme rapide de 13,8 %. En France, elle tombe également, mais seulement au rythme de 11,6 %. La Grande-Bretagne, étroitement liée à l'époque à l'économie américaine (beaucoup plus qu'aujourd'hui) ne résiste qu'à peine un peu mieux. Toutefois, entre la crise de 1930 à 1932 et la guerre, il y a une nouvelle reprise générale. Les Etats-Unis remontent avec un vigoureux 11 % annuel positif. La Grande-Bretagne, sortant d'un sommeil économique de près de vingt ans par pléthore de richesses, les talonne avec 10 %, comme si Gladstone s'était soulevé anxieusement hors de sa tombe. La France, après tant d'épreuves, réagit au contraire assez peu. L'Allemagne fait un nouveau miracle et remonte (nous sommes à l'époque d'Hitler et d'un capitalisme d'Etat qui rappelle la structure russe) avec 13,4 %.

Mais quel est l'effet de la crise américaine hors d'Europe? Le Japon en accuse les coups en restant pendant trois ans sur les mêmes positions. Puis il remédie à cette situation pendant les bonnes années avec une reprise rapide: 12%. Appliquons l'augmentation totale de 75 à la période de huit années qui va de 1929 à 1937: la cadence de l'augmentation moyenne est d'un peu moins de 7% par an, ce qui concorde parfaitement avec la loi historique de la décroissance horizontale. Au cours de ces derniers dix-huit ans, les indices japonais, qui diminuent tout d'abord pour remonter ensuite, varient selon Kroutchev de 169 à 239, soit une augmentation totale de 41 %. Le rythme annuel moyen est plus bas: 2 %. L'impressionnante reprise du Japon ne dément pas la loi du ralentissement. La reprise allemande non plus: de 114 à 213 en dix-huit ans, cela donne 87 %, mais annuellement pas plus de 3,5 % environ. La Russie elle-même qui, de 1937 à 1955, passe de 429 à 2049, soit 370 %, à un rythme annuel

de 9 % seulement, tandis qu'en remontant dans le passé, nous trouvons 20; 22,8 et 34 %. La loi générale subsiste en plein.

17. OBJECTIONS DE LA CONTRE-THÈSE

Considérant ce substantiel 34 % russe, l'adversaire pourrait nous objecter que c'est bien là l'indice le plus élevé du tableau. Comment le fait s'explique-t-il?

Tout d'abord, nous avons à faire au plus jeune des capitalismes concurrents, et ce premier élément concorde donc pleinement avec le processus général. En outre, l'indice de 34 fait immédiatement suite à la dégringolade la plus spectaculaire de tout le tableau: 20 % par an, pour les raisons énoncées plus haut. Et si, comme nous l'avons fait pour d'autres cas, nous additionnons les deux périodes successives, pour en former une de seize années allant de 1913 à 1929, les indices passent, selon nos données, de 72 à 126, ou bien de 100 à 175. 75 % d'augmentation en seize ans; cela n'est pas énorme: cela correspond à une augmentation moyenne annuelle de 4% environ; on a donc le ralentissement normal du rythme par rapport aux données précédentes du capitalisme tsariste. Le chiffre élevé de 34 % dérive du niveau **extrêmement** bas de 1920. En effet, le nouveau capitalisme est tout à fait dans l'enfance. Le capitalisme tsariste s'était **éteint** en 1920: une chute de 87 %, c'est-à-dire, en sept ans, une réduction de la production à un huitième de ce qu'elle était, nous ne la trouvons nulle part ailleurs dans notre tableau. Malgré leur écrasement dans la seconde guerre mondiale, l'Allemagne et le Japon avaient pourtant maintenu, après neuf ans, leur production à 30 et 31% et ils gardaient le pied à l'étrier pour la reprise.

Mais on peut nous faire une autre objection; comme nous ne sommes payés par personne, nous ne la passerons certainement pas sous silence. C'est que la Russie a traversé la crise mondiale de 1929-32 comme une salamandre. Elle n'a pas fait comme le Japon qui s'est contenté de rester au même indice pendant ces trois ans, mais elle a continué sa progression à un rythme très soutenu: 22,8%. Cet indice est égal aux meilleurs que nous connaissions, et même aux cas exceptionnels. Il est seulement plus bas que le 34 % (dont nous discutons le caractère de «record») de la période de 1920-29, qui correspond à une reprise mondiale, sauf pour l'Angleterre.

Ce phénomène d'«indifférence à la crise» suffit-il pour que l'on puisse parler d'une économie de caractère non-capitaliste en Russie?

En 1929, aucun canal de communication ne reliait le capitalisme soviétique naissant au capitalisme et au marché international. Ils ne seront rétablis de façon appréciable que dix ans plus tard avec la guerre de 1939.

Ceci explique le fait que la crise ne se soit pas communiquée à la Russie qui était dans une phase de grave sous-production (un vingtième de la production actuelle, un dixième, et même moins, de la production par tête d'habitant des pays capitalistes de l'époque). Une crise de surproduction ne pouvait donc ni apparaître à l'intérieur de la Russie, ni y entrer de l'extérieur.

La tragédie se déroula tout entière hors de ses frontières. Pour expliquer ce fait, il n'est nullement nécessaire d'admettre à son avantage une hypothétique différence de structure interne du système économique russe. Le mérite de cette affirmation originale dans l'histoire moderne, revient à Joseph Staline!

Entre 1926 et 1939, la clef de la politique russe, que la force de l'histoire **dicte** au «dictateur», est celle du rideau de fer. Le vieux monde occidental peut bien se réjouir que ce rideau de fer empêche les flammes de la révolution de passer: la Russie qui vient de naître à une révolution capitaliste sans précédent dans l'histoire, se réjouira, elle, qu'il arrête les vagues de l'anarchie des capitalismes trop mûrs. Le vieux chef est mort en croyant que si le rideau était jamais levé un jour, l'incendie de la guerre gagnerait la Russie comme en 1939; il croyait peut-être aussi qu'un nouveau vendredi noir était proche et arriverait avant que le capitalisme allemand ne se soit à nouveau bardé d'acier, outre de dollars: alors, il aurait, lui, repris les armes pour ce «second coup» qu'il avait prophétisé en 1939 dans un éclair de génie, et il aurait saisi à la gorge cette Amérique qu'il avait regardée dans le blanc des yeux lors du drame de Yalta, qui serait maintenant en crise.

Depuis des décades, nous disons que le mythe de la Russie socialiste est souillé du sang des révolutionnaires et destiné à s'écrouler honteusement, comme cela arrive d'ailleurs aujourd'hui. Son culte a cédé la place à une position encore plus vile: la crise de l'Occident ne se produira plus, selon les théories de Mikoyan sur l'émulation et la coexistence.

Si la crise devait ne jamais éclater, eux et les Keynes, les Spengler et toute la science démente d'Amérique auraient remporté la victoire sur Marx, Lénine et nous, lointaine couvée du rouge Chantecler. Et nous n'aurions plus qu'à baisser la crête.

Mais si la crise éclate - et elle éclatera - ce n'est pas seulement le marxisme qui aura vaincu. On n'entendra plus le rire féroce de Staline retentir au milieu du fracas des premiers coups de canon, et les Kroutchev et Cie pourront bien se battre la coulpe selon leur mode honteuse, cela ne servira à rien! Le rideau de fer une fois transformé en toile d'araignée par l'émulation, la crise mercantile universelle mordra au cœur la jeune industrie russe. Voilà à quoi aura servi l'unification des marchés et la libre circulation du sang dans le corps du monstre capitaliste! Mais celui qui réalise cette unification, unifie aussi la Révolution qui pourrait bien trouver son heure mondiale après la crise du second entre-les-deux-guerres, et avant le troisième conflit.

18. PETIT TABLEAU POUR L'ITALIE

Notre tableau ne comprend pas l'Italie sur laquelle nous avons donné quelques chiffres au cours de notre *Dialogue*. Mais surtout, nous n'avons pas de chiffres russes antérieurs à 1929, et à propos des chiffres nationaux il y a trop de distinctions à faire, dont ce n'est pas ici la place. D'ailleurs, quel âge attribuer au capitalisme italien? A quelle horizontale le mettre? C'est, comme la Russie, un cas de capitalisme né deux fois. Nous ne sommes pas les premiers à comparer le capi-

tal au phénix de la légende arabe: Marx doit l'avoir déjà fait. En hommage aux grandes et fières républiques maritimes et commerciales de la côte et aux cités bancaires de l'intérieur, pour ne pas parler des premières monarchies centralisées du Nord et du Sud, avec leurs lignages séculaires et leurs noms sonores: Frédéric de Souabe, Berengario, Arduino, Cesare Borgia, on pourrait placer ce pays en haut de l'échelle.

Puis sur tout cela est passé, plutôt qu'une vague profonde de féodalisme, la servitude politique nationale et provinciale; et le système bourgeois est réapparu comme une pâle importation politique de la France, d'abord au début du XIX^{ème} siècle, puis de l'Angleterre, un demi-siècle plus tard: un capitalisme aux nuances coloniales et passives, qui ne s'est hissé que tard et maladroitement à des vellétés impériales, et qui, tombé aujourd'hui dans la servitude à l'égard de l'Amérique, se laisse aller à des attitudes de boutiquier moyen.

Passablement intrigant, le graphique historique de ce pays aux titres étincelants qui, si l'on remonte plus loin encore, connut les sommets du premier capitalisme esclavagiste, de la Grande Grèce à la Rome ploutocratique!

On ne nous accusera pas d'infatuation nationale si nous ne lui avons pas donné sa place dans les cercles de l'Enfer bourgeois, en attendant le nouveau Dante que l'oncle Engels, pourtant si indulgent, lui prophétisa un jour en hommage à ses gloires rouillées.

Cependant, il est question de l'Italie dans les tableaux de Kroutchev qui nous servent d'Évangiles dans cette recherche.

Entre 1929 et 1937, le monde bourgeois dégringola tout en bas de son maudit «toboggan». La production baissa pendant la crise de 1929-32 et elle remonta allègrement vers la guerre entre 1932 et 1937. Aux dires de Kroutchev, pendant cette période de huit ans, tandis que la Russie prenait son élan, quadruplant sa production au rythme d'environ 21 % par an, Satan-Capital, partout ailleurs, dormait. Et de même qu'il dormait en Amérique, il dormit en Italie: de 100 à 99. La France tomba même de 100 à 82, tandis que l'Allemagne passait de 100 à 114, la Grande-Bretagne de 100 à 124 et l'impétueux Japon de 100 à 169.

Mussolini, qui rêvait d'éclipser Pirgopolinice, fut le seul pacifiste sérieux que nous n'ayons jamais connu! Dans le fracas des années 1937-46, l'Italie ne descendit que de 99 à 72, une bagatelle, un indice négatif annuel d'à peine 3,5. Une «guerre en dentelles»!

De 1946 à 1955, c'est une marche triomphale. Tandis que sept ou huit misérables partis et vingt petits partis se lancent mutuellement à la face la ruine de la patrie dans leur hâte d'aller au pouvoir la ruiner eux-mêmes, les indices de l'euphorie bourgeoise, qui est donc aussi la leur, montent au galop. Dans toute cette période, la production passe de 72 à 194, ce qui représente une avance de 170 %, soit une moyenne annuelle de 12 % tout rond. Aujourd'hui, les concurrents se présentent dans l'ordre suivant: Allemagne, Japon, Russie, Italie, France, Etats-Unis, Angleterre.

Les données intermédiaires en Italie sont intéressantes. De 1946 à 1949, l'avance de la production est de 14,3 %! En 1949-50, on a un peu moins: 11,5. En

1950-52: 9,1 %; 1952-55: 9,5 %.

Mais peut-être y a-t-il eu recul après cela? Italie, sirène de la mer, souris donc, et ne tremble pas: le gouverneur de la Banque d'Italie, Menichella, nous a récemment informés (ce qui signifie que les chiffres de Kroutchev sont sérieux et qu'en les citant nous n'avons pas agi à la napolitaine: «s'ils m'ont dit une sottise à moi, moi, je vous en dis deux à vous!») que la production a augmenté en 1955 dans la même proportion qu'en 1954: 9,3 %

Il a ajouté quelque chose de remarquable: pendant cette même année 1955, la production agricole a augmenté de 6 %.

Avec un plan quinquennal (mais il y a le gel de 1956!), nous aurions 134 contre 100, chiffres auxquels n'importe quel Boulganine souscrirait.

Mais Menichella s'est vite mis à parler du plan Vanoni qui, plutôt que par indices de production, s'exprime en termes de revenu national et d'emploi de la main-d'oeuvre. Nous comparerons les deux méthodes dans un travail de parti ultérieur sur l'économie d'Occident. De toutes façons, selon Vanoni, on doit avancer annuellement de 5 % (163 contre 100) pendant dix ans en ce qui concerne les investissements capitalistes et l'emploi de la main-d'oeuvre. En 1955, le revenu national total a augmenté de 7,2 % (ce qui donne à l'Italie le premier rang en Europe après l'Allemagne qui est à 10) dont 78,8 % ont été consommés, 21,2 % investis en installations nouvelles, si l'on inclut la construction et 15,8 %, si on l'exclut. Avec ces marges, les installations fixes dans l'industrie à proprement parler ont pu augmenter de 6,9 % par an (1,9 % de plus que dans le plan Vanoni) et, si l'on inclut la construction, d'au moins 9,7 %.

La question de la construction est la question-clé de l'économie italienne moderne. La maison est-elle du capital fixe, ou un bien de consommation? Nous répondrons ailleurs à cette élégante question. Pour en revenir aux indices industriels du chiffre d'affaires des Staline et Kroutchev, un autre personnage, Fascetti, est venu nous fournir les données de l'augmentation pour les entreprises gérées par l'I.R.I. Spectaculaire: moyenne pour 1950-55: 6 % et pour la dernière année: 19 %.

Remettons à une autre fois la comparaison entre l'I.R.I. italien et le système soviétique en fait de dédain des profits: c'est la première année que son budget s'équilibre.

19. NOBLE TURIN

Dans notre rapport d'Asti, dont un passage fut lu à la dernière réunion de Turin, nous avons illustré la signification de Turin et de la FIAT dans l'histoire du mouvement et du communisme italiens. Il s'agissait d'une critique du courant de *l'Ordine Nuovo* de Gramsci, creuset de l'actuel opportunisme communiste en Italie. Qu'on nous permette de nous citer nous-mêmes: «A peine eurent-ils mis le nez au dehors des hangars bien rangés et étincelants de l'usine d'automobiles de Turin et pris contact avec les régions de plus faible concentration industrielle d'Italie, les zones agricoles et arriérées et les problèmes régionaux et

paysans, que ces groupes versèrent dans les positions que les partis petits-bourgeois les plus falots défendaient déjà un demi-siècle plus tôt: ils ne s'occupèrent plus de révolutionner Turin, mais d'embourgeoiser l'Italie de façon à la rendre toute entière digne de porter la marque de fabrique turinoise, d'être administrée et gouvernée dans le style impeccable de Turin.

Revenons aujourd'hui sur ce style, qui est le style des mythes, des cultes.

Il est arrivé de graves mésaventures au mythe de Staline. Il est près d'arriver la même chose à celui des entreprises géantes et de l'hystérie motorisée: déjà, les miraculeuses chaînes de montage de la FIAT d'Outre-Atlantique, de la *General Motors*, qui roulaient jour et nuit, ont dû être arrêtées.

Pour l'instant, en Italie, on construit de nouvelles fabriques, un flot croissant d'automobiles se déverse sur les routes déjà encombrées et il arrive toujours plus souvent qu'elles se frayent un chemin sur les corps des piétons. Mais le mort se consacre lui-même au mythe de ce moderne Jaggernaut à pneus. On blasphème les anciens dieux, mais pas le progrès!

20. VALLETTA - BOULGANINE

Rappelons tout de suite les chiffres d'affaires pour les quatre années 1952-55, c'est-à-dire la valeur de la production pour chaque année. 1952: 200 milliards; 1953: 240 milliards, soit une augmentation de 20 % en un an; 1954: 275 milliards, 14,6 % d'augmentation; 1955: 310 milliards, augmentation de 12,7 %. En trois ans, 155 contre 100. Moyenne de l'augmentation annuelle: 15 %, c'est-à-dire bien plus que le 11,5 % russe. Valletta dépasse Kroutchev.

FIAT bat DYNAMO 15 à 11!

Dans notre rapport d'Asti, nous n'avons pas utilisé les données de la FIAT pour discuter la définition d'un système industriel comme «socialisme» en fonction de la **haute** cadence de l'augmentation du produit, mais pour opposer la terminologie et le mode de calcul économique de Marx à ceux des bourgeois.

Le chiffre d'affaires de la FIAT est pour nous son «capital»: 310 milliards, aujourd'hui. Nous devons, comme à Asti, décomposer cette valeur en capital variable, capital constant et plus-value. En nous servant des chiffres fournis par Valletta sur le personnel et les investissements dans de nouvelles installations, nous avons obtenu les résultats suivants: Capital variable ou frais de personnel, 70 milliards; Capital constant ou matières premières et usure des machines, 110 milliards; Plus-value, 60 milliards. Capital total ou produit à la fin du cycle annuel: 240 milliards.

De la plus-value, 10 milliards seulement sont allés aux actionnaires, les 50 milliards restants ayant été consacrés à de nouvelles installations, comme l'annonça alors Valletta.

Pour la nouvelle année, les chiffres donnent des résultats analogues. Mais avant de les indiquer, rappelons combien notre langage diffère de celui des bourgeois. Le capital **nominal** de la FIAT, dont nous retraçâmes à Asti la longue histoire, passe aujourd'hui à 152 millions d'actions de 500 lire et s'élève à 76 milliards, contre 57 en 1953 et 36 en 1952. Il a augmenté de 58

% pendant la première année; il est resté le même pendant la seconde et il a augmenté de 33,3 % pendant la troisième. Le rythme moyen a été de 28 % par an. Mais le capital **effectif** dépend de la cotation des actions en bourse. Celle-ci, qui était de 660 en 1953, s'élève aujourd'hui à au moins 1.354 lire, toujours pour des actions nominales de 500. Le capital réel, même dans le langage courant, est donc passé de 75,5 milliards à 205 milliards. Augmentation de 272 % en deux ans ou de 65 % par an.

Si ces chiffres expriment le «crédit» effectif des actionnaires «contre» l'entreprise dont ils sont les «patrons», leurs dividendes annuels ou, au sens de l'économie officielle, le profit aurait dû augmenter dans la même proportion. Pas du tout! Les Valletta et Cie n'ont accordé aux actionnaires que 7,3 milliards en 1953 et 10,6 en 1955. Autrement dit, le profit d'actionnaire est tombé de 9,7 % à 5,1 %. Frénésie d'investissements productifs, loi de la baisse du taux de profit!

Mais toute la FIAT ne vaut aujourd'hui ni le capital nominal de 76 milliards, ni le capital réel de 205. A Asti, nous n'avons pas évalué à moins de **mille milliards** son patrimoine d'installations fixes et de machines ou, comme nous disons, nous marxistes, la valeur de ses moyens de production (qu'il ne faut pas confondre avec le capital constant dont nous avons parlé plus haut).

Valletta dit aujourd'hui qu'entre 1946 et 1955, 300 milliards ont été investis en nouvelles installations productives, et il a annoncé pour 1956 la construction de la prestigieuse usine «Mirafiori Sud». Le chiffre de 50 milliards vaut encore aujourd'hui comme rythme annuel. La FIAT d'aujourd'hui vaudrait donc à coup sûr 1.100 milliards, et peut-être plus, mais sûrement pas moins. Faites disparaître les actionnaires qui, avec leurs coupons, touchent moins d'un cinquième du capital réel, et vous passerez du «socialisme» de la FIAT au «socialisme» supérieur de l'I.R.I.

21. LA FORCE DE TRAVAIL MENACEE

Aujourd'hui, une chose est remarquable: le personnel n'a augmenté que de 5 %, passant de 71.000 à 74.000 unités - soit à peine 2,5 % par an! Et alors le capital variable sera passé de 70 à 80, même si l'on exagère les primes accordées au personnel que l'on couvre de louanges, parce qu'en un an, il n'a pas fait même une heure de grève (Ah, Turin-la-très-rouge!). En posant même 12 pour les actionnaires et 50 pour les investissements en nouvelles installations, notre calcul à la Marx pour 1955 nous donne: Capital variable, 80 milliards; Capital constant, 168 milliards; Plus-value, 62 milliards. Total: 310 milliards, comme on sait. La plus-value se divise en 12 de profit aux actionnaires et 50 de nouvelles installations; son taux total est de 62 contre 80, soit 78 %, au sens de Marx.

La composition organique du capital serait passée de 110/70 (c'est-à-dire 1,57) en 1953, à 168/80 (c'est-à-dire 2,10) en 1955. Elle est basse parce que la FIAT est une organisation verticale qui achète les matières premières brutes et les transforme plusieurs fois. Mais les chiffres de Valletta ne sont-ils pas truqués, si le capital **constant** qui formait les 46 % du produit en

1953, en constitue les 64 % en 1955? Commençons-nous à voir les bénéfices de l'automatisation? Une importante fraction de plus-value destinée aux nouvelles installations a pu être dissimulée: en effet, le chiffre de 1956 n'a pas été indiqué cette fois. Il n'en reste pas moins que le produit augmente de 30 % en deux ans, tandis que pendant le même temps la force de travail ne s'accroît que de 5 %.

C'est ici que l'âne se casse les pattes - nous dirions même: cet âne de Vanoni, si le pauvre homme n'était pas mort. Annuellement, nous avons dépassé certainement le 5 % de nouveaux investissements, mais, l'emploi de forces de travail restera loin en arrière, à 2,5 % seulement!

Toi, pauvre Italie du Sud, reste à zéro, mais admire l'aristocratie prolétarienne de Turin serrée autour de son Valletta! Valletta qui, peu après, accomplit le miracle soviétique de la réglementation des heures de travail hebdomadaires et, surclassant une nouvelle fois les Boulganine, les réduit successivement de 48 à 46, de 45 à 44 et de 42 à 40. Sans diminuer en rien les salaires, proclame-t-il; mais aussi **sans augmenter en rien le nombre des travailleurs.**

22. PLAN QUINQUENNAL POUR LA GRANDE FIAT

De notre petite salle de réunion de Turin est parti l'hommage aux mérites «socialistes» des Grands Administrateurs d'un beau Plan Quinquennal à la russe!

Le rythme des trois dernières années a été de 15,7 %, ce qui donne, pour cinq ans, une augmentation de 106 %. De l'indice 100, on devra passer à 206. Le chiffre d'affaires qui, en 1952, était de 200 milliards, devra s'élever à 412 milliards en 1957 et, si l'on veut, les 310 de 1955 devront se transformer en au moins 640 en 1960.

Les 250'000 engins motorisés produits en 1955 s'élèveront à 515'000; même si l'on ne veut pas tenir compte du fait qu'en un an ils sont passés de 190'132 à 250'299, c'est-à-dire ont augmenté de 30,5 % (mais pourquoi les ventes, elles, ne se sont-elles accrues que de 14 %? Les dépôts seraient-ils encombrés d'inventus comme ceux de la *General Motors*?).

Aux Etats-Unis, les automobiles produites en 1955 et restées invendues sont au nombre de 900'000. La *General Motors* a cinq marques: Chevrolet, Pontiac, Oldsmobile, Buick et Cadillac. Quatre années de travail Fiat!

Mais quel est le chiffre d'affaires de la G.M. pour 1955? 9 milliards et 925 millions de *dollars*, plus de 6'000 milliards de livres.

Vingt FIAT!

Le personnel? 577'000 unités. Huit FIAT.

La composition organique, la mécanisation, l'automatisation sont *deux fois et demie* celles de la FIAT.

Comment comptent-ils arrêter cette course folle?

1) 200'000 licenciés à Detroit.

2) Diminution de la demande d'acier de cinq millions de tonnes (et la grève des travailleurs de l'acier aux mains de traîtres!)

3) Le tiers de la publicité faite à la télévision est payée par les fabriques d'automobiles.

4) «Il suffit d'être employé depuis deux semaines seulement pour pouvoir entrer à pied dans un magasin et en sortir quelques minutes plus tard au volant d'une voiture flambant neuf, sans avoir versé même un seul dollar d'avance».

5) «Le Centre Technique de la G.M., a coûté 10 millions de dollars; c'est un monument élevé au «Progrès». Tandis que l'on planifie la mise au rancart d'un million d'autos neuves, celui-ci sort l'automobile à turbine -plans secrets - appelée «Firebird», *l'Oiseau de Feu*.

Est-il possible que l'équation historico-économique de ce **Progrès** ne révèle pas le moment crucial où se produira la catastrophe, la Révolution où arrivera le grand «Oiseau de Feu» social?

Pour en revenir à la FIAT, il ne nous intéresse pas pour l'instant d'établir à combien s'élèveront, selon le plan, les dividendes de 1960, le capital nominal et sa cotation en bourse. Et le mystère de l'automatisation en marche ne nous permet que de poser les questions suivantes: combien y aura-t-il d'ouvriers? Quelle sera leur rémunération? Et de combien d'heures sera la semaine de travail?

L'économie bourgeoise sait une seule chose: qu'ils auront tous la voiture, le frigo, la télévision et peut-être une liasse d'actions FIAT. (Et nous ferons les comptes une autre fois: nos petits-enfants les feront mieux que nous, d'ailleurs!)

En raison de la même perspective, l'économie de style soviétique sait (c'est bien clair), une autre chose: qu'à Turin on vit... **en système socialiste**, qu'à la FIAT, on produit avec... **le système socialiste!**

On pourrait même dire que c'est à la jeune et gigantesque industrie automobile italienne que revient le premier rang dans le monde soviétique. Quoi qu'il en soit par ailleurs de la mystérieuse date de naissance du capitalisme Italien, celle de l'automobile est très récente: le véhicule à moteur n'a guère plus d'un demi-siècle. La date de naissance de la FIAT est 1899. Son capital de constitution se montait alors à 800'000 livres, soit 300 millions d'aujourd'hui, ou un millième du capital actuel! Mille fois en 56 ans, cela représente une augmentation annuelle de 13 %, ce qui, pour une période aussi longue, signifie une nouvelle défaite russe en fait de rythmes: depuis 1899, la production russe n'a augmenté que de 400 fois environ, et non de 1.000.

La confrontation décisive est donc la suivante:

Plan quinquennal russe 1950-55: de 100 à 170, soit 12 % par an.

Réalisation: de 100 à 185, soit 13,1 %.

Plan quinquennal russe 1955-60: de 100 à 165, soit 11,5 %.

Plan quinquennal FIAT 1955-60: de 100 à 206, soit 15,7 %.

Gloire à la grande patrie... socialiste de l'industrie des voitures!

Et gloire à la patrie non moins grande du communisme italien dégénéré.

Dialogue avec Staline

SOMMAIRE - SYNTHÈSE

Dans la préface de cette brochure, nous avons déjà averti le lecteur que pour comprendre le présent ouvrage, il convenait de connaître le *Dialogue avec Staline* publié dans *Programma Comunista* de Milan en octobre-novembre 1952, puis en brochure imprimée, mais qui n'a connu en France qu'une diffusion restreinte sous forme d'opuscule ronéoté.

Comme nous le disions également dans ces premières pages, ce travail constituait une réponse à la position prise par Staline dans son dernier ouvrage, un recueil d'articles parus en février et septembre 1952 et diffusé largement, dans toutes les langues sous le titre *Les Problèmes économiques du Socialisme en U.R.S.S.*, lors du XIXème Congrès du P.C.R. d'octobre 1952, c'est-à-dire à une date où l'auteur était à l'apogée de son rôle incontesté de Chef Suprême.

Alors, un mouvement hétérogène d'opposition intérieure s'était déterminé sur la question suivante: «Notre économie russe est-elle vraiment socialiste?». Il pouvait impliquer tout aussi bien un retour à la gauche qu'une chute définitive dans des positions de droite. Aussi le stalinisme, en tant que doctrine de la **construction** de la société socialiste dans une seule nation, la Russie, crut-il devoir frapper un grand coup et descendre armé de pied en cap sur le terrain de l'économie théorique, sous les apparences de Staline en personne. Et celui-ci proclama en substance: «*en appliquant la doctrine la plus orthodoxe de l'économie marxiste, nous sommes en mesure de réduire au silence quiconque oserait soutenir que les lois en vigueur dans la structure sociale de notre Russie actuelle ne sont pas celles d'un système qui, toutes voiles dehors, serait passé de l'économie capitaliste au socialisme, et que les phénomènes qui s'y vérifient ne répondent pas aux lois de ce dernier*».

Théoricien plus que médiocre, Staline n'en était pas moins un adversaire redoutable aux yeux de la tradition marxiste orthodoxe et radicale: aussi, feignant d'avoir été mis en cause par lui, les communistes italiens de la Gauche lui opposèrent-ils un démenti formel.

Si les interlocuteurs n'avaient pas été tout à fait symboliques, la mort de Staline aurait interrompu ce Dialogue, mais celui-ci était enraciné dans la réalité des choses, dans l'histoire vivante, anonyme, et il s'est donc poursuivi.

Mort en pleine apothéose, le divin Staline se vit discrédité à la surprise du monde entier, à une distance de quelques années seulement. Non content d'outrager son ombre colossale, le XXème Congrès de février 1956 évoqua, dans une réhabilitation macabre et mensongère, celles de ses grandes victimes, de ces militants de l'Opposition qui, trente ans plus tôt, lui avaient dénié avant la lettre le pouvoir quasi-diabolique d'invoquer le socialisme en Russie et qu'il avait précipités dans les enfers du châtimeur et de l'infamie. Voilà ce qui a suscité ce *Dialogue avec les Morts* que nous présentons ici en traduction française.

Pour restreint que soit le cercle où elle rencontrera un écho, la thèse soutenue dans cette seconde réponse paraîtra peut-être aussi surprenante que l'attitude imprévisible du XXème Congrès à l'égard de Staline, juge et bourreau. Son point central est le suivant: le Congrès a opposé à Staline la honteuse légende préfabriquée d'un retour à Marx et Lénine; il s'est toutefois bien gardé de condamner son hétérodoxie en matière économique, qui, pour les marxistes, constituait un scandale autrement grave que toutes ses atrocités et brutalités. Sous les regards passionnément curieux de l'opinion bourgeoise mondiale, les noms des portedrapeau du Kremlin ont été changés; mais l'affirmation insensée et défaitiste qui a déjà fait le tour de la terre et selon laquelle la Russie a une économie socialiste, elle, reste entière.

Sans doute sommes-nous dans ce dialogue de petits partenaires inconnus, et le vulgaire jugera-t-il notre importance disproportionnée d'avec celle de l'adversaire: notre position n'en est pas moins nette et radicale, et elle ne se réduit pas à triompher parce que ses adorateurs d'hier ont déshonoré notre précédent contradicteur, ni à danser de joie sur les débris des statues géantes qui devaient l'immortaliser et qu'ils ont renversées.

La mise au rebut de Staline s'est faite au cours d'une marche vers la droite, digne couronnement de sa longue vie, et surtout de la longue voie historique qu'il avait empruntée: la liquidation de la praxis et de la doctrine révolutionnaires. Hier, la musique d'accompagnement était l'adulation la plus honteuse; aujourd'hui, c'est une diffamation en sourdine, mais la marche reste la même.

Tout cela correspond bien à ce que nous avons prédit dans ce premier moment du débat, que nous allons rappeler brièvement.

PREMIERE JOURNEE

Hier et demain. - Dans les articles et les discours de 1952 de Staline, le monde bourgeois lit que la Russie est en train de passer du stade inférieur du socialisme au **communisme intégral**. Ce que nous, nous en déduisons, est qu'elle est purement capitaliste.

Marchandise et socialisme. - Staline soutient que dans un «pays socialiste» la production de marchandises continue. Le marxisme a établi que là où l'on produit des marchandises en masse, le capitalisme est présent. C'est là la première base de la doctrine.

L'économie russe. - D'après Staline, il est bien clair que dans l'agriculture kolkhozienne, la production est marchande, aussi bien pour l'entreprise collective que pour les parcelles familiales. La même chose vaut pour la moyenne et petite industrie et pour la production artisanale, qu'il eût été folie de supprimer, à son avis.

Anarchie et despotisme. - Inexorabilité de l'Etat, mais désordre du marché: l'ensemble reste au-dessous du capitalisme d'Etat intégral.

Etat et reculade. - Cet Etat formidable resté impuissant face à l'individualisme marchand et aux nécessités économiques: Staline cherche en vain à dissimuler le fait à l'aide de la thèse fondamentale de Marx-Engels sur le dépérissement de l'Etat. La position doctrinale juste est la suivante: en ambiance mercantile, la puissance du Capital modèle la machine d'Etat selon ses exigences, même s'il n'est pas possible à première vue de personnifier cette puissance.

DEUXIEME JOURNEE

Ombres et lumières. - Staline triche avec la formule pourtant bien claire d'Engels: «*la prise de possession des moyens de production par la société élimine la production des marchandises*». Il dit ne pas avoir encore pris possession en Russie, de «tous» les moyens de production.

Socialisme et patrie. - Engels énonce que le sujet de la prise de possession est la **société**. En Russie, on nous propose à la placé le **peuple**, la **nation**, la **Patrie socialiste** et la... main de fer de Staline!

Lois et théorie. - Selon Staline, Marx se bornait à tracer les lois de la société capitaliste de son époque, lui laissant carte blanche pour ce qui est des lois d'une économie socialiste! Nous lui avons opposé la dialectique qui fait de chaque énoncé marxiste d'une loi du capitalisme (ex. l'échange entre valeurs équivalentes) une définition incontestable d'un aspect du socialisme (ex. société sans échanges et se passant d'un système d'équivalences).

Nature et histoire. - Marx démontre que les lois économiques ne sont pas «naturelles», ni par conséquent «éternelles». Elles le redeviennent pour Staline qui fait survivre la loi de l'équivalence dans le socialisme.

Marx et les lois. - Marx a, **primo**, vérifié, sinon

découvert toutes les lois du mode capitaliste de production, **secundo**, démontré qu'elles étaient historiquement transitoires. Staline, par les faits qu'il nous expose **ex cathedra**, nous prouve qu'elles restent bien vivantes en Russie.

Socialisme et communisme. - Staline n'en est pas au passage du stade inférieur du socialisme au stade supérieur (dans le sens de la *Critique du Programme de Gotha*), ni même à celui du capitalisme adulte au premier socialisme. Sa signification historique découle du passage révolutionnaire au grand capitalisme, non seulement en Russie, mais aussi plus à l'Est. Elle est presque honorable.

TROISIEME JOURNEE:

MATINÉE

Echanges et produits. - Les foudres de Staline se sont abattues sur un Notkin parce qu'il avait appelé **marchandises** même les produits de la grande industrie d'Etat. Ce n'est le cas, dit Staline, que lorsqu'ils sont vendus à l'étranger. Outre l'objection que tout produit évalué en équivalent-monnaie est marchandise au sens de Marx, il reste à se demander si le cas de vente sur le marché international va devenir la règle ou constitue l'exception.

Profit et plus-value. - Plus haut, Staline sommat les lois marxistes du capitalisme de rester en service dans le socialisme; maintenant, il révoque la plus importante d'entre elles: selon lui, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit aurait cessé d'être en vigueur dans l'Occident impérialiste, sous le prétexte que le capitalisme monopoliste recherche le profit maximum.

Engels et Marx. - Pour les «pères» du socialisme moderne, la baisse du taux de profit est un point central. C'est sur elle que repose la théorie de l'accumulation. Sur le plan programmatique, c'est d'elle que Marx déduit sa thèse centrale: impuissance du mode capitaliste et mercantile de production «à la réduction simple du travail vivant».

Taux et masse. - La bévue de Staline, déguisé en professeur, vient de ce qu'il ne comprend pas qu'à toutes les époques du capitalisme la masse des profits augmente, tandis que leur taux diminue, du fait même du procès d'accumulation, phénomène mondial qui s'impose également à la Russie.

XIXème et XXème siècle. - Les chiffres américains de 1843 à 1929 (et même à 1957) répondent parfaitement aux lois marxistes «révoquées» par Staline. Marx définit textuellement comme suit les «*trois faits principaux de la production en capitalisme*: 1) *la concentration des moyens de production entre les mains de certains individus et leur transformation en «puissance sociale» («Ils restent, il est vrai, dans un premier temps, propriété privée des capitalistes»)*. 2) *Le travail social, la division du travail, la jonction entre travail et sciences de la nature. («Dans ces deux sens, le mode capitaliste de production supprime, bien que sous des formes diverses la propriété privée, et le travail privé»)*. 3) *Formation du marché mondial, quatre mots qui, comme dans maints autres passages, désignent un résultat essentiel du capitalis-*

me. Nous arrivons ainsi aux drames de l'impérialisme et des guerres mondiales.

TROISIEME JOURNEE: *APRÈS-MIDI*

Monopole et concurrence. - L'explication du libéralisme par Marx et celle de l'impérialisme par Lénine relèvent d'une doctrine UNIQUE, parce que ce sont des stades historiques d'un mode de production UNIQUE: le capitalisme.

Marchés et empires. - Staline maintient la position classique: l'origine des deux guerres mondiales réside dans le conflit des intérêts tendant à la conquête des marchés internationaux. Il affirme que l'Allemagne s'est lancée dans la guerre pour se soustraire à l'esclavage dans lequel les capitalismes anglo-saxons la maintenaient. Cette position répond bien à la haine anti-américaine de l'après-guerre; mais elle contredit, dans un affreux bric-à-brac doctrinal, la crasse politique démocratofasciste de Staline lui-même pendant la guerre.

Parallèle ou méridien. - Après cela, comment soutenir qu'il existe aujourd'hui deux marchés «mondiaux», mais qu'ils pourraient se neutraliser réciproquement? La formule de Staline n'est pas satisfaisante (elle est toutefois moins indécente que celle de ses fossoyeurs, dont le pacifisme avoué fait vomir!); s'il maintient que la guerre impérialiste reste inévitable, il s'efforce en effet d'esquisser une théorie nouvelle: la troisième guerre opposera non pas les camps respectifs du capitalisme et du socialisme, mais deux groupes rivaux des Etats occidentaux. Ce que Staline a abandonné dans sa perspective, c'est la position léniniste sur la relation existant entre impérialisme et révolution (mais il ne mourra pas dans la peau d'un pacifiste,

contrairement à ses ignobles successeurs.) Staline avait la même position que Lénine lorsqu'il voyait, en 1939, venir la guerre; mais il ne disait plus, en 1939, que l'autre terme de l'alternative est le renversement du capitalisme, le défaitisme à l'égard de toute Patrie, mais la «lutte pour la Paix».

Ainsi, le marxiste et le léniniste n'ont pas attendu sa mort pour mourir en lui, même si le **grand agresseur** leur survivait.

Jus Primae Noctis. - Les dernières paroles de Joseph Staline auront été pour glorifier l'oeuvre immense accomplie par son Etat: le défrichage et la fécondation d'un **terrain vierge** couvrant un quart du globe. Oui, et ceci par une industrialisation **révolutionnaire**, mais (nous l'avons démontré textes en mains!) **capitaliste**.

Face à cette entreprise à la fois monstrueuse et héroïque, se dresse toutefois un crime d'une portée incalculable: celui d'avoir ruiné sur une moitié du globe le potentiel révolutionnaire qui devait féconder un terrain non pas vierge et rebelle, lui, mais pourri par la civilisation agonisante de l'Occident chrétien, parlementaire et mercantile.

C'est à cette infection que les auteurs du Dialogue ont tenté désespérément de s'opposer (après l'avoir prévue déjà du temps de Lénine et avoir essayé de la conjurer) en osant interpeller Staline qui, à l'époque, se dressait encore de toute sa hauteur d'idole au-dessus de la foule de ses sujets, de ces laquais et de ces complices qui, si vite, devaient cracher sur son cadavre.

Dans l'édition originale du *Dialogue avec Staline*, ces chapitres étaient suivis de quelques notes et «compléments» qui se trouvent suffisamment développés dans le présent texte, version intégrale du *Dialogue avec les Morts*.

Programme du Parti Communiste International

Le Parti Communiste International est constitué sur la base des principes suivants, établis à Livourne en 1921 à la fondation du Parti Communiste d'Italie (section de l'Internationale Communiste):

1. Une contradiction toujours croissante entre les forces productives et les rapports de production va se développant dans la société capitaliste actuelle, entraînant l'antagonisme d'intérêts et la lutte de classe entre le prolétariat et la bourgeoisie dominante.

2. Les rapports de production actuels sont protégés par le pouvoir de l'Etat bourgeois. Quels que soient la forme du système représentatif et l'usage fait de la démocratie électorale, l'Etat bourgeois constitue toujours l'organe de défense des intérêts de la classe capitaliste.

3. Le prolétariat ne peut ni briser ni modifier le système des rapports capitalistes de production dont son exploitation dérive sans abattre le pouvoir bourgeois par la violence.

4. L'organe indispensable de la lutte révolutionnaire du prolétariat est le parti de classe. Regroupant en son sein la fraction la plus avancée et la plus résolue du prolétariat, le Parti Communiste unifie les efforts des masses laborieuses en les dirigeant, de la lutte quotidienne pour des intérêts partiels et des résultats contingents, vers la lutte générale pour l'émancipation révolutionnaire du prolétariat. Le parti a pour tâche de diffuser la théorie révolutionnaire dans les masses, d'organiser les moyens d'action, de diriger la classe laborieuse dans le développement de la lutte en assurant la continuité historique et l'unité internationale du mouvement.

5. Après le renversement du pouvoir capitaliste, le prolétariat ne pourra s'organiser en classe dominante qu'en détruisant le vieil appareil d'Etat et en instaurant sa propre dictature, c'est-à-dire en privant de tout droit et de toute fonction politique la bourgeoisie et les membres de la classe bourgeoise tant qu'ils survivront socialement, et en fondant les organes du nouveau régime sur la seule classe productive. Le parti communiste, dont la caractéristique consiste dans la réalisation de ce but fondamental, représente, organise et dirige sans partage la dictature prolétarienne. La défense nécessaire de l'Etat prolétarien contre toutes les tentatives contre-révolutionnaires ne peut être assurée qu'en enlevant à la bourgeoisie et aux partis ennemis de la dictature prolétarienne tout moyen d'agitation et de propagande politique et en dotant le prolétariat d'une organisation armée pour repousser toute attaque intérieure ou extérieure.

6. Seule la force de l'Etat prolétarien pourra intervenir systématiquement dans les rapports de l'économie sociale en réalisant toutes les mesures successives qui assureront le remplacement du système capitaliste par la gestion collective de la production et de la distribution.

7. Cette transformation de l'économie, et par conséquent de toutes les activités de la vie sociale, aura pour effet d'éliminer progressivement la nécessité de l'Etat politique dont l'appareil se réduira peu à peu à celui de l'administration rationnelle des activités humaines.

* * *

La position du parti devant la situation du monde capitaliste et du mouvement ouvrier après la seconde guerre mondiale se base sur les points suivants:

8. Dans la première moitié du XXème siècle, le développement du capitalisme a vu, dans le domaine économique, l'apparition de syndicats patronaux regroupant les employeurs dans un but de monopole, et des tentatives de contrôler et de diriger la production et les échanges selon des plans centraux,

allant jusqu'à la gestion de secteurs entiers de la production par l'Etat; dans le domaine politique, le renforcement du potentiel policier et militaire de l'Etat et les formes totalitaires de gouvernement. Il ne s'agit pas là de types nouveaux d'organisation sociale constituant une transition du capitalisme au socialisme, encore moins d'un retour à des régimes politiques pré-bourgeois; il s'agit au contraire de formes précises de gestion encore plus directe et plus exclusive du pouvoir et de l'Etat par les forces les plus développées du capital.

Ce processus exclut des interprétations pacifistes, évolutionnistes et progressistes du développement du régime bourgeois et confirme les prévisions marxistes sur la concentration et l'alignement antagonique des forces de classe. Pour que ses énergies révolutionnaires puissent se renforcer et se concentrer avec un potentiel correspondant, le prolétariat doit repousser la revendication d'un retour illusoire au libéralisme démocratique ainsi que la demande de garanties légales, et ne pas les admettre comme moyen d'agitation; et il doit liquider historiquement la méthode des alliances du parti révolutionnaire de classe pour des buts transitoires, que ce soit avec des partis bourgeois ou petits-bourgeois, ou avec des partis pseudo-ouvriers à programme réformiste.

9. Les guerres impérialistes mondiales démontrent que la crise de désagrégation du capitalisme est inévitable du fait que celui-ci est entré définitivement dans la période où son expansion n'exalte plus historiquement l'accroissement des forces productives, mais lie leur accumulation à des destructions répétées et croissantes. Ces guerres ont provoqué des crises multiples et profondes au sein de l'organisation mondiale des travailleurs, car les classes dominantes sont parvenues à leur imposer la solidarité nationale et militaire dans l'un ou l'autre des deux camps. La seule alternative historique à opposer à cette situation est la reprise de la lutte de classe à l'intérieur de chaque pays jusqu'à la guerre civile des masses laborieuses pour renverser le pouvoir de tous les Etats bourgeois et des coalitions mondiales, avec la reconstitution du parti communiste international comme force autonome face à tous les pouvoirs politiques et militaires organisés.

10. L'Etat prolétarien, dans la mesure même où son appareil est un instrument et une arme de lutte dans une époque historique de transition, ne tire pas sa force organisationnelle de règles constitutionnelles ni de schémas représentatifs quelconques. L'expression historique la plus haute d'une telle organisation a été jusqu'à présent celle des conseils de travailleurs née au cours de la révolution russe d'octobre 1917 dans la période où la classe ouvrière s'organise militairement sous la direction exclusive du parti bolchevik, et où étaient à l'ordre du jour la conquête totalitaire du pouvoir, la dissolution de l'Assemblée constituante, la lutte pour repousser les attaques extérieures des gouvernements bourgeois et pour écraser la rébellion intérieure des classes vaincues, des couches moyennes et petites-bourgeoises et des partis opportunistes qui, dans les phases décisives, sont les alliés inévitables de la contre-révolution.

11. La défense du régime prolétarien contre les dangers de la dégénérescence contenus dans les succès et les reculs possibles de l'oeuvre de transformation économique et sociale - dont la réalisation intégrale est inconcevable dans les limites d'un seul pays - ne peut être assurée que par une coordination constante entre la politique de l'Etat ouvrier et la lutte unitaire internationale, incessante en temps de paix comme en temps de guerre, du prolétariat de chaque pays contre sa bourgeoisie et son appareil étatique et militaire. Cette coordination ne peut être assurée qu'au moyen du contrôle politique et programmatique du parti communiste mondial sur l'appareil de l'Etat où la classe ouvrière a conquis le pouvoir.

Il est en même temps vrai que toute la littérature produite lors du XXème Congrès et les développements auxquels elle a donné lieu ensuite, sont un matériel précieux pour une critique historique marxiste toujours plus efficace dans la démolition de la dégénérescence stalinienne et de la super-dégénérescence post-stalinienne; en tant que système, en tant que plate-forme nouvelle, cette littérature est dépourvue de toute cohésion et pleine de contradictions, bref qu'elle est le résultat bancal d'une série de piètres replâtrages.

Nous avons terminé la journée précédente en nous demandant comment l'histoire pourrait faire une distinction entre Staline et ceux qui condamnent si bruyamment son oeuvre, qui dévoilent ses mensonges éhontés, qui, après l'avoir pendant des décennies appelé «maître des savants», clament que ses erreurs théoriques ne méritent - et cela est vrai - que le bonnet d'âne.

Cela ne peut être possible qu'en fabriquant de toutes pièces une «historiographie» aussi fausse que celle dénoncée aujourd'hui et en s'appuyant pour la répandre sur un appareil de diffusion aussi puissant que qui a fait triompher les mensonges de Staline rayés maintenant de l'histoire sous les yeux étonnés du monde entier.

Quelle falsification plus grande en effet que de faire croire que Marx et Lénine avaient considéré possible de «retirer» le principe de la dictature dans des situations postérieures non seulement à 1850 mais à 1900, de capitalisme en marche vers la concentration, c'est-à-dire vers l'impérialisme?

Quelle falsification plus énorme que d'attribuer à Lénine «la théorie de la construction du socialisme dans la seule Russie», au moment où l'on reconnaît enfin que Léon Trotsky et Gregori Zinoviev n'étaient pas des agents de l'impérialisme étranger? Car n'est-ce pas eux qui au moment culminant de leur cycle doctrinal, lors de l'Exécutif Elargi de l'automne 1926, renvoyèrent Staline bien vivant, jeune et puissant, au banc des ânes, en lui prouvant que ni Lénine, ni même lui, Staline, ni personne n'avait jamais avancé, avant 1924, une telle théorie?

C'est précisément pour gagner cet affrontement que furent persécutés et finalement assassinés avec tant d'autres ces deux camarades (rappelez-vous que les délégués de la gauche communiste italienne avaient été les seuls à affirmer dès le printemps 1926, à la stupeur des bolcheviks eux-mêmes, que Trotsky, Zinoviev et Kamenev étaient du même côté de la barricade, bien qu'ils ne se soient pas encore rapprochés après le conflit de 1924 où Zinoviev avait soutenu Staline, comme une autre future victime, Boukharine, allait le faire en cette même année 1926: pauvre, pauvre **clé** que les questions de personnes pour expliquer la politique). Assassinés par Staline? Oh que non! Par la cause de la théorie de la construction du socialisme en Russie, par toute la bande qui diffuse encore aujourd'hui le mensonge que cette société n'est pas capitaliste.

Et quelle falsification plus vaste que celle qui attribue à Lénine, par la bouche de Mikoyan et consorts, la paternité de la plus infecte théorie de Staline, celle de la **coexistence**? Lamentable «**théorie**», qui, dans sa version approuvée au XXème Congrès, dégénère encore davantage, en une honteuse aberration.

Une phase de fausse historiographie n'a donc été liquidée que pour en ouvrir une nouvelle et, comme l'avenir le dira, encore pire.

(«*Dialogue avec les morts*» - Troisième journée, Matinée - Histoire et historiographie)